

ŒUVRES
DE
M^{GR} DE SÉGUR

QUATRIÈME SÉRIE

TOME ONZIÈME



PARIS
Librairie Saint-Joseph
TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
112 *bis*, rue de Rennes, 112 *bis*

1893

Tous droits réservés



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LE SÉRAPHIQUE
SAINT FRANÇOIS

LE MOIS DE SAINT-FRANÇOIS

La fête de saint François d'Assise tombant le quatrième jour du mois d'octobre, on a pensé qu'il serait utile à la gloire de ce séraphique Père d'appeler les innombrables fidèles qui l'aiment et le vénèrent, à lui consacrer, par une dévotion spéciale, le mois d'octobre tout entier. Agé-nouillé naguère devant ses reliques sacrées, dans la basilique souterraine d'Assise, j'ai fait vœu de travailler en ce sens, si Notre-Seigneur daignait m'en accorder la grâce.

J'ose donc proposer à tous nos Frères et Sœurs du Tiers-Ordre et à la multitude des membres de l'Archiconfrérie du Cordon de Saint-François, d'entrer dans cette pensée de piété filiale, en consacrant les trois premiers jours du mois d'octobre à un triduum préparatoire à la grande solennité du 4; et de sanctifier également chacun des jours du même mois par une petite lecture et par quelques pratiques de piété en l'honneur de saint François. La fête de la Toussaint, 1^{er} novembre, sera comme le couronnement de cette longue fête franciscaine de trente et un jours. A la Toussaint, après avoir fait une bonne et fervente communion, nous saluerons d'un dernier hommage saint François régnant, plein de gloire et de splendeur, dans ce beau Paradis où, par sa protection, nous espérons tous entrer un jour.

Tout en laissant, comme de juste, à chacun l'initiative

de sa piété, voici ce que nous proposerions pour fêter ce mois de saint François :

Assister chaque jour à la Messe, si la santé et les devoirs d'état le permettent ;

Choisir un moment de la journée pour faire, soit isolément, soit en commun, le petit exercice du *Mois de Saint-François*, que l'on pourrait commencer par la récitation des six *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri* franciscains, puis, on lirait un des chapitres du présent opuscule, où se trouvent recueillis les traits les plus saillants et les plus touchantes merveilles de la vie de saint François : enfin on pourrait consacrer quelques minutes à méditer ce qu'on vient de lire et à prendre une ou deux résolutions bien pratiques, bien sérieuses.

Tout cela est fort peu de chose sans doute ; mais cela serait, par là-même, à la portée de tous, et cela contribuerait sans aucun doute à répandre et à populariser de plus en plus le culte et l'amour du cher saint François.

On pourrait encore choisir, avec la bénédiction du père spirituel, un jour par semaine pour y communier tout spécialement en union avec saint François au Paradis.

Que le Sacré-Cœur de JÉSUS, source de toute grâce et de toute bonne inspiration, daigne féconder ce modeste travail, entrepris pour son amour !

Paris, le 2 Août 1877

En la fête de Notre-Dame des Anges.

LE SÉRAPHIQUE

SAINT FRANÇOIS

I

Portrait du séraphique Père saint François.

C'est chose fort intéressante que de connaître avec quelques détails les traits, le visage et les qualités naturelles des Saints que nous aimons et admirons. Certes, ce n'est pas cela que nous admirons principalement et aimons en eux : c'est leur sainteté, ce sont leurs divines vertus, c'est l'épanouissement de la vie de JÉSUS-CHRIST en eux. Néanmoins connaître leur extérieur et leur fidèle ressemblance, donne un intérêt singulier à la contemplation de leur sainte vie et à la méditation de leurs vertus.

Notre bienheureux et bien-aimé Père saint François était, disent les chroniques contemporaines, plutôt petit que grand, mais bien pris dans sa taille. Il avait le beau

type, si fin et si distingué, des populations de l'Ombrie et des Apennins.

Dans son adolescence, il passait pour « la fleur de la jeunesse d'Assise ; » et ses gracieuses qualités physiques étaient relevées par l'innocence de ses mœurs et par la paix que Notre-Seigneur répand toujours sur le visage des jeunes gens bons et purs.

François avait la tête ronde et bien faite, le visage ovale et plutôt un peu long. Son front était beau et large ; son nez, bien proportionné ; sa bouche régulière était animée d'un charmant sourire. Il avait les dents blanches, petites et bien rangées ; la face joyeuse et douce, les oreilles petites.

Ses beaux yeux noirs étaient pleins de douceur et de modestie. Sa peau, belle et fine, était assez brune ; ses cheveux étaient châains et sa barbe, noire et peu fournie.

Il était naturellement assez maigre, et d'une complexion très délicate. Sa parole était agréable, ferme, vive, animée ; sa voix était forte et claire, tout ensemble douce et sonore. L'ensemble de son visage et de sa personne était singulièrement sympathique et lui gagnait d'avance tous les cœurs.

Ce bienheureux Père plaisait à tout le monde, disent encore les écrivains du temps. La joie, la sérénité, la bonté, la modestie, paraissaient toujours sur son visage. Il était naturellement doux et poli, compatissant, bien-faisant, généreux, prudent, discret, de bon conseil, fidèle à sa parole, et plein d'énergie.

Il était d'un caractère souple et facile, se pliant à l'humeur des autres, se faisant tout à tous, saint avec les saints, et si humble avec les pauvres pécheurs, qu'il semblait être lui-même un pécheur. Dans la conversation, il s'énonçait avec grâce ; il était fin et délié dans ses rai-

sonnements, actif et accommodant dans les affaires ; d'ailleurs très simple dans ses actions et dans ses paroles.

Lorsqu'il prêchait, il dédaignait tous les apprêts du beau langage, les jugeant indignes d'un envoyé de JÉSUS-CHRIST. Néanmoins, il parlait avec une éloquence entraînante, avec beaucoup d'esprit, de jugement et de vivacité. Il avait une excellente mémoire ; sa voix était vibrante, sonore et agréable : sa parole, facile, naturelle, persuasive. Il prêchait avec toute la véhémence et tout le feu que donnent une charité ardente, une foi profonde et toutes les tendresses d'une piété pleine d'amour. Une vertu divine assistait continuellement le saint homme, et pénétrait à la fois les esprits et les cœurs. Dès qu'il paraissait quelque part, les populations accouraient pour voir et entendre cet homme nouveau que DIEU leur envoyait. Il semait les miracles sur ses pas, guérissant les malades, chassant les démons, ressuscitant les morts, prédisant l'avenir, commandant à la nature et s'en faisant obéir.

Saint François marchait toujours pieds nus, avec de simples sandales, se conformant à la lettre de l'Évangile. Sa pauvre tunique était habituellement de laine grossière, couleur de cendre ; maintes fois cependant, il porta des vêtements d'une autre couleur ; mais c'était toujours couleur de pauvreté. Il ne se couvrait la tête que d'un simple capuchon, qui tenait à sa tunique ; et en guise de ceinture, il portait une corde grossière, nouée par devant et terminée par trois nœuds. Cette corde n'était pas double, comme celle que portent aujourd'hui les Frères-Mineurs, mais simple, ainsi que l'atteste un antique portrait conservé à Assise, peint presque immédiatement après la mort du Saint, et mieux encore, une des cordes portées par saint François et que l'on vénère comme une précieuse relique, dans une chapelle de Notre-Dame des

Anges, élevée à la place même de l'humble cellule où mourut le patriarche séraphique.

Tel était notre Père saint François, au témoignage de ses contemporains.

II.

Des premières années de saint François et des humbles débuts de l'Ordre des Frères-Mineurs.

Saint François naquit à Assise, charmante ville de l'Ombrie, aux pieds des Apennins, en l'année 1182. Son père était un riche marchand, nommé Bernardone ; sa mère s'appelait Pica ; il avait un frère, nommé Angelo. Il fut baptisé sous le nom de Jean ; mais à cause du singulier amour qu'il portait à la France et à la langue française, il fut de bonne heure surnommé et habituellement appelé *Francesco*, c'est-à-dire le Français, autrement dit François. Par l'effet d'une pieuse pensée de sa mère, il fut mis au monde dans une étable, et eut pour parrain un pauvre, en l'honneur de la pauvreté de l'Enfant-Jésus.

Sa jeunesse s'écoula dans l'innocence, DIEU ne permettant pas que ses mœurs fussent altérées par les mauvaises passions. Il fit ses études à Assise même. Son père le destinait au commerce ; mais le jeune François n'avait pas ce qu'il fallait pour y réussir ; il aimait à s'amuser ; il était beau cavalier et recherché de tous les jeunes gens d'Assise pour sa belle humeur, son esprit et le charme de sa conversation.

Notre-Seigneur, qui avait sur lui des vues admirables, prit soin de le détacher lui-même des mondanités et vanités, qui jusque-là tenaient une trop grande part dans sa vie : au sortir d'un joyeux repas, où l'on avait devisé pour lui comme pour les autres, de beaux projets de mariage, il fut tout à coup saisi par l'esprit de DIEU, se trouva subitement transformé et déclara à ses amis qu'il avait désormais une fiancée plus belle qu'eux tous, la Pauvreté. Ce fut le commencement de sa merveilleuse vocation. Il avait alors vingt-cinq ans. C'était en l'année 1207.

Dès lors il parut tout changé. Il avait toujours beaucoup aimé les pauvres ; mais cet amour prit des proportions extraordinaires. Il se dépouillait de tout pour les malheureux. Ayant rencontré près d'Assise un lépreux, couvert d'affreuses plaies et demandant l'aumône, il descendit de cheval, donna au pauvre tout ce qu'il avait, et, pour vaincre la nature, il le baisa au visage. Le lépreux disparut aussitôt : c'était Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST même qui, sous la forme de ce pauvre, avait voulu éprouver la foi et la charité, de son serviteur.

Dans sa charité, le bon François se mit à puiser, sans compter, dans la caisse de son père. Un jour qu'il était en oraison devant un grand crucifix dans la pauvre petite église de Saint-Damien, qui tombait en ruines, il entendit Notre-Seigneur lui dire, à trois reprises : « François, va, et répare ma maison, que tu vois tomber toute en ruines. » François crut qu'il s'agissait de réparer l'église de Saint-Damien, et il s'y mit de tout son cœur, travaillant de ses propres mains, comme un manœuvre. Ayant pris et vendu, pour activer ce travail, quelques pièces d'étoffe de la maison paternelle, il s'attira les colères de son père ; et pour s'y soustraire, il se sauva et

alla passer plusieurs semaines dans une grotte voisine d'Assise, où il passa ses jours et ses nuits à prier et à pleurer ses péchés.

Par humilité, il rentra à Assise, décidé à ne plus vivre que d'aumônes. En voyant son visage pâle et défait, tous l'insultaient, le regardant comme un fou ; les enfants lui jetaient de la boue et des pierres. Au désespoir de voir son fils mendiant et insulté de toute la ville, Bernardone lui fit toutes sortes de misères ; quand il le rencontrait, il se détournait avec colère et allait jusqu'à le maudire. Ces malédictions paternelles n'étaient certes point ratifiées au ciel ; mais elles n'en étaient pas moins très sensibles au bon cœur de François, qui déclara depuis que, de toutes les peines qu'il eut alors à endurer, celle-ci lui avait été sans comparaison la plus amère.

D'un autre côté, son frère Angelo ne perdait pas une occasion de le mortifier. Un jour, — c'était en hiver et le froid était fort piquant, — il aperçut dans une église le pauvre François qui grelottait sous son misérable habit. « Va le prier, dit-il, en se moquant, à l'un de ses amis ; va le prier de te vendre un peu de sa sueur. — Non, répondit gravement le jeune pénitent, je ne veux pas vendre ma sueur aux hommes, je la vendrai plus cher à mon DIEU. »

Pour en finir, son père le cita devant le tribunal de l'Évêque, afin de le faire renoncer à son héritage ; et, dans la grande chambre d'audience de l'évêché, laquelle existe encore, François se dépouilla, avec une ferveur extraordinaire, de tous ses vêtements, les jetant aux pieds de son père et s'écriant : « A présent, je puis dire hardiment : Notre Père qui êtes aux cieux. »

Touché et ravi d'admiration, l'Évêque couvrit François de son manteau, et le pressa sur son cœur, ordonnant

qu'on lui apportât une grossière tunique de paysan. S'en étant revêtu, François traça avec de la chaux une croix sur ce premier vêtement de pauvreté, et s'en alla plein de joie, chantant en langue française des cantiques d'amour. « Je suis, s'écriait-il, le héraut du grand Roi. »

Peu à peu les gens d'Assise comprirent qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans la conduite de ce jeune homme. Aux dérisions succéda bientôt une sorte de vénération, surtout quand on vit un bourgeois riche et estimé, nommé Bernard de Quintavalle, et un prêtre, nommé Pierre de Catane, s'attacher à ses pas et embrasser son genre de vie. D'autres suivirent cet exemple, vivant avec lui et comme lui d'aumônes, de privations, de dures autérités, priant toujours et donnant partout l'exemple des vertus évangéliques les plus sublimes.

Le dernier fut un beau chevalier, nommé Ange de Tan-crède, que François rencontra un jour sur son chemin. Il l'arrêta, et plein de l'esprit de DIEU, il lui dit : « Ange, descends de cheval ; laisse-là la milice du siècle et suis-moi. Désormais, tu auras pour armure la poussière du chemin et pour chaussure la boue de la terre. » Et Ange de Tan-crède obéit aussitôt, reçut l'humble habit de la pauvreté, et devint le douzième des premiers Frères-Mineurs.

Avec eux, François se dévouait de plus en plus au service des pauvres et des lépreux, et Notre-Seigneur voulut récompenser son admirable charité en lui conférant le don des miracles et des guérisons. Un jour qu'il revenait de Rome où il avait été à pied en mendiant son pain, afin d'invoquer sur lui et sur ses Frères la protection des saints Apôtres, il rencontra un pauvre homme du duché de Spolète, dont la bouche et les joues étaient toutes rongées par un horrible cancer. Ce malheureux voulut par

respect baiser les pieds nus du serviteur de DIEU ; mais l'humble François l'en empêcha, le releva, le baisa au visage, et le malade se trouva subitement guéri.

De retour à Assise. saint François groupa ses douze bienheureux compagnons auprès de l'humble petite église de la Portioncule, appelée aussi Notre-Dame des Anges, qu'il avait, comme celle de Saint-Damien, rebâtie de ses propres mains. Il y passait en oraison les jours et les nuits, fréquemment visité par une multitude d'esprits célestes. et priant ardemment la Mère de DIEU de le prendre, lui et ses bien-aimés Frères, sous sa protection toute spéciale. Ce fut là, comme il se plaisait à le dire, qu'il fut comme enfanté par la Bienheureuse Vierge à la vie évangélique et apostolique.

Bientôt après, François et les douze allèrent à Rome nu-pieds, mendiant leur pain, menant une vie plus évangélique qu'humaine, pleins de ferveur, de joie sainte, d'humilité, de charité mutuelle, ne faisant, comme les premiers chrétiens, qu'un cœur et qu'une âme en JÉSUS-CHRIST,

Ces premiers compagnons de saint François n'avaient point encore de nom qui les distinguât des autres Religieux. « Si l'on vous demande qui vous êtes, leur avait dit le bienheureux Père, vous répondrez : « Nous sommes des pénitents venus d'Assise. » Ce fut le Pape lui-même qui leur donna leur nom, sans s'en douter, lorsqu'approuvant leur Règle, il dit, pour les désigner : *Istos Fratres-Minores*, c'est-à-dire « ces petits Frères, » d'où leur est resté le nom de *Frères-Mineurs*.

Tout jeune encore, François était déjà un grand Saint, consommé en mérites et en très sublimes vertus. Déjà Notre-Seigneur l'avait comblé de faveurs miraculeuses, et lui avait entre autres révélé que tous ses péchés lui

étaient pardonnés, et qu'il allait devenir le père d'un grand et saint Ordre, qui s'étendrait sur toute la terre et régènerait l'Église et le monde.

Arrivés à Rome, François et ses compagnons furent d'abord assez mal reçus par le Pape Innocent III, qui ne voyait en eux que des pèlerins vulgaires et des mendiants; mais la nuit suivante, ayant vu dans un songe mystérieux le pauvre d'Assise qu'il avait éconduit la veille soutenir de ses épaules l'église de Saint-Jean de Latran sur le point de s'écrouler, le Pape changea d'attitude à son égard, le manda sans retard auprès de lui, et, après avoir pris connaissance de la Règle que François venait soumettre à son approbation, il le bénit, l'embrassa tendrement, ainsi que ses douze compagnons, leur promit à tous sa bienveillance et sa protection toutes spéciales, et approuva leur Règle de vive voix. Il leur enjoignit d'aller partout prêcher la pénitence, le règne de JÉSUS-CHRIST et la foi catholique.

Cette Règle était d'une simplicité incomparable. Elle pouvait se résumer en deux idées : saint François prenait le postulant qui se présentait à lui, lui enlevait tout, lui mettait sur le dos un pauvre sac de laine grossière, avec une grosse corde en guise de ceinture, et l'envoyait pieds nus et tête nue, mendier son pain à travers le monde, en lui disant : « Tu seras si mal sur la terre, que, bon gré, mal gré, tu ne pourras plus regarder que le ciel. » Telle était la première idée constitutive du Frère-Mineur.

La seconde n'était pas moins simple. Saint François présentait l'Évangile et la croix au nouveau Frère, et lui disait : « Voici ta Règle. Je ne t'en donne point d'autre. La vie de communauté que nous mènerons ensemble, n'en sera que le cadre. Et maintenant, viens, suis moi, porte ta croix tous les jours, et sois parfait. Avec moi, tu

aimeras JÉSUS, tu feras pénitence, et tu prêcheras la pénitence. »

Pour donner plus d'autorité à leur mission et de fécondité à leur parole, le Pape leur donna à tous la sainte tonsure et les Ordres mineurs, et conféra à saint François les Ordres sacrés du sous-diaconat et du diaconat. Les nouveaux Religieux firent alors, en présence du Pape, vœu d'obéissance au bienheureux François, et celui-ci fit le même vœu à l'égard du Souverain-Pontife et entre ses mains. Aucun Ordre religieux, que nous sachions, n'a reçu de DIEU la grâce d'une consécration aussi immédiate et aussi expresse au Saint-Siège Apostolique ; et c'est ce caractère apostolique-romain qui donne, avec la pauvreté et l'humilité évangéliques, une telle puissance et un tel charme à la famille franciscaine ici-bas.

Ravis de joie, saint François et ses douze compagnons s'en retournèrent à Assise, chantant les louanges de DIEU et brûlant du zèle de sa gloire.

C'était en 1210, François avait vingt-huit ans.

III

Saint François et ses premiers compagnons à Rivo-Torto et à Notre-Dame des Anges ; premières missions

La pauvreté, l'humilité et la pénitence de saint François et des douze Bienheureux que Notre-Seigneur lui avait donnés pour Frères et pour fils, prenaient de plus en plus des proportions héroïques. Par inspiration divine, ils se fixèrent auprès des grottes de Rivo-Torto, non loin de

Notre-Dame des Anges, et y élevèrent une misérable cabane, si petite qu'il leur était impossible de s'y étendre, et où François, pour fixer à chacun sa place, dut tracer sur les solives le nom d'un chacun. Là, autour d'une petite croix de bois, que saint François avait plantée au milieu de la cabane et qui leur servait de livre, ils priaient jour et nuit, jeûnaient et faisaient une austère pénitence. Ils vivaient exclusivement d'aumônes. Un jour qu'ils manquaient absolument de tout, François se mit en prière, et aussitôt un jeune inconnu parut devant eux, portant un pain très blanc, qu'il leur donna; et pendant qu'ils admiraient la bonté de Dieu, l'Ange disparut.

Ces rochers de Rivo-Torto, qui furent le premier couvent de l'Ordre des Frères-Mineurs, se voient encore aujourd'hui. Les portes, ou pour mieux dire les excavations qui servaient de portes, sont tellement basses, qu'il faut se baisser beaucoup pour y passer; et, en plusieurs endroits, un homme de taille ordinaire pouvait à peine se tenir debout. La cabane des Frères était placée devant ces rochers.

De nouveaux Frères se présentant en grand nombre, François dut songer à quitter le petit réduit de Rivo-Torto, pour aller chercher un asile plus vaste, ainsi qu'une église où ils pussent entendre la Messe et réciter ensemble l'Office divin. Ayant obtenu des Bénédictins la cession de la petite église de Notre-Dame des Anges, avec la faculté de bâtir aux environs un modeste couvent, il vint annoncer avec grande joie cette bonne nouvelle à ses Frères. La nuit suivante, étant en oraison dans ce petit sanctuaire, pour y recommander son humble famille à la Très Sainte Vierge, il se trouva tout à coup enveloppé d'une lumière éclatante, inconnue à la terre; et, sur l'autel, il vit Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, sa Très

Sainte Mère, et une multitude d'Anges, qui le regardaient avec grande douceur. Il se prosterna la face contre terre, adorant et bénissant Jésus. « O Très Saint Seigneur, Roi du ciel, Rédempteur du monde, doux Amour ! s'écria-t-il en se relevant ; et vous, Reine des Anges, par quel excès de bonté descendez-vous du haut des cieux dans cette chapelle si pauvre, si petite ? » La vision céleste disparut, et François s'écria tout ravi : « Véritablement, c'est ici un lieu saint, qui devrait être habité par des Anges, plutôt que par des hommes ! » Et, dès l'aube du jour, ayant fait connaître à ses Frères la sainteté du lieu qu'ils allaient habiter désormais, il les établit dans une petite maison voisine, que voulut bien lui céder, à titre d'aumône, le chapelain qui jusque-là desservait le modeste sanctuaire. « Tant que je le pourrai, dit alors saint François, je ne sortirai point de ce saint lieu ; il sera, pour moi et pour les miens, un monument éternel de la bonté du Seigneur. »

La grâce de DIEU, la protection de la Sainte-Vierge et des Anges, les prières de François et les merveilleux exemples de la sainte vie des premiers Frères-Mineurs attirèrent bientôt de nombreuses abeilles à la petite ruche de Notre-Dame des Anges. Saint François résolut de commencer ses missions ; et pour éprouver les nouveaux apôtres de la pénitence, de l'humilité et de la pauvreté, il les réunit un jour autour de lui, et, au nom de DIEU, il leur commanda de prêcher devant lui, les uns après les autres, sur divers sujets qu'il leur indiquait. Ils s'en tirèrent tous de telle manière, qu'il fut évident que Notre-Seigneur parlait par leurs bouches. Ils eurent la preuve miraculeuse de cette divine assistance ; car ils avaient à peine achevé, que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST apparut, lui-même visiblement au milieu d'eux, les bénissant l'un

après l'autre avec amour. L'Esprit-Saint s'empara d'eux en même temps; ils furent tous à la fois ravis en une longue extase; au sortir de laquelle leur bienheureux Père leur donna la mission. « Mes Frères et mes très chers enfants, bénissez DIEU et son Fils unique Notre-Seigneur de daigner ainsi répandre les trésors célestes sur les hommes les plus simples. C'est lui qui rend éloquentes les langues des ignorants. Il nous a choisis, nous, vils et méprisables, pour annoncer au monde le salut, afin que nul ne puisse se glorifier devant lui. Il veut que nous allions de toutes parts lui rendre témoignage par nos exemples et nos paroles, rappelant à son amour ceux qui s'en sont éloignés. Allez donc, et portez son nom et sa foi devant les nations et jusque devant les rois de la terre. »

Et ils partirent, pleins de joie et de ferveur. Allant et revenant, comme des abeilles, ils répandaient au loin la bonne odeur de JÉSUS-CHRIST et la lumière de son Évangile; et le bienheureux François était comme le cœur de ce mouvement incessant de salut et de sanctification.

François lui-même entra en mission et commença par Pérouse, où beaucoup d'âmes se convertirent. Vrai pêcheur d'hommes, il en prit un grand nombre dans les filets de JÉSUS-CHRIST. Un jeune seigneur de Pérouse se promenait un jour hors de la ville, tout occupé du désir de répondre à l'appel de saint François et de se consacrer à DIEU, lorsque Notre-Seigneur lui apparut. « Homme de désirs, lui dit-il, si tu veux jouir de ce que tu souhaites, et faire ton salut, fais-toi Religieux, et suis-moi, — Eh! Seigneur, répondit le bon jeune homme, dans quel Ordre faut-il entrer? — Dans le nouvel Ordre de François d'Assise. — Et quand j'y serai, que faudra-il faire pour vous plaire davantage? — Y mener la vie commune, répondit le Sauveur; ne point faire de liaisons particulières et

naturelles avec aucun de tes Frères; ne point prendre garde aux défauts des autres, et ne point les juger désavantageusement. » Ravi de bonheur, le jeune homme alla trouver saint François, qui l'admit aussitôt au nombre de ses enfants, et l'appela Frère Humble.

Une autre belle conquête du saint missionnaire fut le Frère Guy, de Cortone. Chef d'une riche famille, et encore jeune, Guy était l'exemple de la ville. Il invita un jour François à accepter chez lui l'aumône d'un repas; et en entrant, le Saint dit à ses compagnons : « Celui-ci sera bientôt des nôtres. » Après le dîner, Guy se jeta aux genoux de François, le suppliant de lui donner le saint habit de la pauvreté. Et saint François le lui donna bientôt après, dans la principale église de Cortone, en présence d'une grande assemblée.

Telles furent les prémices du zèle apostolique de saint François, dans sa première mission.

IV

Austérités prodigieuses et miracles du bienheureux François pendant sa mission en Toscane.

Pendant sa mission à Cortone, François y bâtit dans un lieu désert, peu éloigné de la ville, un petit couvent, qui bientôt se remplit de novices. Il y passa deux mois à les former à la sainteté évangélique. C'était en l'année 1211; le serviteur de DIEU n'avait que vingt-neuf ans.

Afin de s'unir davantage au bon DIEU, il résolut de passer tout le carême dans la solitude et dans un silence absolu.

Le mercredi des Cendres, avant le jour, il quitta donc le couvent, sans rien dire à personne, emportant seulement deux pains pour tout son carême ; un batelier, homme de bien et son ami, le transporta dans une petite île déserte du lac de Trasimène. non loin de Pérouse, en lui promettant de ne dire à personne où il était, et de ne venir le reprendre que le mercredi de la Semaine-Sainte.

Là, pour se garantir des injures du temps, François se forma au milieu des buissons une sorte de cabane, qui depuis fut révéérée comme un sanctuaire, où il s'opéra quantité de miracles. Le Bienheureux, seul avec DIEU seul, jeûna, avec JÉSUS-CHRIST et comme JÉSUS-CHRIST au désert, pendant quarante jours et quarante nuits. Il ne toucha presque point aux pains qu'il avait apportés ; si bien que le Mercredi-Saint, lorsque le fidèle batelier vint le reprendre, la moitié seulement d'un de ces pains avait suffi au grand pénitent d'Assise. Dans la traversée, une tempête s'étant élevée sur le lac, François la calma subitement, en faisant le signe de la croix sur les flots, à l'imitation et par la vertu du Sauveur, qui vivait pleinement en lui.

Le batelier ne crut pas devoir garder le silence sur le jeûne miraculeux de l'humble François ; et bientôt l'île de Pérouse devint l'objet d'un véritable pèlerinage. Plus tard, il s'y éleva une petite ville, avec un couvent de Frères-Mineurs et une église dédiée à saint François. De beaux miracles eurent lieu, non-seulement sur l'emplacement de la petite cabane, mais encore à une fontaine dont François avait bu.

La puissance surnaturelle du serviteur de DIEU grandissait et éclatait de toutes parts. A Arezzo, où il passa en quittant Cortone, il chassa les démons qui, lui apparaissant sous une forme sensible, remplissaient la ville de troubles et de crimes. « Sortez d'ici, leur cria le Saint, et

fuyez bien loin. Je vous le commande au nom du DIEU tout-puissant. » Ils disparurent sur le champ, et la paix se rétablit dans la cité.

Sur la place publique, où il venait de prêcher la paix et la pénitence, une pauvre mère lui apporta son enfant tout contrefait : François, l'ayant pris dans ses bras, le rendit parfaitement redressé à sa mère.

Il est à remarquer que la plupart des miracles de saint François se firent en public, devant de nombreux témoins, souvent même au milieu des multitudes accourues de tous côtés pour le voir et l'entendre, ce qui leur donne un caractère d'authenticité tout à fait incontestable.

En cela, comme en tant d'autres choses, saint François fut la copie fidèle du Saint des Saints, Notre-Seigneur.

Avec les prodiges de toutes sortes, avec les guérisons subites et les résurrections de morts, il semait sur son passage les fondations de couvents de Frères-Mineurs. A sa parole, les vocations naissaient en foule ; et, parmi les nouveaux pénitents, François compta dès lors des hommes de lettres, des savants, des magistrats, des artistes, de riches et nobles seigneurs.

Pendant les derniers mois de l'année 1214, le Saint parcourut les principales villes de la Toscane, où chacun le considérait comme un ange visible, comme un thaumaturge et comme un apôtre. Non-seulement il prédisait l'avenir, mais encore il voyait comme présentes mille choses qui se passaient au loin. Il pénétrait les secrets des consciences, et c'est en vain qu'on cherchait à lui céler quelque chose. « Prenez garde, disait-il ; ne mentez point, sous quelque prétexte que ce soit. Je sais, je sais... »

A cette même lumière prophétique, il voyait ceux qui devaient se convertir ou tomber un jour ; et l'événement justifia toujours ses prédictions.

L'efficacité de sa parole tenait du prodige. L'Esprit-Saint, dont il avait reçu l'onction et la mission, l'assistait continuellement; et JÉSUS-CHRIST, qui est la force et la sagesse du Père, lui donnait des paroles en abondance pour prêcher la sainte doctrine. Dans tous ses discours, on sentait l'inspiration; c'était plus que de l'éloquence. Sa parole était comme un grand feu qui pénétrait jusqu'au fond des cœurs, et les plus endurcis s'amollissaient et embrassaient la pénitence. Les hommes et les femmes, les jeunes gens et les vieillards, le peuple et la noblesse, tous accouraient pour voir et pour entendre cet homme extraordinaire que DIEU leur envoyait. Il leur semblait, en effet, un homme de l'autre monde, quand ils le voyaient comme ravi, hors de lui-même, les yeux et le cœur élevés au ciel pour les y attirer. Dès qu'il ouvrait la bouche, tout le monde se sentait ému et touché de componction. Personne n'avait même la pensée de murmurer contre la vigueur de son langage apostolique, lorsqu'il lui arrivait de stigmatiser publiquement les vices et les désordres des puissants de ce monde. On était si charmé de l'entendre, qu'un jour, ayant prêché à Cortone, et voulant aller au couvent de Celles, qu'il venait d'établir non loin de là, il trouva des gardes à la porte de la ville qui l'en empêchèrent. Bon gré, mal gré, il fut obligé de prêcher par toute la ville pendant trois jours; et encore ne le laissa-t-on partir qu'à grand'peine.

Il ne faisait pas bon de chercher à l'empêcher de parler de DIEU et de sauver des âmes. Un jour, pendant qu'il prêchait, une fille effrontée s'avisa de faire du bruit avec une espèce de tambour. Saint François l'avertit à trois reprises de cesser; elle s'en moqua. Alors le Saint, inspiré de DIEU, s'écria avec véhémence : « Démon! prends ce qui est à toi! » Au même instant, à la vue de

toute l'assistance, la fille fut enlevée dans les airs, disparut, et l'on n'entendit plus jamais parler d'elle.

Qu'on ne croie pas cependant que l'humble et austère François ait jamais été dur aux autres. « Jamais, dit un auteur contemporain, jamais il ne parlait à ses Frères qu'avec douceur et ménagement. Il compatissait aux faibles ; il était plein de patience pour affermir les jeunes Religieux dans la pratique de la vertu ; il respectait grandement les vieillards, et quelques fautes que l'on eût commises, il n'en reprenait qu'en particulier, à moins qu'il ne fallût réparer ou prévenir un scandale. »

Il avait grande compassion pour les peines et les défaillances du prochain. Un jour, le Frère Sylvestre, excellent Religieux, dont les mortifications prolongées avaient délabré l'estomac, eut envie de se soulager en mangeant un peu de raisin. Dès que le bon saint François en fut informé, il alla trouver le pauvre Frère et le conduisit dans la vigne d'un de ses amis, près du couvent, et là il le fit asseoir près d'un cep qu'il bénit, lui ordonna de manger, et mangea avec lui. Après avoir goûté de ce raisin béni, le Frère Sylvestre se trouva instantanément guéri. Depuis, il a souvent raconté le fait à ses Frères, les larmes aux yeux, comme un témoignage de la condescendance et de la bonté du bienheureux Père.

V

De la vocation de sainte Claire d'Assise et comment le bienheureux François fonda son second Ordre.

Au commencement de l'année 1212, saint François, âgé de trente ans à peine et déjà tout resplendissant de

l'auréole d'une sainteté extraordinaire, revint à Notre-Dame des Anges, pour se purifier de la poussière du monde et se plonger tout entier dans les eaux sacrées de la vie religieuse. Il ne vivait plus que d'oraison et de pénitence, s'occupant uniquement de la sanctification de ses Frères, et surtout de ses nombreux novices.

L'Évêque d'Assise, qui, cinq ans auparavant, lui avait donné son premier vêtement de pauvre de JÉSUS-CHRIST, lui fit prêcher le carême dans sa cathédrale ; et cette parole tout évangélique, soutenue de tant de merveilleux exemples, remua profondément toute la ville ; les pécheurs accouraient en foule au tribunal de la pénitence, et quantité de jeunes filles embrassaient la virginité, ne voulant plus appartenir qu'à Notre-Seigneur.

Ce fut alors que sainte Claire et sa sœur, sainte Agnès, furent suscitées de DIEU pour donner occasion au bienheureux François de fonder son second Ordre, celui des *Pauvres-Dames* ou *Dames de la Pauvreté*, connu depuis sous le nom définitif de *Clarisses* ou *Sœurs de Sainte-Claire*.

Ce second Ordre de saint François était calqué sur le premier : même doctrine, même sainteté, même vêtement de grosse laine grise, même esprit de pauvreté et d'humilité ; pas de dot, aucun avoir ici-bas, JÉSUS-CHRIST seul et, pour tout trésor, sa croix et son Eucharistie.

C'est là ce qui séduisit le cœur de Claire et d'Agnès, ces deux nobles vierges d'Assise, riches, belles, et déjà tout à DIEU. Claire avait été prédestinée à la sainteté avant sa naissance, Peu de jours avant de la mettre au monde, un jour qu'elle priait devant un crucifix, sa pieuse mère entendit une voix qui lui dit : « Femme, ne crains point ; tu enfanteras sans péril une grande lumière qui éclairera le monde. » De là le nom de *Claire*,

qui lui fut donné au baptême. C'était en l'année 1194, Claire eut deux sœurs, Agnès et Béatrix.

La jeune Claire avait toujours été un ange de piété et d'innocence. Poussée par l'esprit de DIEU, elle se livrait dès l'adolescence à diverses pratiques de mortification, et, sans que personne ne le sût, elle portait un cilice sous ses riches vêtements. Elle était très grande, d'une beauté accomplie, et que relevaient encore de magnifiques cheveux blonds. Il en était de même de sa sœur Agnès.

Claire avait environ dix-huit ans lorsqu'elle se mit sous la direction du grand Pénitent d'Assise, dont la renommée remplissait déjà tous les pays d'alentour. François vit du premier coup que Notre-Seigneur lui confiait là un trésor dont le monde n'était pas digne. Il lui fit bientôt faire le vœu de virginité perpétuelle, et fixa le dimanche des Rameaux de cette même année 1212, pour lui faire prendre le voile et la revêtir de l'humble et glorieux vêtement des épouses de JÉSUS-CHRIST. Le matin, à la Messe, Claire, parée de ses plus beaux habits, par l'ordre de son père spirituel, recevait de la main de l'Évêque d'Assise la palme bénite; et, la nuit suivante, elle sortait secrètement de la maison paternelle, accompagnée de deux ou trois saintes femmes qui étaient dans le secret, et se rendait à la petite église de Notre-Dame des Anges, où saint François et ses Frères psalmodiaient les Matines. On voit encore à Assise une partie des murs de la maison de sainte Claire et l'emplacement de la petite porte, bouchée avec des pierres et du bois, à travers laquelle la généreuse fille dut s'ouvrir un passage,

A son entrée dans l'humble église, saint François et tous ses Frères la reçurent solennellement, le cierge à la main. François lui coupa lui-même les cheveux au pied de l'autel, lui donna le voile, et ses compagnes l'aidèrent

à se revêtir de la glorieuse pourpre de la pauvreté évangélique. Puis, après une longue et radieuse prière, François, suivi de plusieurs Frères, conduisit la nouvelle Religieuse avec ses compagnes dans un monastère de Bénédictines, situé dans le voisinage.

Le lendemain matin, le père de la jeune vierge et plusieurs chevaliers de sa parenté, furieux de ce qui s'était passé, coururent au monastère, et tentèrent vainement d'ébranler la résolution de la nouvelle épouse de JÉSUS-CHRIST ; elle leur montra ses cheveux coupés, se cramponna à l'autel, et, DIEU bénissant sa fière et sainte résistance, on finit par la laisser en paix.

Sa jeune sœur, Agnès qu'elle aimait si tendrement, fut la première conquête de ses prières et de ses pénitences. Au bout de quinze jours, elle la vit arriver, demandant, elle aussi, l'habit religieux, et décidée à quitter le monde. Mais, cette fois, l'indignation de sa famille fut à son comble. Dès le lendemain, douze de ses principaux membres accoururent furieux au monastère et se saisirent de la pauvre Agnès, malgré ses supplications et ses larmes ; l'un d'eux osa même la frapper rudement à coups de poing et à coups de pied, la tirant par les cheveux, pendant que les autres l'enlevaient sur leurs bras. « Ma chère sœur, à mon secours ! s'écriait Agnès, ne souffrez pas qu'on m'enlève à JÉSUS-CHRIST. »

Claire se mit aussitôt en prière, et obtint pour sa sœur le même prodige qu'on lit dans les Actes du martyr de sainte Luce. Pendant que les douze ravisseurs traînaient la pauvre enfant le long du chemin, déchirant ses habits et lui arrachant les cheveux parce qu'elle ne cessait de leur résister, tout à coup elle se trouva si pesante qu'il leur devint impossible de la soulever ni d'aller plus loin, même avec l'aide de quelques hommes qui étaient

accourus des champs et des vignes. Exaspéré de se voir vaincu, un de ses oncles, nommé Monaldi, leva le bras, et l'aurait tuée, si une violente douleur ne l'eût subitement arrêté. La pauvre Agnès gisait à terre, à demi morte, lorsque sainte Claire survint, et obtint à grand'peine qu'on la laissât soigner les blessures de sa sœur. Dès que les deux vierges furent seules, Agnès se releva sans aucun effort, et revint au monastère, où, peu de temps après, saint François vint la consoler, l'encourager, lui couper les cheveux et lui donner l'habit religieux, comme à sa sœur. Il leur conseilla ensuite, afin d'être plus recueillies et plus libres de servir JÉSUS-CHRIST dans la pauvreté parfaite, d'aller s'abriter à l'ombre de la petite église de Saint-Damien, la première des trois qu'il avait réparées de ses mains.

Bientôt la sainteté de Claire et d'Agnès leur attira de nombreuses compagnes de tous les rangs de la société ; et ce lieu, jadis presque désert, se changea en un fervent et nombreux monastère.

D'abord, les *Pauvres Dames* de Saint-Damien ne furent pas astreintes par saint François à une clôture absolue ; mais leur Ordre prenant de l'extension, sainte Claire, malgré les résistances de son humilité, fut nommée Abbessé, et la clôture fut décrétée.

Telles furent les origines du second Ordre de saint François, qui se répandit bientôt par toute l'Église. Sainte Claire vécut pendant quarante-deux ans dans le pauvre monastère de Saint-Damien, de 1212 à 1253. Elle y mourut consommée en sainteté, le 11 du mois d'août. Ses derniers moments furent honorés d'une splendide apparition de la Sainte-Vierge, qu'accompagnait une grande troupe de vierges, vêtues de blanc et portant des couronnes d'or. La sainte Mère de DIEU embrassa la bienheureuse mourante,

qui eut la joie d'apercevoir, au moment où elle rendait l'âme, son Époux céleste, JÉSUS-CHRIST, notre Seigneur.

La réputation de sainteté de Claire était telle, que le Pape Innocent IV, alors de passage à Pérouse, se délourna de sa route, voulut voir lui-même et béniir une dernière fois la Sainte d'Assise, et, lorsqu'elle fut morte, il tint à présider personnellement ses obsèques. Il avait même ordonné qu'on y récitât, au lieu de l'Office des morts, celui des vierges, afin de canoniser pour ainsi dire et et sans plus de retard l'admirable fille de saint François; mais le Cardinal-Évêque d'Ostie lui ayant représenté que ce serait aller contre tous les usages de la tradition de l'Église romaine, le vénérable Pontife abandonna à regret sa première pensée. Il n'eut pas le temps de procéder lui-même aux cérémonies de la canonisation de sainte Claire: cette consolation était réservée à son successeur, Alexandre IV, qui, partageant sa vénération pour saint François et pour sainte Claire, canonisa celle-ci en l'année 1255, deux ans à peine après qu'elle eut quitté ce monde.

Les quinze premières compagnes de sainte Claire et de sainte Agnès brillèrent tellement du double éclat de la sainteté et des miracles, que le Siège-Apostolique les inscrivit toutes, les unes après les autres, au catalogue des Saints. Parmi les prémices du second Ordre de saint François, sainte Claire et sainte Agnès eurent la joie de compter leur mère Hortulana et leur plus jeune sœur Béatrix.

Au commencement du dix-huitième siècle, l'Ordre des Dames de la Pauvreté comptait plus de neuf cents maisons.

VI

**Comment l'humble François ne put réaliser son espoir
de verser son sang pour Jésus-Christ, au milieu
des infidèles.**

La sainteté de François croissait de jour en jour. Il était dès lors en telle vénération, que, lorsqu'il entraît dans Assise, on sonnait les cloches, le clergé et le peuple accouraient à sa rencontre, et venaient le recevoir avec des cantiques de joie et avec des rameaux. Les uns touchaient ses habits, les autres baisaient la trace de ses pas, on s'estimait heureux de pouvoir lui baiser les pieds et les mains. Une fois, son compagnon, étonné de le voir souffrir tous ces honneurs, ne put s'empêcher de lui en faire l'observation. « O mon frère, lui répondit le saint homme, je renvoie à DIEU seul tous ces hommages, sans m'en rien attribuer, comme une image renvoie à l'original tout l'honneur qu'on lui rend. Tout ce peuple y gagne, en honorant le Seigneur dans la plus vile de ses créatures. » Après que saint François eut réglé tout ce qui concernait le nouvel Ordre des Pauvres Dames de Saint-Damien, DIEU permit qu'il entrât en grande perplexité sur sa vocation apostolique. Devait-il s'adonner tout entier à l'oraison ? ou bien devait-il continuer à vivre au milieu des hommes en leur prêchant l'Évangile du salut ? Il avait beau prier, il avait beau faire des pénitences, il ne savait à quoi se résoudre.

Ayant réuni ses Frères, il leur dit un jour avec une humilité pleine de candeur : « Mes Frères bien-aimés, que me conseillez-vous ? Lequel des deux jugez-vous meilleur : que je vaque à l'oraison, ou que j'aie à prêcher ? »

« Il semble que l'oraison me convienne mieux ; car je suis un homme simple, et je ne sais pas bien parler ; et j'ai le don de la prière plus que celui de la parole. La prière est la source des grâces ; elle nous unit au seul vrai et souverain bien. Dans l'oraison, nous conversons avec DIEU et avec les Anges, comme si nous menions une vie angélique.

« La prédication, au contraire, rend poudreux les pieds de l'homme spirituel ; elle distrait et dissipe beaucoup, en relâchant de la discipline régulière.

« Néanmoins, il y a une chose qui pourrait l'emporter devant DIEU : c'est que le Fils unique, qui est dans le sein de son Père, est descendu du ciel pour sauver les âmes et pour instruire les hommes par son exemple et par sa parole. Or, étant obligés par notre vocation de faire toutes choses selon le modèle qui nous est montré en sa personne, il paraît plus conforme à la volonté de DIEU que je sacrifie mon goût et mon repos pour aller travailler au dehors. »

Afin de trouver de plus amples lumières, l'humble François envoya deux de ses Religieux au Frère Sylvestre, qui était sur une des montagnes voisines d'Assise, seul avec Dieu, tout absorbé dans le travail de l'oraison. Il envoya consulter aussi sainte Claire, la priant de lui obtenir la connaissance bien formelle des volontés de DIEU sur lui.

La réponse du bienheureux Frère Sylvestre fut la même que celle de sainte Claire ; « Il faut que le Frère François continue à prêcher JÉSUS-CHRIST. »

Quand les deux Religieux revinrent avec cette réponse, François les reçut avec beaucoup de respect et de tendresse, comme des ambassadeurs de DIEU ; il les embrassa, et les emmena dans le bois, où, se mettant à genoux devant eux, la tête nue et baissée, les mains croisées sur la poitrine, il leur dit : « Apprenez-moi ce que mon Seigneur JÉSUS-CHRIST me commande de faire. » A quoi les deux Frères répondirent tout émus : « Mon très cher Frère et mon Père, Sylvestre et Claire ont reçu de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST précisément la même réponse, qui est que vous alliez prêcher son Évangile, parce que ce n'est pas seulement pour votre salut qu'il vous a appelé, c'est aussi pour le salut de beaucoup d'autres. Pour les instruire et pour les sauver, il mettra ses paroles sur vos lèvres. »

Aussitôt, saisi de l'Esprit de DIEU, comme jadis le Prophète Élie, François se leva et s'écria : « Allons au nom du Seigneur ! » Et il partit sans plus de retard avec le bienheureux Massé, l'un des deux envoyés, et le bienheureux Frère Ange de Riéti. Il marchait devant eux avec tant d'agilité, d'allégresse et de ferveur, qu'on voyait bien que DIEU le portait, et que son divin souffle remplissait toutes ses puissances.

Les miracles que Notre-Seigneur fit éclater partout sur son passage, rendaient témoignage à sa prodigieuse sainteté. A Bevagna, non loin d'Assise, après un sermon tout enflammé sur l'amour de DIEU, il rendit la vue à un jeune aveugle, en présence de tous, en lui mettant à trois reprises de sa salive sur les yeux, au nom de la très-sainte Trinité. Ce grand prodige émut toute la ville ; quantité de pécheurs se convertirent, et plusieurs furent tellement touchés de la grâce, qu'ils s'attachèrent au Saint et le suivirent incontinent, pour devenir Frères-Mineurs.

C'est alors que l'amour de JÉSUS-CHRIST, qui embrasait

de plus en plus son cœur, lui fit concevoir le dessein d'aller en Orient, au milieu des infidèles, afin de les convertir à la foi, ou de remporter au milieu d'eux la palme du martyre. Croyant que cette inspiration lui venait du ciel, il alla à Rome et sollicita du saint Pape Innocent III la mission d'aller annoncer l'Évangile au soudan d'Égypte. Le Pape lui accorda cette faveur en lui donnant tendrement sa bénédiction.

Mais avant de quitter Rome, il y fonda un couvent de Frères-Mineurs, grâce à la charité d'une sainte veuve, nommée la dame Jacqueline.

Remuée jusqu'au fond de l'âme par un sermon de François, elle avait été le trouver, s'était mise sous sa conduite et s'était donnée tout à DIEU. Elle se constitua comme la mère, la protectrice et le refuge des Frères-Mineurs à Rome. Elle obtint des Bénédictins la cession d'un petit couvent, qui existe encore aujourd'hui sous le nom de San-Francesco a Ripa, et où l'on vénère la cellule de saint François, convertie en oratoire,

De retour à Notre-Dame des Anges, le serviteur de DIEU mit ordre à toutes choses avant de partir pour l'Égypte, où il espérait trouver le martyre ; et accompagné d'un Frère, il se dirigea vers la mer, en passant par Ascoli. Là on le reçut comme à Assise : à peine y fut-il entré, que tout le monde accourut ; on le suivait en foule partout où il allait ; chacun s'efforçait de l'approcher ; on se pressait, on se bousculait pour parvenir à toucher son pauvre habit. Son seul passage à Ascoli lui valut trente nouveaux disciples, qu'il distribua en divers couvents.

Tout embrasé de l'amour de JÉSUS-CHRIST et de la soif du martyre, il s'empressa de s'embarquer sur un navire qui se rendait en Syrie. Mais les vents contraires l'obligèrent à descendre sur les côtes d'Esclavonie, où il attendit

vainement un autre vaisseau pour continuer sa course. Il vit dans ce contre-temps prolongé une indication de la volonté divine et se rembarqua pour Ancône, malgré le mauvais vouloir et les rebuts de l'équipage. Au moment où l'on allait mettre à la voile, un inconnu remit à un passager quelques provisions : « Je vous les confie, lui dit-il pour deux pauvres Religieux qui sont cachés ici dans cette barque. Conservez-les, et donnez-leur en dans le besoin. » Et il disparut.

Mais le temps fut encore contraire ; et, malgré tous les efforts des matetots, le navire ne pouvait ni avancer ni prendre terre. Bientôt tous les vivres furent épuisés, et il ne resta que la petite provision destinée à François et à son compagnon. La bonne Providence, à laquelle s'abandonnait si totalement le serviteur de DIEU, multiplia si bien ces quelques vivres, qu'ils suffirent largement à tout le monde, pendant plusieurs jours qu'on fut encore retenu en mer. Ce miracle toucha singulièrement le cœur de tous les passagers.

Descendu à terre, François se vengea de sa déception en prêchant avec une nouvelle ferveur les mystères de Jésus crucifié. Infatigable et épuisé tout ensemble, il allait de toutes parts, semant la parole de vie. Dans la ville de San-Severino, un célèbre poète, que l'empereur Frédéric II venait de couronner « roi des poètes, » fut converti et gagné à l'Ordre de Saint-François par un beau prodige. Pendant que le bienheureux Père parlait des magnificences de la Croix, le poète aperçut comme deux glaives de lumière et de feu qui traversaient, en forme de croix, François tout entier ; l'un de la tête aux pieds, l'autre, d'une main à l'autre, à travers la poitrine. Immédiatement après le sermon, il alla se jeter aux pieds de saint François, qui, le voyant passer si merveilleusement des agita-

tions mondaines à la paix de JÉSUS-CHRIST, l'appela le Frère Pacifique. Ce Frère vécut et mourut si saintement que son nom est inscrit au catalogue des Saints.

A la fin d'octobre de cette même année 1212, François, ployant sous le faix de ses travaux apostoliques et de ses austérités, resplendissant plus que jamais de l'éclat de ses incomparables prodiges, rentra à Notre-Dame des Anges, où le Seigneur JÉSUS le récompensa à sa façon en lui envoyant de nouvelles infirmités et, en particulier, des fièvres intermittentes très douloureuses. On craignit si bien pour sa vie, que l'Évêque d'Assise, son protecteur et son ami, voulut le retenir sous son toit, pour qu'il fût soigné plus parfaitement.

VII

Nouvelle tentative du bienheureux Père saint François pour obtenir la couronne du martyr.

Saint François ayant repris un peu de force chez le bon Évêque d'Assise, qui lui avait ordonné d'adoucir les rigueurs de son abstinence, ne put supporter de se voir ainsi traité et révééré comme un Saint. « Il ne convient pas, dit-il un beau jour, que tout ce peuple me croie austère pendant que je suis bien traité en secret. » Et là-dessus, poussé par l'Esprit de DIEU, il se lève et, accompagné d'un grand nombre de ses Frères, il se rend sur la grande place d'Assise (la même qu'aujourd'hui), y assemble le peuple et entre à la cathédrale. Puis, il ordonna au vicaire de son couvent de lui mettre une corde au cou, comme à

un vil criminel, et de le conduire ainsi jusqu'au lieu des exécutions. Là, tout tremblant de fièvre et de froid (car il s'était fait dépouiller de sa tunique), il s'écria avec une grande véhémence : « Je vous assure, mes frères, que je ne dois point être honoré comme un être spirituel : je ne suis qu'un homme sensuel, un gourmand, qui ne mérite que votre mépris, » Mais il eut beau dire et beau faire, personne ne s'y laissa tromper ; et plus il s'abaissait, plus on le vénérail. — C'était à la fin de l'année 1212.

Après lui avoir laissé un peu de répit, les fièvres intermittentes le saisirent de nouveau, et minèrent rapidement son tempérament déjà si épuisé. Il entra dans sa trente-et-unième année ; et, à partir de cette époque, sa vie ne fut plus qu'une série de souffrances et de maladies de tout genre. Mais, soutenu par la ferveur de l'esprit, cet homme tout séraphique continua ses missions et son laborieux apostolat, ne s'arrêtant que devant l'impossible et ne tombant que pour se relever plus ardent, plus indomptable que jamais. Il souffrait tout avec paix, joie et douceur, disant que le feu de la fièvre qui le consumait, était préférable mille fois au feu des tentations de la chair.

Le zèle du martyr s'empara de son âme avec un tel élan que, dès qu'il put se mettre en chemin, il quitta de nouveau Assise, pour entreprendre à pied le voyage d'Afrique à travers le nord de l'Italie, la France et l'Espagne ; son espoir était d'entrer dans l'empire musulman de Maroc, d'y prêcher l'Évangile, de le conquérir à JÉSUS-CHRIST et d'y mourir à la peine. Il partit avec le bienheureux Bernard de Quintavalle et quelques autres compagnons. Tout faible qu'il était, il devançait tous les autres. Son voyage, qui dura jusqu'à la fin de l'année 1213, ne fut qu'une suite de miracles, de travaux qui tenaient du prodige, et de fondations de couvents.

A Terni, dans l'Etat pontifical, il donna une nouvelle preuve de son admirable humilité. L'Évêque qui venait d'entendre prêcher saint François, monta en chaire après lui, et dit au peuple : « Mes frères, le Seigneur a souvent éclairé son Église par des savants ; aujourd'hui il vous envoie ce François, homme pauvre, illettré, à l'air méprisable, afin de vous édifier par ses paroles et par ses exemples. Moins il est savant, plus la puissance de DIEU éclate en sa personne, la grâce choisissant ce qui est insensé selon le monde, pour confondre la sagesse mondaine. » En entendant cet étrange compliment, François alla se jeter aux genoux du Prélat, lui baisa la main et lui dit : « Mon seigneur, en vérité, personne ne m'a jamais honoré aussi réellement que vous venez de le faire. D'autres m'attribuent je ne sais quelle sainteté qui ne m'appartient pas, et qu'ils ne devraient rapporter qu'à DIEU seul, auteur et source de tout bien. Mais vous, mon Seigneur, vous avez distingué le précieux d'avec le vil, le digne d'avec l'indigne, le Saint d'avec le pécheur, ce qui est d'avec ce qui n'est pas. Vous avez donné, comme il convient, la gloire à DIEU, et non à moi, qui ne suis qu'un homme chétif et misérable. » Le bon Évêque, encore plus charmé de son humilité que de sa prédication, l'embrassa tendrement,

Dans cette même ville de Terni, il fit plusieurs miracles, celui-ci entre autres : un jeune garçon venait d'être affreusement écrasé par la chute d'une muraille. L'ayant appris, François se fit apporter le corps tout broyé et tout sanglant ; il se mit en prières, s'étendit sur le cadavre comme autrefois le Prophète Elisée, et le ressuscita, en présence de tout le peuple.

Non loin de là, dans le comté de Narni, il reçut l'hospitalité d'un homme de bien, qui était plongé dans une

grande douleur : son frère s'était noyé, et malgré toutes les recherches, on n'avait pu retrouver le pauvre corps. François se retira quelque temps pour prier; puis, il revint et indiquant un endroit de la rivière : « Là, dit-il; le corps est arrêté par ses habits au fond de l'eau. » On plongea, on ramena le cadavre, et, devant toute la famille transportée d'admiration et de bonheur, le Bienheureux lui rendit la vie.

Quelques jours après, un violent accès de fièvre, accompagné de crampes d'estomac, l'ayant fait tomber en défaillance, il demanda un peu de vin pour se refaire. Mais il n'y en avait point là. Il se fit apporter un verre d'eau, le bénit, avec le signe de la croix, et, comme jadis à Cana, l'eau se trouva miraculeusement changée en vin. François en but un peu, et la vertu de ce vin surnaturel fut si puissante, qu'elle le remit instantanément.

A la prière de l'Évêque de Narni, il fit un simple signe de croix sur un pauvre vieillard, perclus de tous ses membres depuis cinq mois, et aussitôt le paralytique se mit à marcher. Un autre signe de croix rendit aussitôt la vue à une femme aveugle.

A Orti, il redressa, en le bénissant, un pauvre petit enfant, tellement contrefait, que sa tête touchait à ses pieds.

Que l'on juge de l'efficacité de prédications que venaient confirmer de tels prodiges ! Les vocations naissaient comme d'elles-mêmes partout où paraissait le saint thaumaturge; et de nouveaux couvents de Frères-Mineurs s'élevaient de toutes parts, comme par enchantement; entre autres celui du Mont Alverne, devenu si célèbre depuis par l'incomparable miracle de l'impression des Stigmates.

Une fois, près de Trévise, la nuit surprit saint François et le bienheureux Frère Léon dans un passage très dan-

gerceux : d'un côté, il y avait les rives escarpées du Pô, et, de l'autre, de profonds marécages ; et les ténèbres étaient épaisses. « Mon Père, s'écria Frère Léon effrayé, priez DIEU qu'il nous délivre du danger où nous sommes. » Plein de foi, saint François lui répondit paisiblement : « DIEU peut, si cela plaît à sa bonté, nous donner de la lumière pour dissiper les ténèbres. » Il n'avait pas fini de parler, qu'ils se virent environnés d'une grande lumière, qui leur faisait voir leur chemin et éclairait les objets tout autour d'eux, bien que partout ailleurs l'obscurité demeurât fort épaisse. Ils se mirent à chanter les louanges de DIEU ; et la lumière céleste les accompagna jusqu'au lieu où ils devaient loger et qui était assez éloigné. En reconnaissance de ce prodige, François établit en cet endroit un couvent de Frères-Mineurs et l'appela « Couvent du Saint-Feu. »

Passant ensuite par le Piémont, et le sud de la France qu'il parsema également de couvents, il pénétra en Espagne par la Navarre, obtint sans peine les faveurs du roi de Castille (père de la reine Blanche, et grand-père de notre saint Louis), y continua ses miracles et ses prédications, et ne songea plus qu'à s'embarquer pour le Maroc. Mais le Seigneur qui avait sur lui d'autres desseins, ne le lui permit pas : il lui envoya une violente maladie, qui le retint en Espagne jusque vers la fin de l'année 1214, où il se décida à revenir sur ses pas et à rentrer en Italie. A Compostelle, un Ange lui apparut, qui le confirma dans ce dessein, lui affirmant que telle était la volonté de DIEU.

Mais dans cet intervalle, dominant énergiquement ses infirmités et surnaturellement fortifié par JÉSUS-CHRIST qui vivait en lui, saint François parcourut une grande partie de l'Espagne et du Portugal, fondant des couvents

partout où il passait, attirant à lui tous, les cœurs, se sanctifiant de plus en plus lui-même par l'humilité, le détachement, la pénitence, la bonté et l'amour. La vénération de l'Espagne pour saint François et pour son Ordre s'est conservée fidèlement dans ces catholiques provinces où quantité de monuments attestent encore aujourd'hui le passage du grand serviteur de DIEU.

Au commencement de l'année 1215, François repassa les Pyrénées, traversa le Roussillon et le Languedoc, laissant partout derrière lui de glorieuses traces de sa sainteté et de son apostolat ; puis, après s'être arrêté quelque temps à Montpellier, pour se remettre un peu de ses fatigues et de ses souffrances, il revint à son cher couvent de Sainte-Marie des Anges, à travers le Dauphiné, le Piémont, et tout le nord de l'Italie.

Saint François avait alors trente-trois ans. Son nom remplissait le monde entier, et il avait beau faire, partout où il passait, il était salué et honoré comme un Saint.

VIII

Comment saint François, de retour en Italie, prit possession du Mont-Alverne.

De retour à Assise, le bienheureux Père reçut la visite d'un grand nombre de ses Religieux et les éclaira de ses puissantes directions. Quelques-uns d'entre eux venaient du Mont-Alverne, où ils avaient été admirablement accueillis ; et ils lui dépeignirent si vivement la paix et le silence de cette solitude, qu'il ne put résister à l'envie

d'y aller se reposer dans la contemplation. Il partit avec ses trois Frères bien-aimés, Léon, Massé et Ange, fit vœu d'obéissance à l'un d'eux, suivant sa coutume dans ses voyages, et se dirigea vers l'Alverne, prêchant et faisant des miracles partout où il passait.

S'étant retiré une nuit dans une petite église abandonnée, pour y prier plus à son aise, il y eut à subir, comme jadis saint Antoine au désert, les plus furieux assauts de Satan, dont il ruinait partout l'empire. Des démons lui apparurent sous des formes visibles, le frappèrent à coups redoublés, le traînèrent sur le pavé ; et, Dieu le permettant ainsi pour éprouver sa constance, ils ne le laissèrent que quand il fut à moitié mort. Au milieu de cette lutte, le Saint répétait le nom de JÉSUS. « Mon Seigneur JÉSUS-CHRIST, ajoutait-il, je vous rends grâces de tous vos bienfaits ; et en particulier de celui-ci qui n'est pas le moindre. Mon cœur est prêt, ô mon Dieu ! mon cœur est prêt à souffrir encore davantage, si c'est votre sainte volonté. » Ces sortes de combats surnaturels contre les démons exercèrent souvent sa patience, comme le rapporte saint Bonaventure, son contemporain et premier historien de sa vie.

Le lendemain matin, l'extrême faiblesse où l'avait réduit un combat si terrible, l'obligea de révéler à ses Frères le secret de cette redoutable nuit : il dut consentir à se servir d'un âne pour continuer sa route. Le bon paysan qui le lui prêta, lui donna l'hospitalité afin qu'il pût un peu se remettre. A la vue des volailles qu'on élevait dans cette ferme, le bon François fut pris du désir d'en manger pour restaurer ses forces plus promptement. Mais aussitôt, indigné de ce qu'il considéra comme une grosse immortification, il courut à un tas de fumier où il avait aperçu une poule morte à demi

pourrie, et la portant à son nez : « Tiens, gourmand ! s'écria-t-il ; tiens ! voilà de la chair de volaille, puisque tu en as désiré ; contente-toi, et manges-en tant que tu voudras. » Pour toute nourriture, il ne prit que du pain, sur lequel il mit de la cendre, et ne but que de l'eau ; en partant, il bénit son hôte et toute sa maison. On le remit sur son humble monture et les quatre serviteurs de JÉSUS-CHRIST reprirent ensemble le chemin du Mont-Alverne.

Cette montagne qui fait partie des Apennins, s'élève sur les confins de la Toscane, et se trouve comme isolée des montagnes voisines par deux fleuves, le Tibre d'un côté, et, de l'autre, l'Arno. Sur trois faces elle présente comme une haute muraille de rochers presque à pic ; le quatrième côté par où l'on monte, est couvert de hêtres, qui cachent les précipices ; et au sommet l'on trouve de belles et tranquilles prairies.

Tout en montant, le paysan qui conduisait l'âne s'avisa de faire la conversation avec saint François : « Mon Frère, lui dit-il entre autres, j'entends dire beaucoup de bien de vous, et je comprends que Dieu vous a fait de grandes grâces. Appliquez vous donc à être tel qu'on dit que vous êtes, et à ne changer jamais ; afin que ceux qui ont confiance en vous ne soient pas trompés ; c'est un avis que je vous donne. » L'humble François, charmé de cette simplicité, se jette à terre, baise les pieds du paysan, et le remercie, en bénissant à haute voix la bonté du Seigneur, qui avait daigné jeter les yeux sur la bassesse de son serviteur.

Quelques instants après, à l'endroit le plus raide de la montagne, le paysan, exténué de soif et de chaleur, se mit à crier : « Je n'en peux plus ! je me meurs, si je ne trouve à boire. » Touché de compassion, François descend

de sa monture, se jette à genoux, lève les mains au ciel, et prie jusqu'à ce qu'il se sente exaucé de Dieu. Il se relève alors, et montrant au pauvre homme une grosse pierre : « Allez là promptement, lui dit-il, et vous y trouverez de l'eau vive : c'est JÉSUS-CHRIST qui, par sa miséricorde, en fait sortir de ce rocher, pour vous désaltérer. Le paysan crut à la parole du Saint, courut à l'endroit indiqué, et y trouva en effet une eau fraîche et délicieuse. Or jamais il n'y en avait eu en cet endroit, et jamais depuis on n'y en trouva.

Arrivé au sommet de l'Alverne, saint François fut ravi de la beauté et de la solitude du site, ainsi que de la pauvreté des petites cabanes que ses Frères avaient élevées là par manière de couvent. A sa prière, le propriétaire du Mont-Alverne, le comte Orlando, qui avait déjà en grande estime et affection les Frères-Mineurs, fit construire, adossée à un hêtre fort élevé, une petite chapelle avec une cellule. Le modèle de cette chapelle fut donné au comte Orlando par saint François, qui confia à ses intimes que la Très-Sainte Vierge, saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste avaient daigné lui apparaître et lui avaient donné le plan de cette humble église.

Pendant qu'on la construisait, François visitait la montagne pour y découvrir les endroits les plus favorables à la retraite et à la contemplation. Il y en avait un où il y avait de grandes ouvertures dans le roc, de grosses masses suspendues, des cavernes profondes, et une immense roche fendue de telle manière, que le dedans ressemblait à une chambre dont le sol était uni comme un plancher, et dont la voûte formait une espèce de plafond ; l'air et la lumière y pénétraient par une petite ouverture. Soupçonnant là quelque mystère, François se mit en oraison et un Ange lui apparut qui lui dit : « Tout

ceci est arrivé à la mort du Seigneur JÉSUS, lorsque la terre trembla et que les pierres se fendirent. » Aussi le Mont-Alverne devint-il la retraite de prédilection du serviteur de DIEU crucifié.

Mais un des sommets de l'Alverne était occupé par de dangereux voisins, dont le comte Orlando n'avait jamais pu se défaire. C'étaient une bande de scélérats, dont le chef, surnommé « le Loup » à cause de ses brigandages, répandait au loin la terreur. Ce « Loup » vint un jour trouver l'Agneau de JÉSUS-CHRIST pour lui intimier de quitter l'Alverne, où sa présence le gênait. Saint François le reçut avec tant de douceur et de bonté, la vie angélique des pauvres Religieux qui étaient là auprès du Saint lui fit une telle impression, qu'il se sentit tout changé ; il demanda la permission de demeurer quelques jours en leur compagnie, après quoi, se jetant aux pieds du Bienheureux et fondant en larmes, il le supplia de le recevoir à la vie de la pénitence et de lui obtenir de DIEU le pardon de ses crimes. Le bon saint François, admirant la toute-puissance de la grâce, accueillit avec amour ce pénitent d'un nouveau genre ; sans tarder davantage, il le revêtit de l'humble habit de la pauvreté, et, avec cette naïveté charmante qui caractérisait sa sainteté, il donna au Loup ravisseur le doux nom de Frère « Agneau. » — Le Frère Agneau, merveilleusement converti, changea le repaire de ses brigandages en une retraite de prières et de mortification ; et le rocher, presque inaccessible où il vécut depuis lors et où il mourut très saintement, se nomme encore vulgairement « la prison du Frère Loup. »

François quitta l'Alverne avec un compagnon et prit le chemin de Rome. Selon sa coutume évangélique et apostolique, il prêchait JÉSUS-CHRIST crucifié tout le long de sa route ; comme du Précurseur, on pouvait dire de

lui qu'il était « un flambeau lumineux et ardent ; » il éclairait tout autour de lui par sa parole resplendissante de foi et de vérité, et, par les ardeurs de son amour, par l'efficacité de ses miracles, il ébranlait, il touchait, il entraînait tous les cœurs.

S'étant égaré en sortant de Fabriano, il pria un laboureur de le remettre dans son chemin, Celui-ci hésitant à quitter sa charrue et son travail, François lui dit avec douceur : « N'ayez pas peur, mon ami ; vous n'y perdrez rien, et votre travail n'en souffrira pas. » Lorsque, après avoir reçu la bénédiction du Saint, il revint à sa charrue, il fut tout stupéfait de trouver son champ entièrement labouré.

Dans une autre bourgade, appelée Trabé-Bonata, où l'on venait de donner à saint François une maison pour en faire un couvent, les ouvriers qui travaillaient à l'appropriation du bâtiment demandèrent un peu de vin pour réparer leurs forces. Il envoya deux Religieux en chercher auprès de quelques bienfaiteurs ; mais le besoin de ces pauvres gens étant devenu très-vif, son bon cœur fut touché de compassion ; et recourant au Bienfaiteur par excellence, qui l'exauçait toujours, il se leva, s'approcha d'une fontaine qui coulait près de là, fit sur elle le signe de la croix, et aussitôt l'eau vive, se trouva miraculeusement changée en vin, et ce vin céleste coula ainsi pendant une heure entière. Ceux qui eurent le bonheur d'en boire racontèrent partout ce charmant miracle de la charité du Père François.

A Osimo, près de Lorette, trente jeunes gens, après avoir entendu le bienheureux Père parler des vanités des choses du monde, se présentèrent à lui pour embrasser l'Ordre de la pénitence. Non loin de là, un pieux gentilhomme, plein de bonté et de politesse, fut gagné à la vie religieuse d'une manière bien inattendue. Saint François

et son compagnon lui avaient demandé l'aumône de l'hospitalité. Lorsqu'ils se quittèrent, le gentilhomme dit à François : « Homme de Dieu, je vous offre et ma personne et mes biens; tout est à vous; disposez-en. Je me mets entièrement à votre service. Dieu m'a donné du bien; j'ai de quoi secourir les pauvres; il est juste que je n'y manque pas. »

Saint François le remercia avec beaucoup d'affection et s'éloigna en admirant la foi et la charité de ce gentilhomme. « En vérité, mon Frère, dit-il, ce serait là un bon Frère-Mineur. Il reconnaît humblement qu'il tient tout de Dieu; il aime sincèrement son prochain; il donne de bon cœur aux pauvres; il est plein de douceur, de politesse et d'honnêteté. Je l'admettrais avec plaisir dans notre Ordre. Prions le Seigneur d'accomplir notre désir, s'il est selon sa sainte volonté. »

Quelques jours après, ils revinrent chez le gentilhomme, lequel eut la curiosité pieuse d'épier saint François pendant la nuit. Il l'aperçut environné d'une lumière éclatante, ravi en extase et élevé de terre. En même temps, il sentit intérieurement je ne sais quel feu céleste, qui lui inspira un désir ardent d'embrasser son genre de vie. A l'aube du jour, il s'en ouvrit au Saint, qui le savait déjà par révélation, et qui en rendit grâces à l'auteur de tout bien. Le nouveau Frère donna aux pauvres tout ce qu'il possédait, vécut très saintement et conserva toujours les habitudes de douceur et d'affabilité qui avaient si fort charmé son bienheureux Père, et qui sont un des caractères de l'esprit franciscain.

Saint François, continuant sa route, entra dans Rome au moment où allait s'y ouvrir le Concile œcuménique de Latran. C'était en l'année 1215. François avait environ trente-trois ans.

IX

Saint François et saint Dominique à Rome.

François veut aller évangéliser la France.

Saint François eut la joie d'entendre le Pape Innocent III déclarer en plein Concile qu'il avait approuvé et qu'il approuvait de nouveau l'Ordre des Frères-Mineurs. Saint Dominique, qui devint, bientôt après, l'intime ami de François, assista également à ce quatrième Concile de Latran ; mais son Ordre des Frères-Prêcheurs n'y fut pas encore approuvé. Quant à saint François, aussitôt après le Concile, c'est-à-dire à la fin de l'année 1215, il s'en retourna joyeusement à Notre-Dame des Anges et y convoqua, pour la Pentecôte de l'année suivante, un Chapitre général de tous les Frères-Mineurs.

Les Bénédictins, qui lui avaient déjà donné Notre-Dame des Anges, lui offrirent alors un petit couvent, situé à deux milles d'Assise, sur les hauteurs, et devenu célèbre depuis sous le nom de *Carceri*, c'est-à-dire les prisons. C'était là, en effet, que saint François aimait à se renfermer, pour mieux se recueillir après ses grands travaux apostoliques. Depuis lors, les pèlerins vont y vénérer l'endroit où il priait, sa cellule, la pierre et le bois qui lui servaient de lit et d'oreiller, ainsi qu'une belle fontaine qu'il obtint de DIEU par sa puissante prière.

Au grand Chapitre, dit de la Pentecôte, un nombre considérable de Frères-Mineurs accoururent à l'appel de leur Bienheureux Père. Saint François y divisa son Ordre

par provinces. Il se réserva pour lui-même Paris et le nord de la France, y compris les Pays-Bas. Comme on s'étonnait qu'il n'eût pas plutôt choisi le centre de l'Italie, à cause de Rome et de Notre-Dame des Anges : « Je me réserve Paris, répondit-il, parce que c'est l'endroit où le Saint-Sacrement est le plus vénéré et aimé. » Magnifique prérogative dont les catholiques de Paris doivent être bien fiers, et qui oblige ses prêtres et ses fidèles à redoubler de zèle pour l'honneur du Saint-Sacrement, pour les Œuvres eucharistiques, et tout spécialement pour la communion fréquente et très fréquente, qui est l'âme de la vraie piété évangélique.

Au moment de partir pour leur destination respective, les nouveaux missionnaires se mirent tous à genoux autour de leur Père, qui les bénit avec une tendre affection et leur dit : « Au nom du Seigneur, allez, marchant deux à deux, dans la modestie et dans l'humilité, gardant un silence très exact depuis le matin jusqu'après Tierce (9 heures) et priant Dieu en votre cœur. En voyage, et au milieu du monde, quelque part que nous soyons, n'oublions pas que nous portons toujours notre cellule avec nous : notre frère le corps est notre cellule, et notre âme est le solitaire qui y demeure, uni à son Dieu, l'adorant et le priant sans cesse. Annoncez la paix à tous, et pour cela, ayez-la plus encore dans le cœur que dans la bouche. Par votre douceur, portez tout le monde à l'union et à la concorde. »

Plein d'affection pour la France, dont il parlait très bien la langue, saint François se mit en route avec Frère Massé vers le milieu de l'année 1216. Mais avant de se diriger sur Paris, il voulut aller encore une fois à Rome, pour y recommander aux saints Apôtres sa chère mission de France. Un jour qu'il s'était arrêté pour prendre sa

modeste réfection sur le bord d'une fontaine, il s'assit avec son compagnon sur une pierre qui se trouvait là, et y déposa quelques vieilles croûtes de pain à moitié moissies, qu'il avait quêtées : « O Frère Massé ! s'écria-t-il avec une joie extraordinaire, Frère Massé, rendons grâces au Seigneur d'un si grand trésor. » Et comme il répéta plusieurs fois la même chose en élevant la voix de plus en plus, Frère Massé ne put s'empêcher de lui dire : « Eh ! mon Père, de quel trésor parlez-vous donc ? Nous manquons de tout. — Le grand trésor, répondit saint François avec une ferveur séraphique, c'est que, manquant de tout, nous tenons de la bonté de Dieu et ce pain et cette source si pure, sans compter cette pierre, qui nous sert de siège et de table. » Et entrant, peu après, dans une église qui était proche de là, il pria Notre-Seigneur de lui donner, à lui et à ses enfants, l'amour de la sainte pauvreté ; et cela avec tant d'amour et de ferveur, qu'il semblait que le feu lui sortît du visage. Dans cet état extatique, il s'avança vers Massé, les bras ouverts, l'appelant à haute voix ; et comme le bienheureux Frère accourait pour se jeter dans ses bras, il se trouva tout à coup élevé de plusieurs coudées en l'air, par le seul souffle de saint François ; et il éprouva en son âme de si grandes douceurs, que depuis il protesta maintes fois n'avoir jamais rien ressenti de semblable. Après ce ravissement, François lui dit sur la pauvreté des choses admirables.

Arrivés à Rome, ils entrèrent dans l'ancienne basilique de Saint-Pierre, malheureusement détruite depuis, et se mirent en oraison dans une des soixante-quinze chapelles que possédait alors la basilique. Pendant que saint François priait avec larmes les Bienheureux Apôtres de l'instruire sur la sainte pauvreté et sur la véritable

vie apostolique, ils lui apparurent tout éclatants de lumière, l'embrassèrent tendrement et lui dirent : « Frère François, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous envoie pour te dire qu'il a exaucé tes prières et les larmes au sujet de la sainte pauvreté, que lui-même a embrassée, aussi bien que sa très sainte Mère : et que nous, ses Apôtres, nous avons pratiquée à son exemple. Ce trésor t'est accordé, à toi et à tes enfants. Ceux qui le conserveront soigneusement, auront pour récompense le Royaume des Cieux. » Plein de joie, François se leva, alla raconter la chose au bienheureux Massé, et tous deux allèrent en rendre grâces à la Confession de Saint-Pierre, c'est-à-dire au lieu même où repose le corps du Prince des Apôtres.

Dans cette même église de Saint-Pierre commença d'une manière surnaturelle et toute céleste l'amitié qui unit désormais si étroitement saint François et saint Dominique. Celui-ci étant revenu à Rome pour l'approbation de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, fut ravi en esprit, durant une nuit qu'il passait en oraison dans la basilique. Il vit Notre-Seigneur brandissant, dans son indignation contre les pécheurs, trois dards enflammés, pour exterminer les orgueilleux, les avares et les impudiques. Sa très sainte Mère, se jetant alors à ses pieds, demanda pardon pour le monde coupable. Et comme le Fils de DIEU insistait pour revendiquer les droits de sa sainteté si cruellement offensée, la Bienheureuse Vierge, Mère de miséricorde, lui dit, en lui montrant Dominique et François, agenouillés l'un près de l'autre : « Voici deux fidèles serviteurs qui vont remédier au mal, en faisant refleurir de tous côtés la foi, l'humilité, la charité, et toutes les vertus évangéliques. » Ce qui apaisa le courroux du souverain Juge.

De son côté, saint François avait eu la même vision.

Et comme Dominique avait fort bien observé les traits et le vêtement de celui que la Sainte-Vierge avait montré avec lui à Notre-Seigneur, il reconnut le lendemain matin, dans l'église de Saint-Pierre, l'humble François qui venait d'y entrer pour y prier selon son usage. Saint François reconnut en même temps le mystérieux ami que le ciel lui avait montré. Et, tombant dans les bras l'un de l'autre, ils s'embrassèrent en véritables frères qu'ils étaient, ne faisant qu'un cœur et qu'une âme en JÉSUS-CHRIST, leur unique amour. « Vous êtes mon compagnon, dit saint Dominique à saint François; nous travaillerons de concert. Soyons bien unis, et personne ne nous pourra vaincre. » Ce fut par François que le secret de cette faveur fut révélé aux premiers enfants de saint Dominique.

Dans l'intervalle, le saint Pape Innocent III venait de mourir et avait eu pour successeur Honorius III, non moins vertueux et non moins docte, et, comme lui, grand ami de saint François et des Frères-Mineurs, ainsi que de saint Dominique et des Frères-Prêcheurs. Il approuva sans difficulté la Règle de ces derniers.

Saint François quitta Rome dans l'automne de l'année 1216 et prit le chemin de la France. Mais à Florence, où il s'était arrêté chez le vénérable Cardinal Ugolini, son ami et son protecteur, il fut dissuadé de son projet de mission lointaine par des motifs si puissants qu'il dut y céder. Le Cardinal jugeait que la présence du fondateur était indispensable, pour quelque temps encore, à la parfaite consolidation de son œuvre, surtout lorsque François lui eut révélé ce qu'il savait de DIEU au sujet de la prochaine extension de l'Ordre des Frères-Mineurs par toute la terre.

Notre-Seigneur lui fit bientôt toucher du doigt la sagesse de cette nouvelle résolution; car il apprit peu de

jours après qu'en Cour de Rome, plusieurs personnes influentes s'élevaient contre son Institut, et qu'il était urgent d'en venir prendre la défense. Cependant, pour ne pas frustrer sa chère France des bienfaits de la mission apostolique des Frères-Mineurs, il désigna pour le remplacer le bienheureux Frère Pacifique dont nous avons rapporté plus haut la touchante conversion ; il lui adjoignit les Frères Ange et Albert de Pise.

X

Grand amour de saint François pour l'Église Romaine.

Il prêche devant le Pape.

Il obtient un Cardinal-Protecteur.

Pendant que de nouvelles attaques dont son Ordre était l'objet préoccupaient ainsi François, Notre-Seigneur daigna le consoler en lui envoyant la vision suivante : François vit en songe une poule qui tâchait de rassembler sous ses ailes tous ses poussins, pour les protéger contre un oiseau de proie ; elle avait beau faire, elle ne réussissait pas à les couvrir tous. Mais voilà qu'au-dessus d'elle vint se placer un autre grand oiseau, couvrant et protégeant de ses ailes la poule et ses poussins. A son réveil, le bon François pria naïvement Notre-Seigneur de lui expliquer ce que cela voulait dire ; et ayant su, dans l'oraison, que la pauvre poule le représentait lui-même, que les poussins étaient ses enfants, et que le grand oiseau figurait un Cardinal-Protecteur qu'il fallait demander au

Pape, il appela ses Frères, leur dit ce qu'il avait vu et ajouta ces mémorables paroles :

« L'Église Romaine est la Mère de toutes les Églises et la Souveraine de tous les Ordres religieux. C'est à elle que je m'adresserai pour lui recommander mes Frères, afin qu'elle réprime par son autorité ceux qui leur veulent du mal. Quand ils seront sous sa protection, aucun ennemi ne pourra les inquiéter, ni les empêcher de s'avancer tranquillement dans la voie du salut éternel. La sainte Église Romaine aura du zèle pour la gloire de notre pauvreté; elle ne souffrira pas que l'humilité, qui est si digne d'honneur, soit obscurcie par les nuages de l'orgueil. C'est elle qui rendra indissolubles parmi nous les liens de la charité et de la paix, punissant avec rigueur les auteurs des dissensions. Que les enfants de cette sainte Église soient donc bien reconnaissants de ces douces faveurs qu'ils recevront de leur Mère et qu'à jamais ils lui soient inviolablement attachés. »

Saint François repartit pour Rome, toujours en mendiant son pain, toujours en enfant de la Providence, à laquelle il s'abandonnait tout entier; et il communiqua au Cardinal Ugolini son dessein de le demander au Pape pour Cardinal-Protecteur. En accédant à sa prière, Honorius III dit au Cardinal d'avoir grand soin de François et de son Ordre. Le Cardinal Ugolini, premier protecteur des Frères-Mineurs, devait monter bientôt sur le Siège Apostolique sous le nom de Grégoire IX; et c'est à lui qu'étaient réservés l'honneur et le bonheur de canoniser ce François dont il devenait en ce jour le gardien et le protecteur.

Le Cardinal Ugolini voulut absolument que François prêchât devant le Saint-Père et devant le Sacré-Collège. Il savait combien merveilleuse était la parole de l'homme

de DIEU. Il insista tellement que François ne put s'empêcher d'obéir. « Mais, ajouta le Cardinal, préparez-vous avec grand soin et composez un discours où il y ait de la science et tout ce qui convient à un si auguste auditoire. »

Saint François avait pour habitude de ne préparer ses sermons que par l'oraison ; plein de JÉSUS-CHRIST, embrasé de l'Esprit de lumière et d'amour, il montait en chaire et disait ce que DIEU lui donnait pour les âmes. Obéissant cette fois aux directions du Cardinal, il fit le plus beau sermon qu'il pût et l'apprit par cœur. Mais, lorsqu'il fut devant le Pape et les Cardinaux, il oublia tout et ne put dire un mot de ce qu'il avait écrit. Après avoir humblement déclaré la chose et invoqué, selon son usage, l'assistance de l'Esprit de DIEU, il se mit à parler à l'apostolique, sans chercher ses phrases, et avec une ferveur si entraînante, que tout le vénérable auditoire en fut aussi touché que ravi. — C'est de là que s'est introduit plus tard au Palais Apostolique l'usage, existant encore aujourd'hui, de faire prêcher le Carême devant le Pape et le Sacré-Collège par un Frère-Mineur.

Le Cardinal Ugolini vénérait François autant qu'il l'aimait. le regardant comme un homme descendu du ciel. Sa seule présence lui causait une joie surnaturelle ; et dès qu'il le voyait et l'entendait, tout ce qu'il pouvait avoir d'embarras dans l'esprit et de chagrin dans le cœur, se dissipait aussitôt, son visage se rassérénait, et son âme se remplissait de ferveur.

Il aimait singulièrement les Frères-Mineurs ; lorsqu'il se trouvait au milieu d'eux, il déposait les marques de sa dignité, et on le voyait pieds nus, comme le dernier d'entre eux, couvert d'une pauvre tunique grise, confondu avec les Frères et menant en toutes choses leur vie de pénitence et de pauvreté.

Saint François le révérait comme le représentant du Pape, d'autant plus que Notre-Seigneur lui avait révélé que ce saint Cardinal serait un jour Souverain-Pontife. En tête des lettres qu'il lui écrivait, il avait coutume de mettre : « A mon Révérend Père et Seigneur Ugolini, qui doit être un jour l'Évêque du monde entier, et le Père de toutes les nations. »

Ce respect religieux allait si loin, qu'on le vit un jour se sauver dans l'épaisseur d'un bois, à la nouvelle que le Cardinal approchait et venait lui rendre visite. Celui-ci l'ayant trouvé lui demanda amicalement la raison de sa fuite. « O mon Seigneur et mon Père, répondit l'humble François, dès que j'ai su que Votre Seigneurie voulait m'honorer de sa présence, moi le plus pauvre et le dernier des hommes, j'ai été couvert de confusion et je me suis trouvé absolument indigne de recevoir un tel honneur. »

L'avenir de son Ordre étant ainsi assuré, le bon Père saint François reprit le chemin de sa chère retraite de Sainte-Marie des Anges ; mais il s'arrêta le reste de cette année, 1217, dans la vallée de Rieti, où il fit des merveilles de zèle apostolique, accompagnées de quantité de miracles.

A Greccia, il en fit un qui durait encore au siècle dernier. Une quantité de loups dévastaient le pays, dévorant les bestiaux, et quelquefois même les voyageurs. Un soir, le bienheureux Père, qui voulait passer la nuit dans une petite retraite voisine, afin d'échapper aux distractions de la ville, pria un bon paysan de le conduire à cette retraite, dont il ne connaissait pas le chemin. « Eh ! mon Père, s'écria le bonhomme tout effrayé, ne savez-vous donc pas qu'il y va de la vie ? La montagne est infestée de loups. » — « Ne crains rien, mon ami, répondit le Saint ; je te

promets que tu ne seras attaqué d'aucun loup ni en allant ni en revenant. » Le paysan en fit l'épreuve : comme il revenait en pleine nuit, deux grands loups, qui se trouvaient sur son chemin, le caressèrent comme s'ils eussent été les chiens les mieux apprivoisés, et le suivirent jusqu'à sa maison sans lui faire aucun mal. Tout émerveillé, il raconta la chose le lendemain. « Faut-il que cet homme soit chéri de DIEU, disait-il, pour exercer un pareil pouvoir sur des loups ! »

Aussi tous les gens du pays vinrent-ils en masse supplier saint François de les délivrer de ces terribles loups, ainsi que des grêles périodiques qui, tous les ans, dévastaient leurs récoltes. Montant en chaire, le Saint leur fit comprendre que ces fléaux étaient le juste châtiment de leurs péchés, et, en particulier, de la dissolution de leurs mœurs, laquelle était fort scandaleuse ; et il ajouta : « A l'honneur et à la gloire du DIEU tout-puissant, je vous donne ma parole que, si vous voulez me croire et avoir enfin pitié de vos âmes ; si vous faites une bonne confession et de dignes fruits de pénitence, le Seigneur vous délivrera de vos calamités, et rendra vos terres abondantes en toutes sortes de biens. Mais si vous avez le malheur de retourner à votre mauvaise vie, vous en serez punis et châtiés au double. »

L'expérience confirma la parole du saint homme : tant que les habitants de Greccia demeurèrent fidèles aux saintes recommandations de François, ils n'entendirent plus parler ni de loups ni de grêle ; et même on remarquait que, lorsqu'il grêlait aux environs, la nuée fatale ou s'arrêtait, ou se détournait de leurs terres pour aller fondre ailleurs. Et les habitants de la vallée de Rieti constataient que les loups et autres fléaux reparaissaient dès que le désordre des mœurs recommençait.

Dans cette même vallée de Riéti, on montre des vestiges de plusieurs autres miracles opérés par saint François, entre autres les restes d'un petit couvent de Frères-Mineurs, dont la fondation est assez curieuse. A la prière d'un bon chevalier, converti par les prédications de François, et à qui l'âge et l'obésité rendaient difficile l'accès de la montagne où s'était fixé le Saint, celui-ci consentit à se rapprocher de la ville et à quitter sa chère solitude. « Je vous ferai bâtir un couvent en tel endroit que vous choisirez, lui avait dit le gros chevalier. — Je le veux bien, avait répondu en souriant le bienheureux Père, et je vous promets de ne pas m'écarter de la ville au-delà de la distance à laquelle un enfant pourra jeter un tison enflammé. »

Enchanté d'une promesse qui était si conforme à son désir, le chevalier envoya prendre par le premier enfant qui parut aux portes de Greccia un tison allumé, et lui dit de le jeter aussi loin qu'il pourrait, pensant bien qu'il ne le jetterait pas très loin. Mais, à la stupéfaction du pauvre chevalier, l'enfant, animé d'une force surnaturelle, lança le tison à plus d'un mille (plus de treize cents mètres!) sur une colline qui appartenait au chevalier; il mit le feu au bois qui la couvrait, et vint rouler jusqu'à un endroit où il n'y avait que des rochers. Le prodige fit comprendre que c'était à cet endroit-là que le couvent devait être bâti. On fut obligé de le tailler dans le roc, et l'on vénère encore la chapelle, le dortoir et le réfectoire de ce petit couvent, témoin du miracle. Par ses dimensions misérables, il témoigne aussi de l'esprit de pauvreté qui animait toujours saint François : la chapelle, le dortoir et le réfectoire n'ont que trente pieds de longueur et six de largeur.

Au commencement de l'année 1218, saint François s'en retourna à Sainte-Marie des Anges. Le Saint-Esprit le

poussa à convoquer, pour la Pentecôte de l'année suivante, un nouveau Chapitre de son Ordre, afin de l'étendre à tous les pays du monde et de sanctifier ainsi un plus grand nombre d'âmes. Mais, comme préparation spirituelle, Notre-Seigneur voulut l'humilier intérieurement avec une force extraordinaire. Il permit au démon de tenter son très saint serviteur, comme jadis il l'avait fait pour Job ; et, comme rien ne pouvait éclairer ni soulager le pauvre Saint, il daigna un jour lui faire entendre sa voix : « François, lui dit-il, si tu as de la foi comme un grain de senevé, et que tu dises à cette montagne : « Passe d'ici là, » elle y passera. — Quelle montagne, Seigneur ? dit saint François tout étonné. — La montagne, c'est la tentation, lui fut-il répondu. S'humiliant aussitôt, il s'écria en pleurant : « O Seigneur, que votre parole s'accomplisse en moi ! » Et immédiatement la tentation disparut et l'âme du Bienheureux retrouva la paix et la joie de JÉSUS-CHRIST.

XI

Origine du Cordon Franciscain.

Saint François, au Chapitre général de la Pentecôte.

L'époque du Chapitre général approchait. Saint François se rendit à Pérouse, où était le Cardinal Ugolini, afin de préparer avec lui la tenue de ce grand Chapitre. Saint Dominique se trouvait également à Pérouse pour les

affaires de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, dont le Cardinal Ugolini était aussi le protecteur. Le Frère Léon, qui accompagnait saint François, rapporte qu'il y fut un instant question de fonder en un seul les deux Ordres naissants; mais saint François ayant cru préférable de s'en tenir à l'étroite union qui animait déjà les deux fondateurs, saint Dominique lui demanda, en signe de cette union fraternelle, de lui donner au moins la pauvre corde qui ceignait son très-pauvre vêtement. « Je la porterai toujours sous ma robe blanche, » dit-il. François refusa longtemps par humilité; mais le Cardinal-Protecteur trancha la difficulté, en ordonnant à François de céder.

Ce fut là l'origine de cette dévotion si simple, qui se répandit aussitôt de toutes parts, et que l'on appelle aujourd'hui le Cordon franciscain, ou le Cordon séraphique, ou encore le Cordon de Saint-François. Quantité de fidèles imitèrent, en effet, saint Dominique, et se mirent à porter sous leurs vêtements, en signe d'union avec saint François et la grande famille des Frères-Mineurs, une corde à trois nœuds. Devenu Pape sous le nom de Grégoire IX, le Cardinal érigea en Confrérie franciscaine la dévotion du Cordon de Saint-François, répandue dès lors dans toute l'Église; et à la fin du quinzième siècle, le grand Pape Sixte-Quint, de l'Ordre des Frères-Mineurs, en fit une grande Archiconfrérie, qui existe encore aujourd'hui, et dont le Ministre-Général des Frères-Mineurs conventuels est le Directeur-né.

Après avoir terminé les affaires de l'Ordre et du Chapitre avec le Cardinal-Protecteur, saint François s'en revint à Notre-Dame des Angos avec le bienheureux Frère Léon. Tout ravi en Dieu, il lui dit en chemin : « O Frère Léon, je ne serais point un Frère-Mineur (hélas ! je ne le suis guère !) si, voyant venir à moi tous nos Frères

pour l'ouverture du Chapitre, et les entendant me déclarer qu'ils ne veulent plus avoir à leur tête un ignorant et un pécheur comme moi, je n'écoutais et ne recevais tout cela avec une entière tranquillité de cœur et une parfaite sérénité de visage. Dans les humiliations, il n'y a qu'à gagner. Dans les postes supérieurs, il y a une responsabilité toujours redoutable ; il y a de grands dangers de vanité et d'orgueil, et les louanges mènent aux bords du précipice. » L'humilité était comme le fond intime de cette sainte âme, toute perdue en DIEU et véritablement morte à elle-même.

Vers la fête de la Pentecôte, les Frères-Mineurs, au nombre de plus de cinq mille, ouvrirent donc leur Chapitre général à Notre-Dame des Anges, sous la présidence du Cardinal Ugolini. Saint Dominique y assistait avec sept de ses Frères. La multitude des enfants de saint François remplissait la plaine d'Assise. Ils logeaient sous de petites cabanes de feuillage et de nattes, comme des pauvres qu'ils étaient. Ils étaient là, autour de leur bienheureux Père, comme les premiers chrétiens autour de saint Pierre et des Apôtres, n'ayant tous qu'un cœur et qu'une âme, priant jour et nuit, pleins de DIEU, et s'excitant les uns les autres à l'héroïsme des vertus évangéliques par l'exemple plus encore que par la parole. François les avait partagés en groupes de cent ou de cent cinquante environ ; et le jour de l'ouverture, 26 mai, fête de la Pentecôte, le Cardinal-Protecteur, après avoir officié pontificalement, passa en revue toutes les humbles phalanges de cette armée d'un nouveau genre, que le très saint François avait eu l'honneur de donner à JÉSUS-CHRIST. Ravi d'admiration et de joie, il ne put s'empêcher de s'écrier, comme autrefois Jacob : « En vérité, c'est ici le camp de DIEU ! »

François, lui aussi, parcourait les groupes de ses enfants bien-aimés, les écoutant, leur répondant, les encourageant à la ferveur, les embrasant de l'amour de Dieu et du zèle des âmes, leur inspirant par-dessus toutes choses une entière obéissance à la sainte Église romaine, le mépris du monde, la pureté de cœur et de corps, l'amour de la sainte pauvreté, l'humilité, la charité, la concorde et la douceur.

Dès le premier jour, il les rassembla tous et leur dit d'admirables choses. « Nous avons promis de grandes choses, leur dit-il ; on nous en a promis de plus grandes. Gardons les unes, soupignons après les autres. Le plaisir est court et la peine est éternelle. Les souffrances sont légères, et la gloire est infinie. Beaucoup d'appelés, peu d'élus. Tous recevront ce qu'ils auront mérité. » Tel fut le résumé de sa brûlante exhortation.

Il ajouta : « Je vous défends expressément de vous occuper de votre nourriture. Reposez-vous-en de vos besoins sur le Seigneur, et lui-même vous nourrira. » En l'entendant ainsi parler, saint Dominique témoigna quelque crainte. Mais il changea bientôt de sentiment, en voyant accourir d'Assise, de Pérouse, de Foligno, et de villes encore plus éloignées, des ecclésiastiques, des laïques, des seigneurs, des gens du peuple, de tout âge et de toute condition, apportant aux pauvres de JÉSUS-CHRIST tout ce qu'il fallait pour subvenir à leurs besoins, et poussant la foi et la charité jusqu'à vouloir les servir de leurs propres mains.

L'exemple de la sainteté vraiment évangélique de saint François et de ses Frères fut si entraînant, que plus de cinq cents personnes prirent l'habit des Frères-Mineurs pendant ce Chapitre. François leur recommanda instamment la prudence dans les mortifications corporelles, afin

de conserver la vigueur nécessaire au bon et joyeux service de DIEU; puis, il insista de nouveau sur l'humilité et sur la fuite de la vaine complaisance, qui se glisse parfois jusque sous le froc de la pauvreté.

Le Cardinal Protecteur éprouvait de plus en plus la puissance de la grâce qui surabondait en saint François. Il le proclama hautement un jour en présence de quelques Provinciaux de l'Ordre qui avaient cru pouvoir proposer, à l'occasion du Chapitre, des adoucissements à la Règle. « Mes Frères, leur dit-il, le Saint-Esprit parle lui-même par la bouche de cet homme apostolique. Prenez garde à vous; ne contristez pas l'Esprit de DIEU. Il est véritablement en ce pauvre, et vous découvrez par lui les merveilles de sa puissance: en l'écoutant, c'est JÉSUS-CHRIST que l'on écoute; en le méprisant, on méprise JÉSUS-CHRIST même. Je reconnais par expérience que tout ce que les démons ou les hommes veulent entreprendre contre son Ordre, lui est révélé. »

Le Chapitre étant terminé, et François ayant consulté le Seigneur dans une longue et ardente prière, le saint patriarche des Frères-Mineurs partagea le monde entier entre ses enfants, pour renouveler partout l'esprit de JÉSUS-CHRIST et de son Évangile. Il déclara prendre pour lui-même et douze de ses Frères la Syrie et l'Égypte, à cause des souvenirs sacrés de la Terre-Sainte. Pour notre France, il fit choix des mêmes Frères qui en avaient commencé l'évangélisation, et dont plusieurs brillèrent de l'éclat des miracles et moururent en odeur de sainteté. Seule l'Allemagne ne reçut point de missionnaires, les Frères-Mineurs qui y avaient été envoyés précédemment ayant été fort maltraités et pris pour des hérétiques. En racontant leurs mésaventures, ils disaient: « Personne ne doit aller en Allemagne, à moins qu'il ne désire être

martyrisé. » Et plus d'un, dans ses prières, suppliait Dieu d'être préservé de la féroacité des Allemands.

D'accord avec le Cardinal Ugolini, saint François fit divers règlements très-saints pour les couvents de l'Ordre de Sainte-Claire, qui se multipliaient grandement, et il envoya six de ses compagnons dans le Maroc pour y prêcher l'Évangile aux infidèles. Ils s'embarquèrent tous en pleurant de joie. François ne devait plus les revoir qu'au ciel, car, peu après leur arrivée dans l'empire du Maroc, ils eurent le bonheur d'y cueillir la palme du martyre.

François se dirigea vers Ancône, afin de s'embarquer pour le Levant, avec les six Religieux qui lui restaient. Tous ne respiraient que l'amour de JÉSUS-CHRIST, l'honneur de son saint nom, et la gloire de travailler, de souffrir et de mourir pour lui.

Arrivé à Ancône, le bienheureux Père se trouva environné d'un grand nombre de ses Frères qui avaient voulu le suivre jusqu'à son embarquement. Le capitaine d'un navire qui allait faire voile pour Damiette accorda volontiers à François le passage gratuit pour lui et quelques-uns de ses compagnons. Mais lorsque vint le moment de s'embarquer, tous voulaient suivre leur chef et Père bien-aimé. Celui-ci touché de leur zèle non moins que de leur attachement, se tourna vers eux et leur dit : « Mes très-chers enfants, je voudrais que vous pussiez m'accompagner tous ; mais cela est impossible. Afin qu'aucun d'entre vous ne puisse se plaindre de n'avoir pas été préféré, je ne veux pas choisir moi-même : il faut que ce soit DIEU qui fasse le choix. » Et, appelant un petit enfant qui se trouvait parmi les gens de l'équipage : « Interrogeons, dit-il, ce petit innocent, et ajoutons foi à ce qu'il dira ; DIEU parlera par sa bouche. » Puis, se tournant vers

l'enfant : « La volonté de Dieu, lui demanda-t-il, est-elle que tous ces Religieux s'embarquent avec moi ? — Non, répondit l'enfant, sans hésiter. — Lesquels faut-il prendre de tous ceux qui sont là ? » ajouta François. Et l'enfant surnaturellement éclairé de Dieu, en désigna onze, les montrant au doigt, et s'approchant d'eux à mesure qu'il les nommait par le nom. Remplis d'admiration de ce prodige inattendu, les Frères furent tous contents, ceux qui devaient rester aussi bien que les autres qui avaient été nommés pour partir. Ils se mirent à genoux ; saint François les bénit, et on leva l'ancre.

C'était en décembre 1218.

XII

Saint François et le Soudan d'Égypte.

Le vaisseau qui portait saint François et ses onze compagnons mouilla d'abord sur les côtes de Chypre ; puis s'arrêta à Saint-Jean d'Acre, où François commença ses prédications apostoliques, ranimant la foi et le courage des pauvres chrétiens que les musulmans opprimaient fort. Après avoir envoyé ses compagnons deux à deux, comme Notre-Seigneur avait fait pour ses Apôtres, il se rembarqua, suivi du seul Frère Illuminé, très-saint Religieux, et débarqua en Égypte, près de Damiette, au mois de juillet 1219.

Les chrétiens venaient de commencer la cinquième croisade, et assiégeaient la ville de Damiette. Le Saint

eut révélation de DIEU que, malgré une première et éclatante victoire, les croisés allaient subir une défaite sanglante, en punition de leurs divisions intestines et de l'orgueil de leurs rivalités militaires. « Mon Frère, dit-il à son compagnon en arrivant au camp, mon Frère, le Seigneur m'a fait connaître que si l'on en vient aux mains, les chrétiens auront du désavantage. Si je le dis, je passerai pour un fou. Si je ne le dis pas, ma conscience en sera chargée. Qu'en penses-tu?— O mon Père, répondit le Frère Illuminé, ne vous arrêtez pas aux jugements des hommes. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on vous regarde comme un insensé. Déchargez votre conscience, et craignez DIEU plus que le monde. »

François suivit le conseil, alla trouver les chefs de l'armée des croisés, les avertit, les supplia, les menaça de la part de DIEU : tout fut inutile : la jalousie avait tellement échauffé les têtes que, malgré tout, on livra bataille. Les paroles du Saint, qu'on avait prises pour des rêveries, ne se vérifièrent que trop. Six mille chrétiens restèrent sur le champ de bataille, sans compter les prisonniers, et le reste de l'armée ne put rentrer dans le camp que grâce à des prodiges de valeur.

François, « homme simple et sans lettres, mais très aimable, chéri de DIEU et des hommes, et révééré de tout le monde » comme dit un témoin oculaire, se mit en oraison et Notre-Seigneur lui inspira d'aller droit au Soudan, et de lui prêcher sans crainte les mystères de la foi, à lui et ses soldats. Les deux armées étaient en présence, et l'on ne pouvait sans grand péril passer au camp des infidèles, le Soudan ayant promis un besant d'or (cinquante francs) à quiconque lui apporterait la tête d'un chrétien.

En sortant du camp des croisés, François et son com

pagnon rencontrèrent deux brebis. « Ayons confiance au Seigneur, dit-il tout joyeux en les voyant ; la parole de l'Évangile s'accomplit en nous : *Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups.* » Et quelques instants après, des Sarrasins se jetèrent sur eux, comme des loups sur des brebis, les chargeant d'injures et de coup. « Je suis chrétien, leur dit paisiblement François ; menez-moi à votre maître. » Ce qu'ils firent aussitôt.

« Qui vous envoie ? et pourquoi venez-vous ici ? demanda brusquement le Soudan Meledin, en les apercevant. — C'est le DIEU très haut qui nous envoie, lui répondit hardiment saint François, pour vous montrer, à vous et à votre peuple, les voies du salut, » Et aussitôt il lui prêcha avec une ferveur toute céleste, un seul DIEU en trois personnes, et JÉSUS-CHRIST, vrai DIEU vivant, Sauveur du monde.

Admirant ce courage, Meledin l'écouta volontiers pendant quelques jours, au grand étonnement de tous, et l'invita même à demeurer auprès de lui. L'homme de DIEU lui dit alors : « Si vous et votre peuple vous voulez vous convertir, je demeurerai de grand cœur avec vous pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, mon Seigneur ; que si vous balancez entre sa divine loi et celle de Mahomet, faites allumer un grand feu, et j'y entrerai avec vos prêtres, afin que vous voyez par là quelle est la foi qu'il faut suivre. — Je ne crois pas, répondit le Soudan, qu'aucun de nos Imans veuille entrer dans le feu ni souffrir quelque tourment pour sa religion. » Il s'était aperçu, en effet, qu'à la proposition de l'épreuve par le feu, un des plus anciens Imans et des plus considérables s'était prudemment esquivé.

Saint François alla plus loin. « Si vous me promettez, vous et votre peuple, dit-il au Soudan, d'embrasser la re-

ligion chrétienne dans le cas où je sortirai du feu sain et sauf, j'y entrerai seul. S'il me dévore, qu'on l'impute à mes péchés, et non à ma foi ; mais si DIEU me conserve au milieu des flammes, vous reconnaîtrez JÉSUS-CHRIST pour le seul vrai DIEU et pour le Sauveur de tous les hommes. »

Meledin lui avoua qu'il n'osait accepter, de peur d'une sédition. Il lui offrit, à la place, de riches présents, que le grand serviteur de DIEU repoussa avec mépris. Voyant qu'il n'y avait rien à faire avec ces infidèles aveuglés et endurcis, François prit le parti de les abandonner au démon, leur père ; et le Soudan, après lui avoir dit en secret : « Priez pour moi, afin que DIEU me fasse connaître la vraie religion et que je puisse l'embrasser, » le fit reconduire avec honneur, ainsi que son compagnon, au camp des chrétiens.

Plusieurs historiens contemporains assurent que les prières de saint François pour le Soudan Meledin furent exaucées vingt ans après, vers 1228. Meledin étant près de mourir, saint François, déjà mort et canonisé, apparut à deux de ses Frères qui évangélisaient la Syrie, et leur ordonna d'aller l'instruire, le baptiser et l'assister jusqu'à son dernier soupir.

Ce qui est certain, c'est qu'à partir du jour où le Soudan Meledin eut connu saint François, il se montra constamment favorable et doux envers les chrétiens, et que les Frères-Mineurs commencèrent dès lors à prêcher l'Évangile en Terre-Sainte et en Syrie.

François séjournna quelques semaines parmi les croisés, les édifia par la sainteté et l'austérité de sa vie, et en gagna quelques-uns à son Ordre par l'attrait irrésistible de sa douceur. Il alla visiter les Lieux-Saints et se renouveler dans l'amour de JÉSUS-CHRIST. Puis il se rendit à An-

lioche, où il lui arriva une chose bien extraordinaire : il y avait dans les environs un beau et célèbre monastère de Bénédictins, dont l'Abbé, mort depuis peu, avait prédit à ses Frères qu'il viendrait bientôt un saint homme pauvrement vêtu et de chétive apparence, mais très vénérable patriarche d'un grand Ordre. Aussi, dès que les moines apprirent l'arrivée de saint François, ils allèrent processionnellement au devant de lui et le reçurent avec toutes sortes d'honneurs. Il demeura quelques jours au milieu d'eux, et sa sainteté pleine de charmes les ravit tellement, qu'ils embrassèrent tous l'Ordre des Frères-Mineurs, reçurent de sa main l'habit de la pauvreté et abandonnèrent tous leurs biens à l'Évêque d'Antioche. Plusieurs autres monastères ayant suivi leur exemple, il se forma bientôt en Syrie une Province franciscaine très florissante.

Pendant ce temps-là, le Frère Élie, que François avait nommé, en partant, Vicaire général de l'Ordre, y avait introduit peu à peu un relâchement et tout ensemble des rigueurs qui menaçaient de tout compromettre. Le bienheureux Père, secrètement prévenu de la chose, se mit en oraison, et, ayant appris de Notre-Seigneur qu'il devait retourner promptement à la garde de son troupeau, il s'embarqua pour l'Italie au commencement de l'année 1220, et arriva promptement à Venise. Son premier soin fut de convoquer pour la Saint-Michel, 29 septembre, un Chapitre général, destiné à remédier aux malencontreuses innovations du Frère Élie.

Puis, malgré ses fatigues et ses infirmités, il se dirigea vers Bologne, en évangélisant sur son passage et en remplissant de ses miracles les villes de Padoue, de Bergame, de Brescia, de Crémone de Mantoue, où, suivant son usage, il laissait après lui des fondations de couvent.

En chemin, il se rencontra de nouveau avec son cher

frère et ami saint Dominique, à Bergame; et celui-ci l'accompagna quelque temps. Au monastère de la vallée d'Astino, saint Dominique, qui était prêtre, chanta une grand'messe, où saint François, qui n'était que diacre, l'assista dans les fonctions de son Ordre. Quelle Messe! et quels Saints!

Pendant qu'ils étaient à Crémone, discourant ensemble des choses de Dieu, les Religieux du couvent vinrent les prier tous deux de bénir un puits dont l'eau était trouble et insalubre. A la sollicitation de l'humble François, Dominique bénit un vase plein de cette eau bourbeuse et la fit reverser dans le puits. A partir de ce moment, l'eau du puits ne cessa d'être parfaitement claire et de qualité excellente.

A Bologne, l'entrée de saint François fut un triomphe indescriptible. Les rues étaient littéralement encombrées par le concours des étudiants de la superbe Université de cette ville et d'une infinité d'autres personnes de tout rang et de toute condition, qui voulaient, coûte que coûte, le voir, l'entendre et recevoir sa bénédiction. Ce ne fut qu'à grand'peine qu'il parvint à l'immense place du Petit-Palais, où presque toute la ville était assemblée. Il y prêcha d'une manière si sublime, que l'on croyait entendre, non pas un homme, mais un ange. Sa prédication, dit un témoin oculaire, commença par ces mots: « Les anges, les hommes, les démons. » Comme toujours, il était vêtu fort pauvrement, son visage était tout défil; aucune apparence en toute sa personne qui n'était qu'humilité, pauvreté, douceur et recueillement. Rien qu'à le voir, on se sentait tout ému; et sa parole était si efficace, qu'elle opérait des conversions de tout genre.

L'affection et la vénération dont le bon Père était l'objet allaient si loin, que les hommes, les femmes, les enfants

couraient à lui en foule, s'estimant heureux de pouvoir seulement toucher le bord de sa pauvre tunique.

Selon sa coutume, il fit là plusieurs miracles; il rendit la vue à un enfant, en faisant sur lui un grand signe de croix; il délivra instantanément un autre de l'épilepsie en lui faisant porter un papier sur lequel il avait écrit une prière. Tous deux prirent l'habit des Frères-Mineurs, dès qu'ils furent en âge.

Après avoir passé quelques jours avec saint Dominique chez les Frères-Prêcheurs, il quitta Bologne, où tout le monde aurait voulu le retenir. Le Cardinal Ugolini l'emmena au couvent des Bénédictins de Camaldoli pour y faire ensemble une retraite et donner un peu de repos à son corps épuisé. Ils y demeurèrent tous deux un mois entier dans une continuelle oraison; et l'on vénère encore aujourd'hui à Camaldoli la petite cellule du saint Cardinal, voisine de celle qu'habitait le séraphique saint François, et qu'avait sanctifiée déjà saint Romuald, fondateur de ce monastère.

De là, ils allèrent passer quelques jours au Mont-Alverne où ils se quittèrent. Le Cardinal s'en retourna à Bologne, et le bienheureux François, tout plein de JÉSUS-CHRIST, prit le chemin de Notre-Dame des Anges, d'où il était parti il y avait près de deux ans.

XIII

Saint François et le Chapitre de la Saint-Michel.

Les infirmités croissantes du bienheureux François l'obligèrent de monter sur un âne pour pouvoir atteindre

le couvent de Notre-Dame des Anges. Son compagnon, le Frère Léonard d'Assise, lui aussi très fatigué, suivait à pied derrière l'âne. Il faisait chaud, et le pauvre Frère était tout morfondu. Se laissant aller à des sentiments humains, il se disait en lui-même, en regardant François : « Ses parents n'allaient pas de pair avec les miens ; cependant le voilà sur une monture, et c'est moi qui le conduis à pied. » Comme il ruminait cette pensée, François, à qui DIEU la fit connaître, met aussitôt pied à terre : « Non, mon Frère, dit-il, il ne convient pas que j'aie une monture et que toi, tu ailles à pied. Tu es de meilleure famille que moi, et dans le monde tu avais le pas sur moi. » Tout attrapé, le bon Léonard se jeta aux pieds de son Père, avoua sa faute et en demanda pardon les larmes aux yeux.

Dans la vallée de Spolète, quantité de Frères-Mineurs accoururent au devant de leur vénéré et bien aimé Père, qui les accueillait, les consolait, les instruisait avec sa bonté et sa douceur ordinaires. Le Frère Élie vint au devant de lui comme les autres. Il portait une tunique d'étoffe plus fine, un capuce plus ample, des manches plus larges, et sa démarche avait quelque chose de fier et de prétentieux. François lui dit : « Frère Élie, prêtez-moi cet habit, je vous prie. » N'osant s'y refuser, Élie se retire dans un coin, ôte sa belle tunique et l'apporte au Père. François la met par-dessus la sienne, en ajuste avec soin les plis, relève le capuce d'un air fier, et marchant la tête haute, la poitrine élevée, les bras arrondis, il fait trois ou quatre tours devant les assistants, qui riaient sous cape : « DIEU vous garde, bonnes gens ! » criait-il. Puis, ôtant cette tunique avec indignation, il la jette loin de lui, et se retournant vers Élie : « Voilà, dit-il, comment marcheront les Frères bâtards de l'Ordre des Mineurs. »

Puis, s'asseyant au milieu de ses Frères, il leur parla de la pauvreté et de l'humilité avec une telle douceur et d'une manière si véritablement céleste, que personne n'avait jamais rien entendu de semblable. En même temps, il révoqua tout ce que son Vicaire général avait fait d'irrégulier en son absence, sauf l'abstinence continue, qu'il abolit également peu de temps après, à l'occasion du beau miracle que voici :

Un jour que François était en grande contemplation dans un bois voisin du couvent de Notre-Dame des Anges, un jeune voyageur d'une beauté extraordinaire, vint frapper à la porte du couvent et demander le frère Elie. Celui-ci refusa brusquement de venir. Le bienheureux Frère Massé, qui était alors portier du couvent, ne savait trop comment porter au jeune inconnu celle désagréable réponse. « Je sais tout, lui dit en souriant le voyageur. Allez, je vous prie, trouver le Père François, afin qu'il lui ordonne de venir me parler. » Massé alla aussitôt dans le bois, et trouva François plongé dans une sorte d'extase, les yeux fixement attachés au ciel, immobile, les bras étendus en forme de croix. « Dites au Frère Élie, répondit-il sans changer de posture, que je lui commande de parler à ce jeune homme. »,

Élie dut obéir ; mais il vint à la porte, tout en colère, demandant ce qu'on lui voulait. « Je viens vous demander, dit doucement l'inconnu, si des hommes qui font profession de n'avoir d'autre règle que le saint Évangile, doivent ou non pratiquer ce que dit l'Évangile : « *Mangez ce qu'on vous présente.* » Pour toute réponse, Élie lui dit de passer son chemin, en fermant la porte avec dépit. Mais bientôt, reconnaissant son tort, il revint pour s'excuser : il n'y avait plus personne.

François apprit de Notre-Seigneur que ce jeune inconnu

était un Ange; et il réprimanda sévèrement Élie. « Je crains fort, ajouta-t-il, que votre orgueil ne vous rende indigne de l'humble Institut des Frères-Mineurs, et que vous ne mouriez hors de chez nous » Et immédiatement il leva la défense de manger de la viande.

Tout cela se passait vers la fin de l'été de l'année 1220. Saint François avait trente-huit ans.

Le 29 septembre, en la fête de saint Michel Archange, il ouvrit, au couvent de Notre-Dame des Anges, également appelé couvent de la Portioncule, son troisième Chapitre général. Il commença par déposer l'indigne Frère Élie, et lui substitua le bienheureux Pierre de Catane, le plus ancien de ses disciples après le bienheureux Bernard de Quintavalle. Il remit entre les mains du nouveau Vicaire général le poids et l'honneur de la direction de tout l'Ordre, tant à cause de ses infirmités chaque jour croissantes que de son extrême amour pour l'humilité, la vie cachée et intérieure. Il en était arrivé à un tel degré de faiblesse, que parfois on l'entendait à peine.

Il rassembla donc tous ses Frères, et leur dit : « Désormais je suis mort pour vous. Voici votre Supérieur, Pierre de Catane, à qui il faut maintenant que nous obéissions tous, vous et moi. » Et se prosternant aux pieds de Pierre, il lui promit obéissance et respect en toutes choses, comme au Ministre-Général de l'Ordre.

Et, toujours à genoux, les mains jointes, les yeux élevés au ciel et baignés de larmes, il dit avec l'accent de l'amour : « Mon Seigneur JÉSUS-CHRIST, je vous recommande cette famille qui vous appartient, et que vous m'avez confiée jusqu'à ce jour. Vous savez que mes infirmités me mettent hors d'état de lui donner des soins. S'il arrive que la négligence, le scandale, ou une trop grande rigueur de ceux qui vont me succéder, fasse périr quel-

qu'un des Frères, Seigneur, ils vous en rendront compte au jour du jugement. »

Depuis lors, François demeura, tant qu'il put, dans l'humble rôle de simple Frère, et si, de temps à autre il dut faire acte d'autorité supérieure, ce ne fut jamais que par l'ordre de DIEU, rarement, et toujours malgré lui.

Avant de résigner ses pouvoirs entre les mains de Pierre de Catane, saint François avait fait, par l'ordre de Notre-Seigneur, une autre déposition dont la Providence se chargea de démontrer bientôt la justice. Un des Provinciaux qui avaient le plus ardemment poussé le Frère Élie à altérer la Règle et l'esprit de l'Ordre pendant que saint François était en Syrie, Jean de Strachia, avait persévéré dans son mauvais esprit; et, en passant à Bologne, saint François s'était vu obligé de le réprimander sévèrement. Le Frère Jean, qui était un savant selon le monde, ne rêvait que science, et il avait pris sur lui de fonder, sans autorisation, une grande école pour les études des Frères-Mineurs. Saint François vit là une tendance très périlleuse, d'autant plus que, dans le cas présent, la vanité jouait un grand rôle dans l'affaire. Il avait donc fermé cette école, afin d'apprendre aux autres Provinciaux à toujours subordonner la science à la piété, et à ne jamais sortir des voies de l'obéissance.

A peine saint François fut-il parti, que Jean de Strachia eut l'audace de rétablir son école. Le Saint en fut informé; et, au Chapitre de la Saint-Michel, connaissant par une lumière surnaturelle l'endurcissement de ce malheureux, il lui donna publiquement sa malédiction et le déposa de sa charge. En vain, les Frères effrayés le prièrent de retirer cette malédiction, en alléguant que ce Frère était un homme noble et docte. « Non, répondit le

serviteur de DIEU; je ne puis bénir celui que le Seigneur a maudit. »

Cette terrible parole ne devait que trop tôt se vérifier. Le malheureux mourut peu de temps après, en disant avec un cri épouvantable : « Je suis damné et maudit pour l'éternité. »

Ce fut à cette époque que saint François apprit, à Notre-Dame des Anges, le glorieux martyre des cinq religieux qu'il avait envoyés deux ans auparavant au Maroc. Sa joie fut grande, et il dit à ceux qui se trouvaient auprès de lui : « C'est maintenant que je suis sûr d'avoir eu cinq véritables Frères-Mineurs? » C'était l'écho de la célèbre parole de saint Ignace d'Antioche allant au martyre, et écrivant aux premiers fidèles : « Maintenant je commence à être un véritable disciple de JÉSUS-CHRIST! »

Dans les premiers mois de l'année 1221, le bon Père saint François, dominant toutes ses infirmités, alla visiter plusieurs couvents du centre de l'Italie, répandant autour de lui la bonne odeur de l'humilité et de la douceur de JÉSUS-CHRIST, plus pauvre que les plus pauvres, plus parfait que les plus parfaits. Ayant dû accepter la démission du bienheureux Pierre de Catane, qui ne pouvait plus porter le poids du gouvernement de l'Ordre, il convoqua un nouveau Chapitre pour la fête de la Pentecôte, et, par un commandement inexplicable mais très certain de Notre-Seigneur, il réintégra le Frère Elie dans la charge de Ministre-Général.

Pendant tout le Chapitre, il voulut, dans son humilité, se tenir assis aux pieds d'Elie; et ses infirmités l'empêchant de se faire entendre suffisamment, c'était par lui qu'il communiquait à ses Frères ses pensées et ses vœux. Pour l'avertir, il le tirait par sa tunique, et s'approchant de son oreille, il lui parlait. Depuis qu'il n'était plus offi-

ciellement Supérieur, on ne l'appelait plus « Père » mais le « Frère » le Frère par excellence.

Quant à Elic, il fut, suivant la prédiction de François, chassé de l'Ordre ; et, comme le Saint l'avait également prédit, il rentra en lui-même avant de mourir, fit publiquement pénitence et reçut dignement les derniers sacrements de l'Eglise.

XIV

Comment saint François institua le Tiers-Ordre de la Pénitence.

Le zèle du bienheureux Père lui fit surmonter les défaillances de la nature, et il recommença bientôt à prêcher JÉSUS-CHRIST, le DIEU et l'amour de son cœur. Plus son corps était infirme, plus sa parole était surnaturellement puissante et féconde. Partout où il prêchait, dans les environs d'Assise d'abord, puis en plusieurs contrées de la Toscane, les populations enthousiasmées s'attachaient en masse à ses pas ; et il en formait des espèces de congrégations, d'hommes et de femmes, à qui il donnait des règles de vie chrétienne très parfaites, bien que proportionnées aux exigences de la vie laïque.

Dans le petit bourg de Gagliano, en Toscane, un marchand récemment converti, et nommé Luchési, le pria, ainsi que sa femme, nommée Bonna-Donna, de leur laisser à tous deux un règlement de vie, capable de les sanctifier bien solidement. Il y consentit avec bonheur ; et ce fut là le germe du *Tiers-Ordre de la Pénitence*, qui s'étendit

bientôt dans toute l'Église, et que le Saint-Siège approuva depuis, en la personne du saint Pape Nicolas IV. « J'ai pensé depuis peu, avait dit saint François à Luchési et à sa femme, à instituer un troisième Ordre, où les gens du monde pourront servir Dieu parfaitement ; et je crois que vous ne sauriez mieux faire que d'y entrer ; » ce qu'ils firent avec grande ferveur, et ce qui leur réussit si bien, qu'ils ont été tous deux béatifiés par l'Église. Tout ce que saint François touchait, était ainsi surnaturellement fécondé de Dieu. Il donna à ses deux premiers Tertiaires un habit d'étoffe modeste, couleur gris de cendre, comme le sien même, et pour ceinture, un simple cordon à plusieurs nœuds, rappelant la corde des Frères-Mineurs.

Telle fut l'origine providentielle du Tiers-Ordre franciscain. C'était vers la fin de l'année 1221. Saint François avait alors trente-neuf ans.

Il ne rédigea définitivement la Règle du Tiers-Ordre que l'année suivante. Cette règle peut se résumer ainsi :

Avant tout, l'orthodoxie catholique la plus parfaite, et la soumission la plus entière, la plus cordiale au Saint-Siège Apostolique, à tous ses enseignements, à toutes ses directions. — Donc, en ce qui concerne le temps présent, pas de catholiques-libéraux dans les rangs du Tiers-Ordre.

Bonne réputation sous tous les rapports. Probité et délicatesse à l'abri de tout soupçon.

Pour les femmes mariées, consentement explicite du mari. — Il n'en est pas de même du mari, qui, en sa qualité de chef de la famille, possède, en matière de piété, une liberté que ne saurait avoir la femme, ainsi que le remarque expressément saint Augustin,

La promesse formelle de garder religieusement les commandements de Dieu et de l'Église ; et l'engagement d'éviter le plus possible les plaisirs mondains, les danses,

les spectacles, la lecture des romans, les chicanes et les procès.

Faire son testament dans les trois mois qui suivent l'admission définitive au Tiers-Ordre, afin d'avoir l'esprit plus libre en cas de mort.

Réciter tous les jours l'Office divin, ou, si on le peut, cinquante-quatre *Pater* et *Gloria Patri*; ce que l'on appelle l'Office des *Pater*.

Dans le courant de chaque année, réciter cent *Pater* et *Requiem æternam* pour les Frères et Sœurs du Tiers-Ordre vivants et morts.

Assister tous les jours, autant que possible, à la sainte Messe.

Se confesser et communier au moins à toutes les grandes fêtes de l'année.

Jeûner tous les vendredis, jeûner et faire maigre tout l'Avent et tout le Carême depuis le dimanche-gras.

Porter sous ses vêtements une tunique ou un scapulaire de laine, couleur de cendre (ou de terre), avec une petite corde pour ceinture; et porter ce vêtement jour et nuit. S'abstenir de porter des bijoux et des étoffes de luxe; et éviter dans son extérieur tout ce qui sentirait les recherches de la vanité et de la mollesse.

En général, mener une vie véritablement chrétienne et évangélique; servir DIEU tout de bon; s'adonner aux bonnes œuvres; aimer les pauvres; respecter grandement les prêtres, et se montrer toujours dévoué aux intérêts de l'Église et du règne de JÉSUS-CHRIST.

Aucun de ces points n'oblige sous peine de péché, pas même de péché véniel; mais si, pouvant les observer, on s'y refusait, il faudrait en faire pénitence ou bien sortir de l'Ordre. Si, pour des raisons légitimes, on ne peut accomplir tel ou tel point de la Règle, ni en supporter les

austérités, le Directeur franciscain devra user de miséricorde en dispensant de ces points ou en les commuant en d'autres œuvres sanctifiantes. La Règle est formelle sur ce point si important.

Tout fidèle qui voudra entrer dans le Tiers-Ordre devra faire une année de noviciat et s'exercer ainsi à la pratique de la Règle.

Telle est, en abrégé, la Règle de cet admirable Tiers-Ordre de Saint-François, qui a donné tant de Saints et de Bienheureux à l'Église, et qui, en peu d'années, a renouvelé la face de la terre, remplissant les villes et les campagnes, ravivant la foi et la vraie piété dans des millions d'âmes.

Quant à l'esprit du Tiers-Ordre, qui est le principal dans l'institution de saint François, et dont rien ne peut dispenser ses enfants, c'est l'esprit même qui animait ce grand serviteur de DIEU et qui ressort si bien de ses actions et de ses paroles. C'est l'esprit de foi, le véritable esprit de l'Évangile; c'est l'amour de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, spécialement au Saint-Sacrement de l'autel; c'est l'amour de la sainte Église, personnifiée dans le Pape, son Chef suprême, son Docteur infailible, et son bien-aimé Père et Pasteur. C'est l'amour de la Très-Sainte Vierge MARIE Immaculée; l'amour de l'humilité, de la pauvreté, et de la pénitence; c'est la douceur, la bonté, la joie en DIEU, la charité sous toutes les formes et tout particulièrement l'amour des pauvres et des petits.

Voilà, dans une vue d'ensemble, la troisième grande institution religieuse que Notre-Seigneur inspira à son doux serviteur saint François, pour accumuler sur sa tête une nouvelle couronne de mérites et de gloires incommensurables; pour sauver et sanctifier, jusqu'à la fin du monde, des multitudes d'élus; pour étendre à travers

les siècles le règne de DIEU dans les âmes ; pour lutter victorieusement contre les démons, les hérétiques, les mondains et tous les ennemis de l'Évangile et de l'Église ; pour consoler son divin Cœur, si peu connu, si peu aimé.

Lorsque saint François institua le Tiers-Ordre, en 1221, une foule de bons fidèles appartenant à toutes les conditions sociales, l'embrassèrent avec ferveur. Des empereurs et des impératrices, des rois et des reines, des Cardinaux, des Évêques, des seigneurs de tout rang, des prêtres, des laïques de toute condition se firent honneur d'en revêtir l'humble habit ; et depuis lors, jamais cette pieuse affluence n'a cessé. De nos jours, où la vie chrétienne s'est relevée si merveilleusement après les défaillances du dernier siècle et les premières années de celui-ci, le Tiers-Ordre reflorit de toutes parts : rien qu'en France, on en compte plus de cent mille ; en Italie, il y a quelques années à peine, on en comptait quatre cent mille environ. Il y en a, DIEU merci ! un bon nombre, en Espagne, au Canada et dans toute l'Amérique. Le Tiers-Ordre s'est répandu en Asie, grâce au zèle de nos missionnaires.

En l'année qui suivit l'institution du Tiers-Ordre, un certain procureur nommé Barthélemy qui avait été admis par saint François dans son troisième Ordre naissant, s'était tellement distingué par sa ferveur, que le bon Saint lui avait donné le pouvoir de recevoir, pour toujours, comme un autre lui-même, les hommes et les femmes au Tiers-Ordre. Un jour, François descendit dans sa maison et s'y arrêta pendant trois jours. Or, tant qu'il fut là, un pauvre possédé, qui fatiguait tout le monde par une excessive intempérance de paroles, se trouva tout à coup arrêté, et ne dit plus mot. Le Père étant parti, le possédé se remit à parler plus dru que jamais. Barthélemy adjura le démon de lui en dire la raison, et DIEU

obligea l'Esprit impur à proclamer lui-même la sainteté extraordinaire de François. « Cet homme de Dieu, répondit le démon, est tel et si grand, que je n'ai pu articuler une seule parole en sa présence. Ses vertus étonneraient le monde, si le monde les voyait. Quand nous avons vu ce Religieux s'élever à une telle sublimité de mépris du monde, à un tel abandon au bon plaisir de DIEU et à un tel renouvellement de la vie évangélique et apostolique, nous avons été saisis de terreur, et nous avons résolu de tout faire pour le ruiner, lui et ses trois Ordres. Nous en ferons tant, que nous aurons le dessus. » Cette glorification imprévue de saint François par le démon eut lieu deux années avant le grand prodige des Stigmates, dont nous parlerons bientôt.

Quant à vous, bon fidèle, qui lirez ceci, prenez donc la sainte et salutaire résolution d'entrer au Tiers-Ordre, afin de vous sanctifier davantage et de mieux aimer, servir et faire servir Notre-Seigneur. Outre d'immenses mérites pour le ciel, vous y amasserez chaque jour des trésors magnifiques d'indulgences et de faveurs spirituelles, dont je vous engage fort à prendre connaissance en lisant, soit le *Manuel du Tiers-Ordre*, soit un petit opuscule que j'ai publié tout exprès sous le titre de *Tiers-Ordre de Saint-François*.

Le Tiers-Ordre, c'est la clef du ciel ; et l'atmosphère franciscaine, c'est l'atmosphère la plus pure de l'Évangile.

XV

**Comment saint François reçut de Notre-Seigneur
et de son Vicaire la grande Indulgence de la Portioncule.**

Vers le mois d'octobre de cette même année 1221, fut accordée miraculeusement au bienheureux Père François par Notre-Seigneur lui-même la grande Indulgence dite de la Portioncule.

Après avoir jeté les bases de son beau Tiers-Ordre, François était revenu à Notre-Dame des Anges, plus saint, plus perdu en DIEU que jamais. Son amour pour les âmes et son zèle pour la conversion des pauvres pécheurs semblaient n'avoir plus de bornes. Jour et nuit, il priait, il pleurait pour leur conversion.

Une nuit qu'il était ainsi en oraison, dans l'enfoncement du petit rocher que l'on voit encore non loin de l'église de la Portioncule, un Ange tout lumineux lui apparut et lui dit : « François, lève-toi promptement, et vas à l'église ; Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et sa glorieuse Mère t'y attendent entourés d'une multitude d'Esprits célestes. » A cet appel de son DIEU, saint François courut à l'humble sanctuaire, et il vit un merveilleux spectacle. Sur l'autel, à la place du Tabernacle, était le Verbe fait chair, le Roi éternel des siècles, JÉSUS-CHRIST, tout resplendissant de gloire et de beauté, majestueusement assis sur un trône de lumière. A sa droite se tenait sa Bienheureuse Mère, MARIE très sainte ; et autour d'eux des multitudes d'Anges.

Ravi d'amour et de joie, François se prosterna la face contre terre; et JÉSUS lui dit avec grande tendresse : « François, j'ai entendu tes ardenles prières. En récompense de la ferveur avec laquelle toi et tes Frères vous procurez le salut des âmes, demande-moi pour elles telle grâce que tu voudras, et je te l'accorderai; car je t'ai donné aux peuples pour être leur lumière, et à mon Église pour réparer ses ruines sur la terre. »

Enhardi par une telle bonté, le Saint répondit avec une humble confiance : « Mon doux Seigneur JÉSUS-CHRIST, bien que je ne sois moi-même qu'un misérable pécheur, je supplie votre divine majesté, avec toute la révérence dont je suis capable, de daigner accorder miséricordieusement cette grâce insigne à vos fidèles, que tous ceux qui, confessés et contrits, visiteront cette église, y obtiennent le pardon général et l'indulgence plénière de tous leurs péchés. Et vous, très glorieuse et très sainte Vierge MARIE, notre Avocate toute-puissante, je vous conjure d'intercéder pour moi et pour tous les pécheurs auprès de votre adorable Fils, afin qu'il m'accorde la faveur que je lui demande. »

Notre-Dame, pleine de bonté, se tourna aussitôt vers le Sauveur : « O mon très-haut Seigneur, lui dit-elle, vous, le Fruit béni de mes entrailles, je vous prie d'octroyer cette grâce à votre fidèle serviteur. Voyez le grand zèle avec lequel il vous demande le salut des âmes. N'est-ce point là ce que vous désirez vous-même par-dessus toutes choses ? Accordez-lui donc cette grâce, en ce lieu qui m'est dédié, pour l'honneur de votre saint Nom, et pour l'édification de votre Église. »

Notre-Seigneur dit alors au bienheureux Père, toujours prosterné à ses pieds : « Frère François, ce que tu me demandes est grand ; mais tu mérites davantage encore,

et tu l'auras. J'exauce donc ta prière et je t'accorde ta demande. Néanmoins, va trouver mon Vicaire, qui est à Pérouse, et demande-lui, en mon nom, de ratifier cette Indulgence. f

De leurs cellules qui avoisinaient l'église, plusieurs Frères aperçurent la lumière et les Anges qui remplissaient le sanctuaire, et ils entendirent toutes ces paroles; mais une religieuse frayeur les empêcha d'approcher.

Dès le matin, le bienheureux François appela Frère Massé et partit aussitôt avec lui pour Pérouse. Il se présenta devant le Pape Honorius III et lui dit : « Très-Saint Père, il y a quelques années, j'ai réparé de mes mains, pour l'amour de la très sainte Reine des Anges, une petite église qui lui est dédiée. Je viens demander à Votre Sainteté de l'enrichir d'une précieuse Indulgence. — Et quelle Indulgence demandez-vous, Frère François? lui dit le bon Pape. Une Indulgence d'un an? — O Très-Saint Père! répondit le Saint, qu'est-ce que c'est que cela, un an? — Une Indulgence de trois ans? — Qu'est-ce que cela, trois ans? — Une Indulgence de six ans? de sept ans? » Et voyant que François n'était pas encore satisfait : « Mais que voulez-vous donc? demanda-t-il tout surpris. — Très-Saint Père, dit alors François, ce que je demande à Votre Sainteté, ce ne sont point des années, mais des âmes. — Comment des âmes? — Je voudrais, si Votre Sainteté l'agrée, que tous ceux qui, repentants, confessés et absous, entrèrent dans ce sanctuaire si cher à DIEU et à MARIE, reçussent l'entière rémission des peines dues à tous les péchés qu'ils ont eu le malheur de commettre, depuis le baptême jusqu'à la visite du dit sanctuaire. — François, répliqua le Pape, ce que vous me demandez-là est bien grand; et l'Église Romaine n'a point coutume d'accorder une Indulgence pareille. — Aussi, très saint

Seigneur, dit humblement François, ce n'est pas de moi-même que je vous la demande : je vous la demande de la part de Celui qui m'a envoyé, Notre-Seigneur Jésus-CHRIST. »

Alors le Souverain-Pontife dit avec une solennité inaccoutumée : « Et moi, j'accorde la grâce que vous me demandez. Oui, je vous l'accorde ; je vous l'accorde ; je vous l'accorde. »

Les Cardinaux présents lui ayant fait observer qu'une concession aussi étendue nuirait sans doute aux pèlerinages de la Terre-Sainte et des basiliques romaines, Honorius III répondit : « Ce que Nous avons donné à ce saint homme et ce que Nous lui avons concédé est concédé et donné sans retour. Ce que Nous pouvons faire, c'est d'en déterminer la durée à un jour naturel, depuis les premières vêpres jusqu'aux vêpres du jour suivant. Et cela, ajouta-t-il en s'adressant à saint François, Nous l'accordons à perpétuité. »

Ravi de joie, François s'inclina et prit congé de Sa Sainteté. Mais le Saint Père le rappela : « Mais, lui dit-il en souriant, comment vous en allez-vous ainsi, pauvre innocent, sans la moindre authentique de votre Indulgence ? — Saint-Père, répondit-il, votre parole me suffit. Que JÉSUS-CHRIST, sa sainte Mère et ses Anges soient ici notaire, parchemin et témoins. Je n'ai pas besoin d'autre authentique. »

Mais le jour de cette incomparable Indulgence n'était point encore fixé ni par Notre-Seigneur ni par son Vicaire. François attendait et priait, plein de confiance. Au mois de janvier de 1223, une nuit qu'il était en oraison dans sa petite cellule située derrière l'église de Sainte-Marie des Anges, Satan vint à lui, sous la forme d'un Ange. « Pauvre François, lui dit-il d'un air de bonté, pourquoi cherches-

tu à te faire mourir ainsi avant le temps? Pourquoi consumer ta frêle constitution par de si longues veilles? Ne sais-tu pas que la nuit est faite pour dormir, et que le sommeil est le grand réparateur du corps? Crois-moi, conserve ta vie, pour pouvoir servir ton Dieu plus longtemps, profiter à la sainte Église et asseoir ton Ordre plus solidement. »

François, flairant la malice du démon, se précipite hors de sa cellule, ôte sa tunique et se jette dans un buisson plein de ronces et d'épines, se tournant, et se retournant au point de se mettre tout en sang. Au même instant il se trouva enveloppé d'une lumière resplendissante, et il aperçut, au milieu des épines ensanglantées, quantités de belles roses blanches et vermeilles, qui brillaient dans la neige; car l'hiver était fort rigoureux cette année-là. Sur le chemin qui conduisait à l'église, il y avait une multitude d'Ange, dont l'un appela François. « Viens, lui dit-il; hâte-toi d'aller adorer ton Sauveur. Il t'attend dans l'église, avec sa Bienheureuse Mère. » Et François se trouvant miraculeusement revêtu d'une robe toute blanche, cueillit douze roses blanches et douze roses vermeilles, et se rendit à l'église de la Portioncule; le chemin lui parut couvert de riches étoffes de soie et d'or.

Après une profonde adoration, il offrit ses roses à Notre-Seigneur. Jésus était, comme la première fois, tout éclatant de gloire sur l'autel. La Sainte-Vierge était à sa droite, et les Anges rayonnaient autour d'eux. « François, lui dit le Sauveur, pourquoi ne donnes-tu pas à ma Mère les présents qu'elle attend de toi? » Comprehant qu'il s'agissait des âmes que devait sanctifier et sauver la grande Indulgence, le Bienheureux lui répondit avec amour: « O mon très-doux Seigneur, souverain Maître du ciel et de la terre, daignez, dans votre miséricorde,

déterminer le jour où l'on pourra gagner l'Indulgence plénière dont vous avez enrichi ce béni sanctuaire. Faites-le pour l'amour de votre glorieuse Mère, l'Avocate de tous les pécheurs. » Et Jésus répondit : « Ce sera depuis les premières vêpres du jour où je délivrai par mon Ange mon bien-aimé Apôtre Pierre de ses liens, jusqu'au soir du lendemain. — Eh, mon bon Seigneur, demanda François, comment les hommes le sauront-ils ? et quand ils le sauront, y ajouteront-ils foi ? — Ce sera l'affaire de ma grâce, répliqua Notre-Seigneur. Pour toi, va de nouveau vers mon Vicaire : et lui se chargera de publier l'Indulgence. — Mais il n'en croira peut-être pas un pauvre pécheur comme moi ? — Emmène avec toi quelques-uns des Frères qui ont vu et entendu tout ceci ; et prends quelques-unes des roses blanches et vermeilles que je viens de faire éclore au milieu de l'hiver et que tu as cueillies sur les buissons empourprés de ton sang. Il te croira, il confirmera ma parole et fera publier l'Indulgence. » Puis il le bénit, et la céleste vision disparut pendant que les Anges chantaient joyeusement le *Te Deum*.

XVI

Promulgation solennelle de l'Indulgence de la Portioncule. Confirmation divine de la Règle.

Dès le matin de cette nuit mémorable, saint François partit donc pour Rome, accompagné de trois des Frères qui avaient été témoins du prodige : le bienheureux

Pierre de Catane, le bienheureux Bernard de Quintavalle et le bienheureux Ange de Riéti. Il portait avec lui six roses, trois blanches et trois vermeilles.

Arrivé devant le Pape, au palais de Latran, François raconta naïvement tout ce qui s'était passé et lui présenta les roses miraculeuses, comme preuve de la vérité de ses paroles et du témoignage de ses compagnons. « Oh ! Seigneur, s'écria le Pape, en apercevant les roses si fraîches, si éclatantes, si parfumées. Seigneur ! de telles roses en janvier ! Frère François, je n'en demande pas davantage pour croire ce que vous me dites. Mais pour décider l'affaire, il faut consulter préalablement les Cardinaux. »

Le lendemain matin, devant tous les Cardinaux assemblés en Consistoire, le Pape obligea François de raconter en détail ce qu'il lui avait dit à lui même. Puis, lorsque le Saint eut clairement posé ses conclusions, Honorius III fit la déclaration suivante :

« Attendu que Nous sommes certain du vouloir de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST qui, à la prière de la Bienheureuse MARIE toujours Vierge, sa Mère, vous a octroyé la faveur que vous lui demandiez, Nous qui, sur la terre, tenons, bien qu'indigne, la place de ce seul vrai souverain *Pontife*. Nous octroyons de sa part, à perpétuité, l'Indulgence plénière à l'église de la Portioncule et à vous-même, à partir des premières vêpres de la fête de Saint-Pierre-aux-Liens, jusqu'au soir du jour suivant, deuxième d'août. »

Pour donner plus d'éclat à cette Indulgence extraordinaire, le Pape écrivit aux Évêques d'Assise, de Pérouse, de Foligno, de Gubbio, de Todi, de Spolète et de Nocera, leur mandant de se trouver à Sainte-Marie des Anges, le premier août 1223 pour y promulguer avec le plus de solennité possible la céleste Indulgence. Saint François et ses Bienheureux compagnons voulurent porter eux-mêmes

aux susdits Evêques les Lettres Apostoliques, joignant très-humblement leur prière aux instances du Vicaire de JÉSUS-CHRIST.

Au jour indiqué, tout étant préparé par les soins du Saint, les sept Evêques montèrent avec lui sur une estrade dressée devant l'église et qu'entourait une multitude de peuple accouru de tous les pays environnants. Il était neuf heures du matin.

A la prière des Evêques, saint François exposa l'origine surnaturelle et l'excellence de cette grande Indulgence, avec tant de ferveur, de sainteté et de joie, que l'on croyait voir et entendre un Séraphin. A la fin de son exhortation, ouvrant un papier qu'il tenait à la main, il lut ce qui suit : « Je veux vous faire aller tous en Paradis. Je vous annonce une Indulgence plénière que j'ai obtenue de la bonté du Père céleste, et de la propre bouche du Souverain-Pontife. Vous tous qui êtes venus ici avec un cœur bien contrit, bien confessés et bien absous par un prêtre, vous aurez la rémission de toutes les peines dues à vos péchés : et il en sera de même tous les ans, à perpétuité, pour tous ceux qui y viendront avec les mêmes bonnes dispositions. Je souhaitais que cela durât huit jours ; mais je n'ai pu l'obtenir. »

En entendant ces mots, « tous les ans, à perpétuité, » les Evêques s'émurent ; et tout scandalisés : « Frère François, lui dirent-ils, quoique le Pape nous mande de faire ici ce que vous souhaitez, nous ne pouvons vous suivre jusque-là. Il faut annoncer l'Indulgence pour dix ans seulement. » Et l'Evêque d'Assise s'étant levé le premier, voulut faire la restriction convenue ; mais il ne put s'empêcher de dire, comme François : « tous les ans, à perpétuité. » Les six autres Evêques essayèrent l'un après l'autre de mettre la restriction : Dieu permit que, sans

le vouloir, tous répétassent : « tous les ans, à perpétuité. »

Ainsi fut promulguée, grâce à une intervention évidemment surnaturelle de l'Esprit de Dieu, la célèbre Indulgence perpétuelle de la Portioncule, que les Souverains-Pontifes ont étendue depuis à toutes les églises des trois Ordres de saint François.

Quand la cérémonie fut achevée, les sept Évêques descendirent de l'estrade et procédèrent à la consécration solennelle de l'humble église qui allait devenir l'un des sanctuaires les plus renommés du monde catholique ; et, à la prière de saint François et de sainte Claire, ils consacrèrent également la petite église de Saint-Damien ; et ils quittèrent la plaine d'Assise, profondément édifiés de tout ce qu'ils y avaient vu.

Saint François, que rien ne pouvait ni arrêter ni abattre lorsqu'il était question de sa chère famille religieuse, voulut, à l'occasion des bontés que le Pape Honorius III venait de lui témoigner, faire ratifier par ce Pontife la Règle des Frères-Mineurs, où plusieurs points demeuraient encore trop peu définis. Mais comme il savait que, sans la moindre grâce divine, et par conséquent sans la prière et la pénitence, on ne peut rien faire de fructueux, il résolut d'aller faire une longue retraite dans un lieu fort solitaire, nommé Mont-Colombe, près de Riéti. Il prit avec lui deux de ses Frères les plus saints, le bienheureux Frère Léon et le Frère Bonzie. Ensemble ils entrèrent dans le creux d'un grand rocher et se mirent à prier sans interruption, jeûnant au pain et à l'eau, pendant quarante jours. Et, semblable à Moïse sur la montagne, il dicta, plein de l'Esprit de Dieu, la Règle abrégée qu'il allait proposer à la sanction définitive du Siège-Apostolique.

Revenu à Sainte-Marie des Anges, il la communiqua au Frère Elie, Vicaire général, afin qu'il la méditât et la fît observer. L'ayant trouvée trop austère, Elie feignit de l'avoir perdue, espérant ainsi la supprimer. Ce Frère avait de grandes qualités et des talents ; il avait rendu à François et à l'Ordre de véritables services ; mais il se laissait trop souvent dominer par l'orgueil et la vanité.

Sans rien dire, l'humble et doux François retourna à son rocher et dicta une seconde fois sa sainte Règle. Il y était encore, plongé dans la prière, lorsque Notre-Seigneur lui fit connaître qu'Elie, avec plusieurs Ministres-Provinceaux de l'Ordre, s'avançaient vers la montagne, animés de mauvais sentiments. En effet, revenant aux idées fausses, aux vues trop humaines qui lui avaient attiré déjà de si sévères remontrances, le Frère Elie avait secrètement averti ceux des Ministres Provinciaux qu'il savait les moins fervents, et ils venaient tous, non sans quelque crainte, réclamer auprès du saint fondateur des adoucissements qu'ils prétendaient indispensables.

Quand ils approchèrent du rocher, saint François alla au-devant d'eux, et d'une voix indignée il dit au Frère Elie : « Que venez-vous faire, vous et ces Pères Provinciaux qui vous suivent ? — Ils ont appris, répondit Elie en baissant les yeux et en rougissant ; ils ont appris que vous vouliez leur donner une Règle au-dessus des forces humaines, et ils m'ont engagé à venir vous prier de la modérer, parce qu'ils ne veulent pas la recevoir, si elle est trop rigoureuse. »

En entendant ces paroles, saint François frémit en lui-même, et leva les yeux au ciel. « Seigneur Jésus ! s'écria-t-il, ne vous avais-je pas dit qu'on ne me croirait pas ? Pour moi, pour tous les vrais amis de votre pauvreté, nous

garderons cette Règle jusqu'à la mort. Ceux qui n'en voudront pas, je ne prétends pas les y obliger. » Il parlait encore, lorsque Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même apparut au-dessus de lui, porté sur une nuée et tout éclatant de lumière, et dit d'une voix sévère que tous entendirent : « Petit homme, de quoi te troubles-tu, comme si c'était ici ton ouvrage ? C'est moi qui ai dicté la Règle ; et il n'y a rien de toi en elle. Je veux qu'elle soit observée à la lettre, à la lettre, à la lettre ; et le Seigneur ajouta : « sans glose, sans glose, sans glose. »

« Je sais ce que peut porter la faiblesse humaine, et dans quelle mesure je puis et veux la soutenir.

« Que ceux qui ne voudront pas garder exactement la Règle sortent de l'Ordre ! J'en susciterai d'autres à leur place, et, au besoin, j'en ferai naître de ces pierres mêmes. »

Et la vision disparut.

Elie et les autres étaient tremblants et terrifiés. François, qui s'était mis à genoux et dont le visage était enflammé et tout brillant, leur dit d'une voix véhémence : « Comprenez vous maintenant que votre complot n'a été qu'une opposition à la volonté de DIEU, et que vous n'avez agi que par prudence humaine ? Avez-vous entendu la voix qui est sortie de la nuée ? » Confus, hors d'eux-mêmes, Elie et ses malencontreux compagnons se retirèrent sans rien répliquer, mais hélas ! sans se repentir et sans demander pardon.

Saint François, tout radieux, descendit de la montagne avec ses deux fidèles compagnons qui, comme lui, avaient vu et entendu le Seigneur. Il présenta à tous ses Frères la Règle, réduite à douze articles (l'original en est conservé comme une relique insigne dans le trésor de la basilique de Saint-François, à Assise, à côté du portrait du

Saint), et en la leur recommandant, il disait avec de saints transports ; « Je n'y ai rien mis de moi-même ; j'ai fait tout écrire comme DIEU me l'a révélé. Mes Frères et mes chers enfants, le Seigneur nous a fait une insigne faveur en nous donnant cette sainte Règle. C'est le livre de vie, l'espérance du salut, le gage de la gloire, la moelle de l'Évangile, le chemin de la croix, la voie de la perfection, la clef du Paradis, le nœud d'une alliance éternelle. »

Cette appréciation si sublime fut confirmée au quatorzième siècle par une révélation surnaturelle, que sainte Brigitte a consignée dans ses admirables écrits. « La Règle de François, lui dit Notre-Seigneur lui-même, n'a point été composée par l'esprit de l'homme : c'est moi qui en suis l'auteur. Elle ne contient pas un seul mot qui ne lui ait été inspiré par mon Esprit ; et il l'a ainsi donnée aux autres. »

Et le Pape Nicolas III, de sainte mémoire, déclare officiellement « qu'elle porte en elle-même le témoignage de la Trinité : elle est descendue du Père des lumières ; elle a été enseignée aux Apôtres par les exemples et par la doctrine du Fils ; le Saint-Esprit l'a inspirée au bienheureux François. »

XVII

**De plusieurs choses merveilleuses
que fit le Père saint François, en l'année 1224.**

Saint François partit pour Rome, afin de demander au Pape Honorius III la confirmation canonique et défini-

tive de sa Règle ; et après avoir obtenu une Bulle très-explicite à cet égard, il résolut d'aller célébrer solennellement les fêtes de Noël à Graccia, dont nous avons déjà parlé.

Un de ses amis et protecteurs, Jean Velita, avait tout préparé pour le mieux, suivant les instructions du bienheureux Père. Dans le bois voisin, d'où François avait naguère fait disparaître les loups, on avait organisé une crèche avec de la paille, et au dessus s'élevait un autel, pour la célébration solennelle de la Messe de minuit. Beaucoup de Frères-Mineurs et une multitude de pieux fidèles étaient accourus de tous les pays d'alentour, portant des flambeaux allumés et chantant de beaux cantiques. Vers minuit, on amena près de la crèche un bœuf et un âne ; et la Grand'Messe commença. François y remplissait les fonctions de diacre. Ce fut lui qui prêcha les gloires et les miséricordes de « l'Enfant de Bethléem, » comme il l'appelait ; et le bon Jean Velita déclara sous la foi du serment que, pendant cette nuit mémorable, il avait vu le Saint se pencher sur la crèche à diverses reprises, couvrir de baisers, comme pour l'éveiller, un Enfant d'une beauté resplendissante qui était étendu sur la paille. Et la vérité de ce prodige fut constatée par plusieurs guérisons miraculeuses qui eurent lieu bientôt après, par le simple attouchement de cette paille. En outre, tous ceux qui venaient visiter cet endroit, quelque mal disposés qu'ils fussent, se sentaient tout émus et singulièrement excités à la pénitence et à l'amour de Notre-Seigneur. — Après la mort de saint François, on érigea en ce lieu une chapelle, dont l'autel fut placé sur la crèche même.

Une des nuits suivantes, où le bon Vélita avait contraint le Père François, alors tourmenté de violents maux de tête, d'accepter un oreiller de plumes, le Saint se sentit,

au milieu de la nuit, saisi d'un étrange tremblement et d'un malaise indéfinissable. Il appela un de ses Frères : « Tenez, lui dit-il, emportez ce traversin ; je crois que le démon est dedans. » Le compagnon obéit ; mais à peine eut-il franchi la porte de la cellule, que le démon s'empara de lui, le rendant immobile et muet. Se doutant de quelque chose, François commanda au pauvre Frère, au nom de la sainte obéissance, de revenir immédiatement auprès de lui. Le démon s'enfuit aussitôt, et le Frère raconta ce qui venait de lui arriver. Et François, délivré de toute douleur, prit sur un dur morceau de bois le repos que n'avait pu lui procurer l'oreiller de plumes.

De Græccia, François se rendit à Bologne, où saint Dominique et les premiers Frères-Prêcheurs répandaient de toutes parts la bonne odeur de Jésus-Christ. Il y prêcha plusieurs fois sur la grande place avec beaucoup de véhémence, malgré les défaillances de son corps épuisé. « O Bologne ! Bologne ! s'écria-t-il à diverses reprises, combien de fléaux seraient tombés sur toi, si tu n'avais devant Dieu un aussi puissant protecteur que mon bien-aimé Frère Dominique, qui ne cesse point d'intercéder en ta faveur ! »

Quelque temps après, le 2 mars de l'année 1224, le bienheureux Pierre de Catane vint à mourir, au couvent de Notre-Dame des Anges. C'était un homme tout séraphique et très-particulièrement chéri de Dieu et de saint François. De nombreux et éclatants miracles signalèrent aussitôt sa sainteté. On venait en foule prier sur sa tombe, et l'on y déposait souvent de riches offrandes.

En ayant été averti, saint François vit là un écueil pour l'esprit de pauvreté, de recueillement et de paix profonde qui devait régner parmi ses Frères. Il alla donc à l'endroit où reposaient les restes vénérés de Pierre de

Catane ; et là, plein de l'Esprit de DIEU, il s'écria d'une voix forte : « Frère Pierre, vous m'obéissiez toujours ponctuellement pendant votre vie ; j'exige maintenant que vous m'obéissiez de même. Ceux qui viennent ici à votre tombeau nous incommode fort ; ils sont cause que notre pauvreté est blessée, que notre silence se rompt, que notre discipline se relâche. Je vous commande donc, au nom de l'obéissance, de cesser de faire des miracles. » Et depuis lors, il ne se fit plus de miracles au tombeau du bienheureux Pierre. Lorsque, quelque temps après, saint François dut faire ouvrir son sépulcre pour reconnaître ses reliques, on trouva son corps à genoux et profondément incliné, dans la posture d'un homme qui reçoit un commandement avec un très-grand respect.

A cette même époque brillait en Allemagne sainte Élisabeth de Hongrie, la jeune et angélique épouse de Louis VI, Landgrave de Thuringe. Elle était comme la mère de tous les indigents, et elle protégeait, avec une vénération et un amour extraordinaires, les Frères-Mineurs, ces chers pauvres de JÉSUS-CHRIST. Un jour que le Cardinal Ugolini s'entretenait familièrement avec saint François de l'humilité, de la douceur, de la miséricorde et de la pauvreté de cette jeune Princesse, il lui dit tout à coup qu'il fallait récompenser de si charmantes vertus en envoyant à Élisabeth le manteau de François. Celui-ci s'en défendit d'abord par un sentiment d'humilité facile à comprendre ; mais le Cardinal insista, lui ôta lui-même le manteau de dessus les épaules, et lui commanda, en vertu de la sainte obéissance, de l'envoyer à la sainte duchesse de Thuringe. Celle-ci le reçut avec un religieux respect, comme une très précieuse relique ; et lorsque, trois ans après, elle fut devenue veuve, à l'âge de vingt ans, elle entra dans le Tiers-Ordre de saint François, revêtit

l'humble habit gris cendré des Tertiaires de la Pénitence, et, dans les grandes solennités, elle portait sur ses pauvres habits le très pauvre manteau du séraphique patriarche des Frères-Mineurs.

Sur son lit de mort, elle le donna à une de ses femmes, très pieuse personne, qui lui demandait un souvenir. « Je vous laisse ce manteau, lui dit-elle ; ne prenez pas garde à la pauvreté de l'étoffe, mais considérez bien le prix de la sainte pauvreté. Je vous déclare en conscience, que JÉSUS-CHRIST, mon Bien-aimé, s'est rendu favorable à mes désirs et m'a comblé de douceurs, toutes les fois que, portant ce vénérable manteau, j'ai cherché à voir sa face adorable. » — Cette précieuse relique fut donnée à saint Louis, roi de France, par le beau-frère de sainte Elisabeth ; et saint Louis la déposa dans le couvent des Cordeliers de Paris, où elle fut conservée jusqu'en 1793. Soustraite aux profanations des révolutionnaires, elle est vénérée aujourd'hui au couvent des Capucins de Paris.

En cette même année 1224, saint François se manifesta d'une manière miraculeuse au Chapitre de ses Frères, assemblés dans la ville d'Arles, en Provence. Saint Antoine de Padoue, qui avait été reçu dans l'Ordre, il y avait trois ou quatre ans à peine, et qui déjà y brillait du triple éclat d'une sainteté extraordinaire, d'une doctrine toute séraphique et de nombreux prodiges, prêchait avec une merveilleuse ferveur sur le titre de la Croix : JÉSUS de NAZARETH, ROI DES JUIFS. Pendant qu'il parlait, le Père saint François apparut, comme pour confirmer ce que disait son saint disciple, et il bénit le prédicateur et tous les Frères avec un grand amour. En ce moment même, tous se sentirent transportés de ferveur, et renouvelés dans l'esprit de leur vocation, qui se résume tout entière dans l'esprit de Jésus crucifié. Le Père saint François

avoua lui-même, dans l'intimité, que le Seigneur lui avait réellement fait cette grâce, en considération de l'union très étroite qui l'attachait à ses Frères.

Il avait alors quarante-deux ans, et semblait tellement usé par les ardeurs de l'amour et par les rigueurs de la pénitence, qu'il ne pouvait plus souffrir davantage. Notre-Seigneur le réservait cependant à de nouveaux combats, plus grands mille fois et plus sublimes.

Semblable aux Anges de l'échelle de Jacob, lesquels descendaient incessamment du ciel sur la terre, et incessamment remontaient de la terre aux cieux, le séraphique François passait de l'action à la prière, et de la prière à l'action. Sans en perdre un instant, il employait le temps que DIEU lui donnait pour le servir, à descendre au prochain par les ministères laborieux du zèle et de la charité, et ensuite à s'élever à DIEU par le tranquille exercice de la contemplation. Quand il devait vaquer ainsi exclusivement à la prière, il aimait les retraites profondes, et recherchait, pour mieux s'unir à son DIEU, les solitudes les plus inaccessibles aux bruits du monde.

Demandons-lui de nous obtenir cet excellent don de prière, qui est comme l'âme, comme la respiration de la véritable vie chrétienne.

XVIII

Du don très excellent d'oraison que François avait reçu de Notre-Seigneur

On peut dire que, depuis sa conversion, François pria toujours. Toujours, quoi qu'il fît, son amour et sa pensée

étaient au ciel, dans une paix profonde, dans une union que rien ne troublait avec le Dieu vivant, JÉSUS-CHRIST, son Seigneur et son Rédempteur, son Amour crucifié et glorifié.

Dès qu'il était embarrassé par une difficulté quelconque, il allait, avec la confiance naïve d'un petit enfant, se mettre en oraison, s'agenouiller humblement devant son Seigneur et son unique Maître, et il s'exposait à la Lumière véritable pour en recevoir les rayons et y découvrir ce qu'il cherchait ; et là, aux pieds de Dieu, aux pieds de JÉSUS, il apprenait à connaître les secrets de la volonté de Dieu, de sa sainteté et de son amour.

Simple comme un enfant, il était en même temps fort et invincible dans sa constance, comme le plus intrépide des braves, ne lâchant jamais pied et persévérant dans sa prière jusqu'à ce que son divin Maître l'eût exaucé. Cette force dans l'oraison l'éleva rapidement à une union d'amour si parfaite, que les extases lui devinrent familières, comme nous l'avons vu et comme nous le verrons encore.

Quoique tout lieu lui convînt pour s'adonner à l'oraison, il trouvait néanmoins que les lieux solitaires étaient beaucoup plus favorables au recueillement ; il les recherchait, comme nous l'avons vu, et il s'y retirait souvent. Il tâchait de placer dans ces solitudes privilégiées les couvents de son Ordre, qui, au fond, n'étaient que des ermitages. Pour lui, en effet, une maison de Frères-Mineurs, c'était, avant tout, une maison de prières, et un véritable Frère-Mineur, un homme d'oraison, vivant tout en JÉSUS-CHRIST.

Il était extraordinairement attentif aux visites et aux touches intérieures du Saint-Esprit. Lorsque dans ses voyages il en ressentait quelqueune, il s'arrêtait tout

court, ne faisait plus attention qu'à son DIEU et laissait ses compagnons aller de l'avant, afin de ne rien perdre de la grâce qui lui était faite.

Quand il priait avec ses Frères, il évitait tout ce qui pouvait appeler sur lui l'attention, et on le voyait immobile, si intimement uni à Notre-Seigneur, qu'il semblait être une statue. Il cachait tant qu'il pouvait les dons extraordinaires dont il était si souvent comblé, surtout lorsqu'il demeurait longtemps en oraison.

Mais dans les solitudes et lorsqu'il se croyait seul avec DIEU, il laissait aux élans de son cœur une pleine liberté : on l'entendait prier à haute voix, gémir, sangloter, chanter de beaux et saints cantiques ; on trouvait la terre inondée de ses larmes, et l'on entendait d'assez loin les coups dont il frappait sa poitrine lorsqu'il confessait devant DIEU ses péchés et sa misère.

Il demandait miséricorde pour les pécheurs en jetant de grands cris, et se lamentait à haute voix sur les souffrances et la Passion de JÉSUS-CHRIST, comme s'il les voyait de ses yeux. Quelques-uns de ses Frères le guettaient parfois, sans qu'il s'en aperçût, pour s'édifier et s'exciter à la ferveur.

En union avec JÉSUS-CHRIST crucifié, et suivant les plus antiques traditions de l'Église, il aimait à prier les bras en croix ; et cette sainte pratique est demeurée fort en honneur parmi ses enfants. Souvent, lorsqu'il était en cette posture suppliante, l'Esprit de DIEU s'emparait de lui, et ceux des Frères qui avaient le bonheur d'être là voyaient alors leur Bienheureux Père tout ravi en extase, le visage resplendissant et transfiguré, les yeux fixés au ciel ; souvent même il était enlevé de terre et environné d'une nuée lumineuse. « Notre-Seigneur, dit saint Bonaventure, lui révélait de grands secrets pendant ces longs ravisse-

ments; mais jamais le saint homme n'en parlait, à moins que la gloire de DIEU ou le bien du prochain ne l'exigeassent. »

Un de ses Frères l'ayant un soir vainement cherché dans sa cellule, eut l'idée d'aller voir s'il ne le trouverait pas en prière dans un petit bois voisin du couvent. S'y étant un peu avancé, il l'entendit qui jetait de grands cris au ciel pour le salut des hommes. Il s'adressait tout particulièrement à la Sainte-Vierge, la suppliant avec de tendres soupirs de lui montrer son adorable Fils.

Alors le Religieux aperçut, dans une admirable splendeur la douce Mère de DIEU, descendant du ciel vers François et lui mettant entre les bras le saint Enfant-JÉSUS, avec une bonté ravissante. Comme saint Siméon dans le Temple de Jérusalem, l'heureux François reçut le divin Enfant avec un respect plein d'amour; il lui fit de douces caresses, en le priant d'une manière très-touchante de convertir les pauvres pécheurs, de leur pardonner et de les sauver.

A cette vue, le pauvre Frère tomba par terre à demi mort. Saint François l'y trouva en rentrant au couvent pour les Matines, et le fit revenir de son évanouissement. Puis il lui défendit de parler de ce qu'il avait vu et entendu; mais celui-ci, croyant que la gloire de DIEU exigeait qu'il parlât, s'empressa de raconter à tous les Frères les merveilles dont il venait d'être le témoin.

Une autre fois, un novice que le Saint venait de recevoir et qu'il conduisait au couvent du noviciat, voulut savoir ce que François faisait pendant la nuit. Attardés dans leur route, ils avaient été obligés de se coucher à terre, en pleine campagne, pour y passer la nuit. Voyant le Père endormi, le novice eut la singulière idée d'attacher le bout de sa corde à la corde de saint François. « De

la sorte, se disait-il, il ne pourra remuer que je ne m'en aperçoive. » Et il s'endormit à son tour bien tranquillement.

Peu d'heures après, saint François, se réveillant, s'aperçut de la chose, dénoua doucement le nœud, et alla se mettre en oraison sous des arbres qui se trouvaient près de là.

À son réveil, le novice tout surpris de ne pas voir son bienheureux Père auprès de lui, se mit à le chercher sous les arbres. Bientôt il aperçoit une clarté extraordinaire ; il approche ; il s'arrête, et que voit-il ? JÉSUS-CHRIST environné d'Anges et tout éclatant de beauté, sa très-sainte Mère, saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste qui s'entretenaient avec saint François. Tout pâmé d'admiration et hors de lui-même, le jeune homme perdit connaissance jusqu'à ce que le bon saint François, prévenu par Notre-Seigneur lui-même, vint le relever et le rappeler à la vie. La céleste vision avait disparu, et, comme toujours, François recommanda au novice de garder le silence sur ce qu'il avait vu. Plus obéissant que l'autre Frère, le novice attendit la mort du Saint pour révéler son secret.

Notre-Seigneur ne voulait point qu'on troublât légèrement la contemplation de son cher et doux serviteur. Un jour que l'Évêque d'Assise était venu au couvent de Notre-Dame des Anges rendre visite à saint François, il voulut entrer dans la cellule où le Saint était en une très profonde oraison. Trouvant la porte fermée et n'entendant aucun bruit, il pensa que François pourrait bien être ravi en extase. Curieux de le voir en cet état, il entr'ouvrit la porte de manière à pouvoir y passer la tête. Au moment où il l'avancait pour regarder, il fut pris d'un tel tremblement et d'une frayeur telle, qu'il ne pouvait plus respirer. Une force surnaturelle le repoussa assez

loin de la petite cellule; tout son corps se roidit, et il devint muet. Tout stupéfait, il revint comme il put vers les Frères; DIEU lui rendit alors la parole, et il s'en servit pour avouer humblement son indiscretion à l'égard de l'homme de DIEU.

« Un Religieux, disait François à ses Frères, doit désirer avant tout d'avoir l'esprit d'oraison. Je crois que, sans cela, on ne saurait obtenir de DIEU des grâces particulières, ni faire des progrès sérieux dans son service. Lorsqu'on se sent triste et troublé, il faut aussitôt recourir à l'oraison et se tenir là devant le Père céleste, jusqu'à ce qu'il rende la joie du salut et l'allégresse intérieure. »

Un jour, il aperçut un Frère qui avait le visage triste et mélancolique. « Petit Frère, lui dit-il, pourquoi es-tu triste? As-tu donc commis quelque péché? Le péché seul doit nous attrister. Va prier; ce n'est qu'aux pieds de DIEU que l'on doit se contrister en demandant pardon. Devant moi et devant les Frères, aie toujours une figure joyeuse; car il ne convient pas à un enfant de DIEU de montrer une face mélancolique et renfrognée. » Et il l'envoya prier, après l'avoir béni.

O bienheureux Père! obtenez-nous cette grâce des grâces; et, par les exemples de votre adorable vie, apprenez-nous à aimer l'oraison; apprenez-nous à prier et à bien prier.

XIX

Du souverain amour de saint François pour Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et pour son grand Sacrement

L'amour de JÉSUS-CHRIST : tel était le résumé de toute la vie, de toutes les pensées, de toutes les actions, de

toutes les entreprises du bienheureux François. Cet amour était comme l'âme de sa continuelle prière, par laquelle et dans laquelle il aspirait sans cesse au DIEU de son cœur, dont il n'était d'ailleurs séparé que par la muraille de son corps.

« Enivré d'amour et passion pour le Christ, dit un de ses premiers compagnons, le bienheureux François, plongé dans la paix et dans la joie de son Seigneur, s'échappait souvent en paroles enflammées et s'épanchait en doux cantiques, ordinairement formulés dans le langage de France. D'autres fois, comme David en ses inspirations, il marchait, faisant des mouvements en cadence pour mieux chanter Messire JÉSUS-CHRIST. Ses chants étaient bientôt suivis de larmes d'amour et de compassion au Sauveur; et les transports de son allégresse étaient si véhéments, que, perdant le sentiment des choses de la terre, il était attiré et ravi au ciel. »

Être uni à son DIEU, le contempler, l'adorer, demeurer en son amour, c'était toute sa joie, tout son bonheur. A entendre seulement l'amour de DIEU, il était tout ému et comme hors de lui-même; et l'Esprit de DIEU, qui est l'Esprit d'amour, faisait ainsi résonner à tout propos sa très sainte âme, comme les cordes d'une lyre d'or sous les touches d'un habile musicien.

Toutes les créatures devenaient pour François comme autant d'échelons par lesquels il remontait et s'élevait incessamment vers le Seigneur JÉSUS, principe de toutes choses et objet unique de son amour. C'est dans ce sentiment qu'il avait coutume de les appeler ses « frères » ou ses « sœurs », ne les voyant qu'en DIEU, notre Créateur et Père à tous.

Ne trouvant jamais qu'il aimait assez JÉSUS-CHRIST, il répétait souvent cette prière : « O Seigneur, faites que

la douce violence de votre brûlant amour me sépare de tout ce qui est sous le ciel et m'absorbe tout entier, afin que je meure pour l'amour de votre amour, puisque c'est pour l'amour de mon amour que vous avez daigné mourir ! »

Et cette autre, qu'il disait tous les jours : « Mon DIEU et mon tout ! qui êtes-vous, très doux Seigneur, et qui suis-je, moi, votre serviteur, pauvre vermisseau ? Je voudrais vous aimer, Seigneur très saint, je voudrais vous aimer. O JÉSUS, je vous ai conservé mon cœur et mon corps : si je pouvais savoir le moyen de faire davantage pour vous, je le ferais, et je le souhaite ardemment. »

Par un holocauste continu, il offrait et son âme et son corps, dans le feu d'un amour que saint Bonaventure déclare ineffable et incompréhensible : son corps, par ses jeûnes et ses souffrances de toute nature ; son âme, par l'étendue sans bornes de ses saints désirs.

Dans une de ses extases, il entendit Notre-Seigneur lui dire : « Mais, François, ton amour va jusqu'à la folie ; tu attends de moi l'impossible, et personne ne me demande ce que tu me demandes. — O JÉSUS, mon Seigneur et mon doux Amour ! est-ce bien à vous, répondit vivement saint François, est-ce bien à vous à parler de folie, vous qui, pour l'amour de moi, vous êtes fait homme, vous êtes fait pauvre petit enfant ? à vous qui nous avez aimés jusqu'à la folie de la croix ! »

Il voulait que ses Frères fissent tout par amour, jusqu'aux plus petites choses, afin d'être plus dignes du DIEU d'amour, JÉSUS-CHRIST.

On s'étonnait un jour qu'il pût supporter les rigueurs de l'hiver, avec un habit aussi pauvre que le sien. « Ah ! dit-il plein de ferveur, si nous étions enflammés au dedans de l'amour de JÉSUS-CHRIST et du désir de la céleste patrie, nous supporterions aisément le froid du dehors. »

Le bienheureux Frère Léon rapporte que, revenant un jour avec lui de Pérouse à Assise, François interrompit sa prière, et lui dit avec une ardeur et une joie toutes séraphiques : « Frère Léon, je suppose que nous arrivions au couvent de Sainte-Marie des Anges, bien mouillés tous deux, bien crottés, transis de froid, mourant de faim ; et que le portier, au lieu de nous ouvrir, nous laisse à la porte dans ce pitoyable état, disant tout en colère : « Vous « êtes deux fainéants, deux vagabonds qui courez le « monde, et enlevez les aumônes aux véritables pauvres. » Si nous souffrons ce traitement avec patience, sans trouble et sans murmure, pour l'amour de JÉSUS-CHRIST ; ô Frère Léon, brebis de DIEU, sache que c'est là le véritable amour et la joie parfaite. »

Après quelques instants de recueillement et de silence, François ajouta : « Frère Léon, je suppose que, frappant de nouveau à la porte, nous voyions le portier se jeter sur nous, nous frapper au visage en disant : « Retirez-vous, « misérables ! allez à l'hôpital ; il n'y a rien ici à manger « pour vous. » Si nous souffrons tout cela patiemment, en union avec JÉSUS-CHRIST, et si nous pardonnons de tout notre cœur, Frère Léon, petite brebis de DIEU, sache et écris que c'est là le véritable amour et le sujet d'une joie parfaite ! »

Enfin le bienheureux Père, à moitié en extase, reprit une troisième fois : « O mon frère Léon, supposons que, dans cette extrémité, le froid, la faim et la nuit nous contraignent d'insister avec larmes, et que néanmoins le portier, irrité, en vienne jusqu'à nous rouer de coups de bâton et à nous laisser à demi-morts dans la neige ; si nous endurons ces humiliations et ces blessures avec joie, afin de participer aux opprobres, injures et souffrances de notre béni Seigneur JÉSUS-CHRIST ; ô Frère Léon, mon

cher fils, petite brebis de DIEU, sache et n'oublie jamais que c'est là, pour un Frère-Mineur, le véritable amour, la joie véritable et parfaite ! »

C'est ainsi que ce grand Saint ne séparait jamais l'amour de JÉSUS de l'amour de la croix, et qu'il pratiquait et faisait pratiquer aux autres sa maxime favorite : « Mon Amour est crucifié ! Mon Amour est crucifié ! »

Il ne séparait jamais non plus l'amour de JÉSUS crucifié de l'amour de JÉSUS-Hostie au très saint sacrement de l'autel. N'étant pas prêtre et ne pouvant par conséquent célébrer la Messe, il l'entendait du moins tous les jours, et aurait voulu que tous les chrétiens en fissent autant. Il imposa cette sainte pratique à ses chers enfants du Tiers-Ordre, quelque occupés qu'ils puissent être à leurs travaux dans le monde.

Il communiait fréquemment, et avec tant de dévotion qu'il en inspirait aux autres. Après la sainte Communion, on le voyait presque toujours comme dans une ivresse spirituelle et ravi en extase. Dans ses instructions, ses entretiens et ses lettres, il revenait sans cesse sur ce sujet fondamental, recommandant à tous d'entourer la sainte Eucharistie d'une vénération profonde, d'assister très saintement à la Messe, de se tenir dans les églises avec une grande religion, d'en bien soigner la propreté et la décence, de ne jamais communier qu'avec tout le respect et tout le recueillement dus à un si saint mystère, et enfin de le faire souvent afin de se préserver du péché et de croître dans l'amour de JÉSUS-CHRIST.

Il préludait ainsi, d'accord avec saint Dominique, qui donnait de son côté la même impulsion aux Frères-Prêcheurs, au renouvellement de la foi et de la piété, dont leur mission à tous deux a été le signal dans toute l'Église. A cette époque, en effet, la pratique si indispensable des

sacrements était malheureusement tombée en désuétude, et il ne manquait point de chrétiens qui demeuraient des années entières sans se confesser et sans communier; et trop souvent le clergé lui-même avait besoin d'être grandement réformé à cet égard.

Saint François ne pouvait souffrir la mauvaise tenue des églises où reposait la très sainte Eucharistie. Il prenait soin de les nettoyer lui-même, comme un pauvre petit serviteur très empressé au service de son bon Maître. De peur que les pains d'autel ne fussent mal faits, ou même qu'ils ne vinssent à manquer, il avait coutume d'emporter avec lui, pour les paroisses pauvres, des fers artistement gravés. Quelques-uns de ces moules ont été conservés comme des reliques; et avant la Révolution, on en voyait encore dans le couvent de la petite ville de Grœccia, dont nous avons parlé plusieurs fois.

Sa foi vive et sa religion envers le saint-sacrement de l'autel lui donnèrent une singulière vénération pour les prêtres. Il ne les abordait jamais qu'en faisant la gèneuflexion et en leur baisant la main; et cette coutume si religieuse n'a jamais cessé parmi les Frères-Mineurs, y compris les Supérieurs, Provinciaux et jusqu'aux Généraux de l'Ordre.

XX

De la merveilleuse humilité du séraphique saint François

L'amour que saint François portait à Notre-Seigneur le remplissait totalement; et il l'unissait si intimement à ce très doux Sauveur, qu'il semblait tout transformé, tout

passé en JÉSUS-CHRIST, comme le charbon plongé dans le feu et devenu tout feu. Et comme le premier caractère de la sainteté de JÉSUS, est l'humilité, chez François son serviteur très fidèle, l'humilité dominait tout ; l'humilité d'adoration, d'amour et de louange, qui l'anéantissait, pour ainsi dire, devant le tout de DIEU et la majesté éternelle de son Fils unique, notre Rédempteur ; l'humilité de confusion, de contrition, de pénitence, qui le maintenait sans cesse dans un profond mépris de lui-même, à cause de ses péchés, et qui l'excitait à mortifier en toutes choses ses sens et les tendances corrompues de la nature ; enfin l'humilité de soumission qui le tenait dans une dépendance absolue, parfaite, de la souveraineté de DIEU, comme un petit serviteur toujours prêt à obéir. A l'imitation du Sauveur, son unique modèle, il pouvait dire : « Ce qui plaît à mon Dieu, je le fais toujours ; » et avec cet humble amour, il révérait la souveraineté divine dans tous ses Supérieurs, quels qu'ils fussent ; c'était à DIEU même qu'il obéissait en leur personne.

Les honneurs continuels qu'on lui rendait comme à un Saint, l'atiguaient extrêmement son humilité. Il les fuyait le plus qu'il pouvait ; mais quand il ne pouvait s'y soustraire, il les recevait avec une humble tranquillité, tout recueilli en lui-même, occupé de DIEU seul, intérieurement uni à l'unique objet de son adoration, de sa louange et de son amour.

Un jour qu'on lui en rendait de très grands, le Frère qui l'accompagnait s'aperçut qu'il n'en témoignait extérieurement aucune répugnance. Etonné, et même un peu scandalisé, il lui dit confidentiellement : « Mon Père, est-ce que vous ne voyez pas ce qu'on vous fait ? Loin de rejeter ces applaudissements et ces louanges, comme le

demande l'humilité chrétienne, il semble que vous les receviez avec complaisance. — Mon cher Frère, répondit le saint homme, je renvoie à mon Dieu tout l'honneur qu'on me fait; je me tiens dans la poussière de ma bassesse, et je m'abîme dans mon néant. Je suis comme ces figures de marbre ou de bois que les hommes admirent : elles n'en ressentent rien, elles n'en retiennent rien; toute cette admiration revient à ce qu'elles représentent et à celui qui les a faites. »

Aussi « l'humble François. » comme on l'appelle si souvent, aimait-il singulièrement, quand il pouvait se retirer dans le silence de la solitude, à méditer le néant de la créature et le tout de Dieu; il s'abîmait profondément dans la contemplation de cette double vérité, et y puisait des forces nouvelles pour demeurer fidèle à l'humilité et pour rendre au Seigneur tout l'honneur et toute la gloire du bien qu'il avait reçu de sa miséricorde.

Ce fut cette humilité d'adoration et d'amour qui lui valut son premier disciple, comme nous l'avons indiqué plus haut. Bernard de Quintavalle, qui croyait remarquer en ce jeune homme, généralement traité comme un fou, quelque chose d'extraordinaire et de divin, se résolut de l'éprouver par lui-même. Il l'invita un jour à dîner chez lui, et lui offrit en outre l'aumône de l'hospitalité. Afin de pouvoir l'observer de plus près, il lui avait fait préparer un petit lit dans sa propre chambre. Le soir étant venu, ils firent ensemble leur prière et se mirent au lit. Bernard feignit de s'endormir. Le bon François fut pris à cet innocent piège : lui aussi avait fermé les yeux, comme s'il dormait, afin de laisser le sommeil s'emparer de Bernard; et quand il crut que celui-ci ne le voyait plus et ne l'entendait plus, il se leva doucement et lentement, se mit à genoux, et, levant les bras et les yeux

vers le ciel, il dit et répéta pendant toute la nuit cette parole d'adoration et d'humilité : « *Deus meus et omnia !* Mon Dieu et mon tout ! »

Immobile et plongé dans l'admiration, Bernard ne bougea point, et laissa François s'anéantir ainsi de toute son âme devant la majesté de son Dieu. Seulement son jugement était fait ; et il savait à n'en plus douter, qu'il avait devant lui, non pas un insensé, mais un Saint, un vrai Saint.

Saint François s'humiliait sans cesse des vanités de sa jeunesse ; bien qu'il ait eu le bonheur de ne jamais commettre un seul péché mortel proprement dit, il pleurait ces légèretés comme eût pu faire un grand coupable. Tout pénétré de la sainteté et de la justice de Dieu, il se regardait toujours comme digne de tous les châtimens. Un jour, se trouvant avec le Frère Léon dans une solitude où il n'y avait point de livre d'heures pour réciter *Matines* : « Mon très-cher Frère, dit-il à son compagnon, il ne faut pas laisser passer ce temps qui est consacré au Seigneur, sans exalter son saint Nom, et sans confesser à ses pieds notre misère. Voici comment nous ferons. Je dirai : « O Frère François, tu as commis tant de péchés
« en la vie , que tu as mérité d'être précipité dans
« l'enfer. » Et toi, Frère Léon, tu me répondras : Il
« est vrai que tu mérites d'être au fond de l'enfer. »

Malgré sa répugnance, Léon promit d'obéir. Mais, quand il fallut répondre. il dit le contraire de ce qu'il avait promis. « Frère François, dit-il, Dieu fera par toi tant de bien, que tu iras en Paradis. »

« Mais, Frère Léon, lui dit François étonné, tu ne réponds pas comme il faut. Je vais dire un autre verset ; réponds bien, cette fois. Je dirai : « Frère François , tu
« as offensé Dieu par tant de mauvaises œuvres, que tu

« mérites toutes ses malédictions. » Et toi, tu répondras : « Oui, tu mérites d'être du nombre des maudits. » Léon le promit encore et sincèrement ; mais après que le bon Saint eut dit son verset en pleurant et en se frappant la poitrine, il ne put s'empêcher de répondre : « Frère François, DIEU le rendra tel, qu'entre tous ceux qu'il bénira, tu seras béni d'une manière toute particulière.

« Pourquoi ne réponds-tu pas comme je te le dis, et comme tu me le promets ? reprit vivement François de plus en plus surpris. Au nom de la sainte obéissance, je te commande de répéter les paroles que je vais te prescrire. Après que j'aurai dit : « O Frère François, « misérable homme ! toi qui as commis tant de péchés « contre le Père des miséricordes, penses-tu qu'il ait « pitié de toi ? En vérité, tu ne mérites pas qu'il te par- « donne, » Frère Léon. tu répondras aussitôt : « Non, tu « ne mérites aucune miséricorde. » Et néanmoins, le Frère Léon répondit cette fois encore : « DIEU, notre Père, dont la miséricorde surpasse infiniment les péchés, te les pardonnera tous, et te comblera de grâces. »

Pour le coup, saint François entra dans une sainte indignation. « Pourquoi, lui dit-il, as-tu osé transgresser ainsi le précepte de l'obéissance, et répondre, par trois fois, autrement que je ne te l'avais ordonné ? — Mon très-cher Père, lui dit doucement Frère Léon. DIEU m'est témoin que je me suis toujours proposé de répéter les paroles que vous m'aviez prescrites, mais il m'a mis sur les lèvres celles que j'ai prononcées, et c'est lui qui m'a fait parler comme il l'a voulu, malgré ma résolution. »

Le serviteur de DIEU, tout en admirant la chose, voulut faire une dernière tentative. « Tu répéteras au moins une fois, lui dit-il, ces paroles-ci : « O Frère François, petit « homme misérable, penses-tu que DIEU te fasse misé-

« ricorde après tous les péchés que tu as commis ? » Et le Frère Léon essayant de répéter, ne put dire autre chose que : « Oui, mon Père, Dieu, votre Sauveur, vous fera miséricorde, et il vous accordera de grandes grâces, il vous exaltera éternellement, et il vous admettra dans sa gloire, parce que *quiconque s'humilie sera exalté*. Pardonnez-moi de ne point dire ce que vous souhaitez : ce n'est pas moi qui parle, c'est DIEU qui parle en moi. »

Et les deux Saints, pleins de reconnaissance, s'entretenaient jusqu'au jour des miséricordes de Dieu envers les pauvres pécheurs.

Tel était ce véritable Frère-Mineur, ce Frère si grand devant Dieu et devant les hommes, et si petit, si vil à ses propres yeux. Dans une de ses extases, il laissa échapper un jour du fond de son cœur ce cri d'humilité, qui le résume tout entier : « O Seigneur, mon Dieu, mon Créateur et mon Sauveur, très-doux Amour ! qu'êtes-vous et que suis-je ? Vous êtes l'abîme de tout bien, et moi, je suis un misérable néant et le dernier des pécheurs ! »

XXI

De la pauvreté, de la simplicité et bonté de saint François.

De même que la grâce de Dieu revêtit, en saint François, la forme de l'humilité, de même cette sainte humilité se manifestait principalement en lui par l'esprit de pauvreté, c'est-à-dire par le détachement le plus entier, le plus absolu, le plus sanctifiant de toutes les choses de ce monde. Aussi, dans sa liturgie, la sainte

l'Église le proclame-t-elle « pauvre et humble, *Franciscus pauper et humilis*, » comme si ces deux paroles résu- maient toute sa sainteté.

Ce fut par l'amour de la pauvreté de Jésus enfant et de Jésus crucifié, que la grâce de Dieu s'empara de lui, lorsqu'à l'âge de vingt-cinq ans il se convertit à la vie parfaite. Pour lui, la pauvreté évangélique fut la perle précieuse dont parle Notre-Seigneur ; et, comme il est dit dans la parabole, il quitta tout pour l'acquérir. Jamais avare n'aima l'or, jamais ambitieux n'aima la gloire, jamais voluptueux n'aima le plaisir, comme saint François aimait la pauvreté.

Dès que la grâce de JÉSUS-CHRIST eut pris possession de son cœur, il dit un adieu total à toutes les vanités, à tout le bien-être de ce monde ; il se revêtit de l'habit des pauvres, s'en alla nu-pieds et tête-nue, comme le dernier des pauvres. Jusqu'à la mort il ne porta qu'une vile tunique, et se refusa impitoyablement ce qu'il ne jugeait pas absolument indispensable. Parce qu'il s'estimait le dernier de tous, et parce qu'il voulait ressembler parfaitement à son bien-aimé Seigneur Jésus, il recherchait avidement toutes les privations capables de le détacher de la terre et de soi-même.

Pour sa nourriture, il préférait toujours ce qu'il avait mendié de porte en porte pour l'amour de Dieu. Il prenait toujours la plus humble, la plus misérable des cellules, et il avait une véritable horreur de tout ce qui sentait le luxe et le confortable, surtout dans les couvents de son Ordre. Il ne voulait pas même qu'on appelât la cellule qu'il occupait « sa cellule. » Un jour un Frère vint lui dire : « Mon Père, je viens de vous chercher à votre cellule. — Je ne l'occuperai plus, dit-il, puisque tu l'appelles *ma* cellule. »

Ses premiers compagnons les plus intimes lui entendaient dire souvent : « Je ne veux avoir à moi ni demeure, ni quoi que ce soit, car notre maître a dit : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux des nids, mais le Fils de l'homme n'a point où reposer sa tête. »

La pauvreté évangélique était comme sa compagne bien-aimée et inséparable. C'est ce que le Seigneur voulut lui faire connaître par une belle vision. Un jour que François se rendait à Sienne, trois pauvresses parfaitement semblables et par la taille et par le visage, et par l'âge, apparurent devant lui, le saluèrent avec ces paroles : « Que la Dame-Pauvreté soit la bienvenue ! » et disparurent aussitôt. Les Frères qui accompagnaient François furent comme lui, témoins de la vision céleste, et comme lui, ils comprirent que Dieu lui donnait et leur donnait la pauvreté comme principale vertu religieuse. Ces trois femmes leur représentaient les trois vœux de religion : la pauvreté, la chasteté, l'obéissance ; leur humble et pauvre apparence leur faisait connaître que tout, dans la Règle et dans la sanctification de François et de ses Frères, devait être dominé par la pauvreté ; et enfin que c'était la pauvreté chaste et obéissante qui devait un jour les porter au ciel.

Un de ses soins était que ses Frères n'eussent rien à eux en propre, et que leurs couvents fussent toujours pauvres, petits et plus ou moins misérables. « Faites en sorte, leur disait-il, que la sainte pauvreté reluisse parmi vous en toutes choses, principalement dans vos maisons ; et n'y demeurez pas comme étant chez vous, mais comme des étrangers et des voyageurs.

« La pauvreté, leur disait-il, est une vertu céleste qui agit en nous, et qui nous fait mépriser tout ce qu'il y a de périssable. Elle détruit tous les obstacles qui empêchent

l'âme de s'unir parfaitement à son DIEU. Par l'humilité et par l'amour, elle rend libres, comme de purs esprits, tous ceux qui la chérissent, et elle les détache si bien de tout, qu'ils peuvent aisément prendre leur essor vers le ciel. C'est un parfum si divin, que des vases vils et abjects, tels que nous sommes, ne méritent pas de le contenir. »

Et il ajoutait : « Sachez que la pauvreté est le trésor caché dans le champ de l'Évangile, le fondement et la base de notre Ordre, la voie spéciale du salut, le soutien de l'humilité, la mère du renoncement à soi-même, le principe de l'obéissance, la mort de l'amour-propre, la destruction de la vanité et de la cupidité, la gardienne de la chasteté, la racine de la perfection. »

Malgré sa bonté et sa douceur inaltérables, saint François reprenait avec une fermeté extraordinaire tous ceux de ses Frères qu'il voyait manquer à la pauvreté. Un bon novice qui s'était mis en tête qu'il serait préférable d'avoir un psautier à lui et de ne pas se servir de celui qui servait aux autres, vint à plusieurs reprises exprimer son désir à saint François. Le bon Saint, voyant là une dangereuse tendance à l'esprit de propriété, voulut donner une leçon à ce bon petit Frère. Il alla chercher une poignée de cendres, lui en frotta fortement la tête et le renvoya sans psautier.

L'innocence et la simplicité de saint François étaient encore un des caractères dominants et bien charmants de la grâce dont DIEU l'avait rempli. Sous ce rapport comme sous tous les autres, il était comme un homme à part, tout angélique. Sa vie l'attestait pour ainsi dire chaque jour.

Une fois, près de Sienne, il rencontra un jeune homme qui allait vendre des tourterelles vivantes. « Donne-moi, lui dit-il, ces innocents oiseaux, au lieu de les vendre à

des gens qui les tueraient. » Le jeune homme les lui ayant données, François les mit dans son sein, et leur parlant comme si elles l'entendaient : « Reposez en paix, dit-il, mes sœurs les tourterelles. Il se fera bientôt un grand miracle pour vous préparer des nids où vous pourrez croître et multiplier selon la volonté de votre Créateur. »

Il les porta ainsi jusqu'à son couvent de Ravacciano, près des murs de Sienne. Là, il enfonça son bâton en terre devant la porte, et le lendemain matin, à la vue des Frères et de tous les habitants du pays, le bâton était devenu un gros et grand chêne vert. Saint François y lâcha les tourterelles, en leur commandant, au nom de Dieu, d'y faire leur nid et d'y demeurer tranquillement ; et ces innocentes petites bêtes étaient si privées avec les Religieux, qu'elles venaient manger dans leurs mains. Dans les premières années du dix-huitième siècle, le chêne vert de saint François subsistait encore.

Quant au jeune homme, Dieu le récompensa grandement : François lui avait déclaré qu'il se ferait bientôt Frère-Mineur, et que, dans l'Ordre de la pauvreté évangélique, il trouverait le trésor de la gloire éternelle. Ce qui arriva, ce Religieux étant mort très saintement après avoir très-saintement vécu.

L'amour divin qui épurait ainsi le cœur de saint François lui donnait une tendresse mystérieuse pour toutes les créatures de Dieu, et, en particulier, pour les plus humbles et les plus inoffensives. C'est ainsi qu'il aimait singulièrement les petits oiseaux. « Leur chant, si simple et si joyeux, semble, disait-il, nous rappeler qu'il faut, sans nous lasser, chanter les louanges et la gloire du Créateur. »

Il se plaisait à faire remarquer dans les alouettes la couleur grise et cendrée de leur humble plumage. En les

voyant s'élever vers le ciel dès qu'elles avaient pris leur nourriture : « Voyez, disait-il avec attendrissement, comment elles nous apprennent à rendre grâces au Père céleste qui nous donne de quoi vivre; à nous contenter de peu de chose, à ne manger que pour sa gloire, à mépriser la terre, et à nous élever au ciel. » Et il prenait soin de ces petits oiseaux, autant qu'il pouvait.

Cette tendresse de cœur pour toutes les créatures était bien plus vive encore vis-à-vis des hommes, qui sont non-seulement des créatures, mais des enfants de DIEU. L'austérité extraordinaire de sa vie, l'indomptable fermeté qui le maintenait toujours dans les voies étroites de la mortification, de l'obéissance religieuse et de l'accomplissement des volontés de DIEU, loin de rétrécir son cœur, ne faisaient que le dilater. Une bonté parfaite dominait tout en lui, et un charme indéfinissable, qui provenait d'une douceur, d'une charité à toute épreuve, attirait à lui tous les cœurs. C'était la vivante image du très saint et très doux Sauveur.

XXII

**Comment saint François commandait aux animaux
et en était obéi.**

Le bienheureux François avait comme reconquis l'innocence primitive et la puissance royale du premier homme sur la nature. Les animaux eux-mêmes entendaient sa voix et semblaient comprendre ses ordres. Voyant un

jour près de la petite ville de Bevagna, un grand nombre de petits oiseaux de différentes espèces, il alla vers eux et leur dit : « Petits oiseaux, mes frères, écoutez la parole de DIEU. Vous avez grand sujet de louer votre Créateur. Il vous a couverts de plumes, vous a donné des ailes pour voler, vous a placés dans les régions de l'air qui sont si pures, et pourvoit à tous vos besoins sans que vous vous en mettiez en peine. »

Et pendant que l'homme de Dieu leur parlait ainsi, les oiseaux demeuraient immobiles, en silence, tournés vers lui ; et ceux qui se trouvaient sur des branches plus élevées baissaient la tête comme pour mieux l'entendre. C'était une chose merveilleuse que de voir la joie qu'ils semblaient témoigner par leurs mouvements : ils allongeaient leurs petits cous, battaient des ailes, ouvraient leurs becs, et regardaient fixement leur saint prédicateur, lequel allait et venait au milieu d'eux, les frôlant parfois de sa tunique, sans qu'aucun songeât à remuer ou à s'effrayer. Enfin il fit sur eux le signe de la croix pour les bénir, et leur permit de s'envoler ; ce qu'ils firent tous joyeusement. — Saint Bonaventure qui rapporte ce charmant miracle, en tenait tous les détails de plusieurs compagnons de saint François qui en avaient été les témoins oculaires. « Je suis un négligent, leur avait dit le Saint après avoir renvoyé les oiseaux. Depuis longtemps j'aurais dû prêcher aux oiseaux puisqu'il se montrent plus avides de la parole de DIEU que les hommes. »

Au sortir de Bevagna, le bon Saint entra dans le bourg d'Alviano pour y prêcher. Selon l'usage du pays, il y avait tout autour beaucoup de nids d'hirondelles. Ne pouvant se faire entendre à cause des cris et du bruit de ces oiseaux : « Hirondelles, mes sœurs, leur dit-il, il y a assez longtemps que vous vous faites entendre ; à moi

maintenant de parler. Ecoutez donc la parole de DIEU, et gardez le silence pendant que je prêcherai. »

Aussitôt comme si elles eussent compris, les hirondelles cessèrent de faire du bruit, et demeurèrent respectueusement en place jusqu'à la fin de la prédication. — Saint Bonaventure, qui rapporte également ce fait, ajoute que lorsqu'il professait, à l'Université de Paris, vers l'année 1250, la philosophie et la théologie, un étudiant qu'il connaissait, se trouvant un jour incommodé dans son étude par le gazouillement d'une hirondelle, dit en souriant à ses compagnons : « En voici une de celles qui interrompit le bienheureux François dans son sermon et qu'il fit taire. » Puis, élevant la voix, il apostropha l'hirondelle en ces termes : « Au nom du grand serviteur de DIEU saint François, je te commande de te taire et de venir à moi. » Et se taisant aussitôt, l'hirondelle vint se poser dans la main du jeune homme. Stupéfait et comme ahuri, il n'eut pas même la pensée de la retenir ; elle s'envola, et depuis lors le jeune étudiant n'en fut plus jamais importuné.

Ce pouvoir surnaturel de saint François sur les animaux l'accompagna toute sa vie ; et chacun connaît l'histoire aussi prodigieuse qu'authentique du fameux loup de Gubio, en Ombrie, lequel, après avoir jeté la terreur dans la ville et tout à l'entour, fut amené un beau jour par saint François au milieu de la place publique, au grand ébahissement de toute la ville. François le tenait doucement par sa pauvre corde, qu'il lui avait passé au cou, sans que le féroce animal eût opposé la moindre résistance. En présence de tous les habitants, il fit avec le loup une convention, que l'animal parut comprendre et accepter, s'agenouillant et inclinant la tête par trois fois. « Frère loup, lui avait dit le Saint, les habitants de cette ville te

nourriront ; et toi, en échange tu ne feras plus de mal à personne. » Et pendant deux ans qu'il vécut encore, le loup de Gubio vint, chaque jour, manger tranquillement dans la ville, sans inquiéter aucunement ni les habitants ni leurs troupeaux. — La mémoire de ce prodige, véritablement inouï, s'est perpétuée jusqu'à nos jours à Gubio et dans toute l'Ombrie ; et, j'ai vu moi-même, en 1842, à Gubio, la place publique où il a eu lieu. Une fresque très ancienne le représente dans toute sa naïveté.

A Assise, on donna un jour à François une petite brebis, qu'il accepta volontiers à cause de l'innocence et de la simplicité dont cette humble créature de Dieu est le symbole. En la confiant à ses Frères de Notre-Dame des Anges, il lui dit : « Petite brebis, ma sœur, il faut que tu assistes, toi aussi, aux louanges de DIEU, mais sans incommoder les Frères. Avec eux, tu te rendras à l'Office, et tu prendras garde de les troubler dans leurs prières. »

La brebis obéit ; et lorsque les Religieux allaient au chœur reciter l'Office, elle allait d'elle-même à l'église, se mettait au pied de l'autel de Notre-Dame des Anges, pliait ses petites pattes de devant, et faisait des bêlements pleins de douceur, comme pour rendre ses hommages à la Très-Sainte-Vierge. Elle en faisait autant pendant la Messe, au moment de l'Élévation. Et la fidèle petite brebis continua, sa vie durant, en présence de tous, le bel office que lui avait confié le grand serviteur de DIEU.

Quatre ans avant sa mort, saint François étant à Rome, avait toujours avec lui un beau petit agneau, en mémoire de l'Agneau de Dieu qui a voulu être immolé pour nous. Lorsqu'il dut quitter Rome, il confia son agneau à la sainte Dame nommée Jacqueline, qui s'était toujours montrée si charitable pour lui et pour ses Frères. Le petit animal semblait avoir été formé à la piété par le saint homme : il

suivait dame Jacqueline à l'église, y demeurait et en revenait avec elle, sans jamais la quitter. Si quelque matin, elle était moins diligente à se lever, il allait à son lit, bêtait, frappait de la tête, et avait l'air de l'avertir, par d'autres petits mouvements, d'aller promptement servir Dieu. La Dame admirait et chérissait l'agneau de saint François ; elle le regardait comme une sorte de petite relique vivante de son bienheureux Père, « et, dit saint Bonaventure, comme un de ses disciples, devenu pour elle un maître et un modèle. »

XXIII

Quelques autres beaux exemples de ce pouvoir surnaturel de saint François.

Les plus petites choses élevaient à Dieu le cœur de saint François, et il s'en servait pour faire la même impression sur celui de ses disciples. Un jour, une petite cigale vint à chanter sur un figuier, tout prêt de sa cellule. Il l'appela ; elle vint aussitôt, et il la fit chanter sur sa main ; et toutes les fois qu'il le voulait, elle recommençait. Au bout de huit jours, il dit à ses compagnons : « Donnons-lui congé ; il y a assez longtemps qu'elle nous excite à louer Dieu. » Au même moment, la petite cigale s'envola, et ne reparut plus.

Une autre fois, c'était en voyage, comme il allait prendre sa pauvre réfection avec Frère Léon, son compagnon de prédilection, il se sentit intérieurement rempli de célestes consolations au chant d'un rossignol. « Frère Léon,

dit-il, chante donc les louanges du Seigneur alternativement avec ce petit oiseau. » Et comme le bon Frère Léon s'en excusa sur sa mauvaise voix, François, tout transporté d'amour de Dieu, se mit à répondre au rossignol, et continua ainsi jusqu'au soir, où il fut obligé de cesser, avouant avec une sainte envie que le petit oiseau l'avait vaincu. Il le fit venir sur sa main, le loua d'avoir si bien chanté, lui donna à manger, et ce ne fut que sur son ordre et après avoir reçu sa bénédiction, que le rossignol s'envola.

Non seulement les animaux obéissaient surnaturellement à saint François, mais encore ils lui lémoignaient à leur manière de l'affection et de la joie.

Allant à Sienne, le serviteur de Dieu passa un jour près d'un troupeau de brebis qui paissaient dans un champ. Selon sa charmante coutume, il les salua, pour l'amour de Dieu, avec un air de bonté. Aussitôt les brebis, les béliers, les agneaux laissant là leur pâturage, vinrent à lui, levèrent la tête, et lui firent fête comme ils purent, à la grande admiration des bergers, ainsi que des compagnons du bon Saint.

Les animaux privés et domestiques n'étaient pas seuls à subir cette miraculeuse influence de saint François. Des chasseurs lui offraient parfois des levrauts et des lapins qu'on avait pris en vie ; on les mettait à terre, et, loin de fuir, ils allaient se jeter entre ses bras. Il avait beau les remettre en liberté, ils demeuraient toujours avec lui ; et, pour s'en débarrasser, il était obligé de les faire porter au loin, dans la campagne, par quelqu'un de ses Frères.

Sur le bord du lac de Riéti, un pêcheur lui donna un oiseau de rivière vivant. François l'accepta avec sa bonté ordinaire, le tint quelque temps dans ses mains, et voulut ensuite l'exciter à s'envoler. Ce fut en vain. Alors saisi

d'un transport de reconnaissance et d'amour de Dieu, il leva les yeux au ciel, et demeura plus d'une heure dans une oraison extatique. Étant revenu à lui, il commanda doucement à l'oiseau sauvage de s'en aller louer le Seigneur, et lui donna sa bénédiction. Aussitôt le petit animal parut tout joyeux, battit des ailes et prit l'essor.

Sur ce même lac, un batelier lui présenta un jour un grand poisson qu'il venait de prendre, François le garda quelque temps entre ses mains, puis il le remit à l'eau. Au lieu de se sauver, le poisson demeura au même endroit, jouant dans l'eau, en sa présence, comme si par affection il ne pouvait le quitter. Il ne plongea tout à fait qu'avec la permission et la bénédiction du saint homme.

Un autre jour que François était malade à Sienne, un bon gentilhomme lui envoya, à titre d'aumône, un faisan que l'on venait de prendre tout vivant. Dès que le faisan vit le Saint et entendit sa voix, il s'affectionna tellement à lui, qu'il ne pouvait plus souffrir d'en être séparé. Plusieurs fois on le porta dans les vignes pour lui rendre la liberté, mais toujours, d'un vol rapide, il revenait au bienheureux Père. On le confia aux soins d'un ami qui venait souvent voir le Saint malade : tant qu'il y fut, il refusa toute nourriture. On le rapporta, et dès qu'il vit François, il donna toutes sortes de marques de joie, et se mit à manger avec avidité.

Et ces merveilles accompagnèrent, comme nous l'avons dit, saint François d'Assise pendant toute sa vie, DIEU voulant rendre ainsi un témoignage continuel et public de la très sainte et toute céleste innocence de vie de son bien-aimé serviteur. Lorsque, pour la première fois, il se rendit sur le Mont-Alverne, en Toscane, pour s'y mettre en retraite, les Frères qui l'accompagnaient virent une quantité de petits oiseaux arriver à lui, l'environner de

tous côtés, se poser sur sa tête, sur ses épaules, sur sa poitrine et dans ses mains, témoignant en quelque sorte, de leurs petits becs et de leurs ailes, la joie que leur causait son arrivée ; et, par ce gracieux miracle, le Seigneur, qui devait opérer en lui de si grandes choses, invitait François et ses compagnons à se fixer sur cette montagne prédestinée.

Plus tard, deux ans avant sa mort, lorsqu'il y revint et y reçut les Stigmates, comme nous le raconterons tout à l'heure, les oiseaux de la montagne lui firent la même fête ; et un faucon, par un instinct surnaturel, s'attacha singulièrement à sa personne. Il se fit comme le petit veilleur de nuit du Bienheureux : quand approchait l'heure à laquelle François se levait pour prier la nuit, l'oiseau fidèle ne manquait point de venir chanter et faire du bruit à sa porte ; et lorsque les infirmités du Saint étaient plus grandes qu'à l'ordinaire, le faucon ne venait l'éveiller que vers le lever du soleil et encore ne chantait-il qu'à demi-voix.

En rapportant ces ravissants miracles, dont l'authenticité absolue a été certifiée par les plus vénérables témoins oculaires, le grand Docteur séraphique saint Bonaventure rappelle d'abord que, dans l'Écriture et dans les Actes des martyrs et des Saints, on trouve divers exemples de ce souverain domaine des serviteurs de Dieu sur les animaux ; puis, il en donne la raison, qui est très-belle. « Toutes les créatures étaient soumises à saint François, dit-il, parce que saint François avait entièrement soumis sa chair à son esprit, et son esprit au Seigneur. » Or, c'est dans cette double soumission parfaite que se retrouve l'ordre primitif de l'état d'innocence, où toutes les créatures étaient soumises au premier homme. La grâce de Notre-Seigneur abondait et surabondait tellement en

saint François, qu'elle l'avait rétabli, en partie du moins, dans l'état d'innocence, réalisant en lui l'oracle du Fils de DIEU : « En vérité, en vérité, je vous le dis, les miracles que je fais, quiconque croit en moi les fera aussi, et il en fera de plus grands encore. »

Saint François tout transformé en JÉSUS-CHRIST par une foi, une espérance et une charité parfaites, par une mortification totale et une prière continuelle, par une humilité consommée et par la douceur même du Sauveur, n'opposait pour ainsi dire aucun obstacle aux opérations divines de JÉSUS en lui : et JÉSUS, Seigneur tout-puissant et tout bon, opérait par lui ces touchants miracles,

O Seigneur, quand vivrez-vous ainsi pleinement en nous, vos pauvres serviteurs, indignes enfants de saint François, votre vrai disciple ? Augmentez notre foi, ô doux Sauveur, et unissez-nous à vous de plus en plus par les liens de votre divin amour, par l'humilité, la pauvreté et l'innocence.

XXIV

Le bienheureux Père saint François sur le Mont-Alverne.

Saint François s'achemina donc vers sa solitude privilégiée du Mont-Alverne, pour s'y retremper dans la sainteté du divin amour. Son âme soutenait son corps, exténué, comme nous l'avons dit, par les jeûnes, les veilles, la prière continuelle, et d'incessantes maladies. L'amour de JÉSUS crucifié dévorait son âme et jusqu'à sa chair.

C'était quelques jours avant la Nativité de la Vierge

MARIE, en l'année 1224. François voulait faire sur l'Alverne son grand jeûne habituel en l'honneur de l'Archange saint Michel. Il y fut accompagné par quelques-uns de ses Religieux, entre lesquels son cher secrétaire, Frère Léon, à qui il se confessait habituellement. On vénère encore aujourd'hui, au Mont-Alverne, devenu un célèbre pèlerinage, les lieux qui furent témoins de ce que nous allons dire.

François choisit sur la montagne, en guise de cellule, une excavation de rocher très solitaire, où l'on montre aux pèlerins le lit de pierre sur lequel il s'étendait pour prendre un peu de repos. Il s'y enferma et demanda tout d'abord à son DIEU de lui faire connaître ce qu'il attendait de lui pendant ces jours de retraite et de mortification, et de quel côté il devait tourner les efforts de son amour, ne voulant jamais faire sa propre volonté, mais uniquement celle de son bon Maître. Et il passa ainsi toute la nuit en oraison.

A l'aube du jour, le Saint sortant de sa contemplation, vit venir à lui, comme nous le disions plus haut, une multitude de petits oiseaux, qui l'entourèrent, se mirent à chanter joyeusement les uns après les autres, et qui, après avoir ainsi fait à leur façon leur prière du matin, s'envolèrent, le laissant tout ravi de joie en son DIEU. Et il entendit une voix céleste qui lui dit : « François, ce que tu viens de voir et d'entendre, est le présage d'une très-grande faveur que DIEU veut le faire en ce lieu. » Et aussitôt il sentit son cœur se dilater d'une manière extraordinaire sous l'action divine, et tout son intérieur fut comme rempli de dons spirituels.

Notre-Seigneur opérait en lui d'une manière incessante et très-intime. Il l'embrasait de désirs de plus en plus ardents pour la croix et pour le ciel. Ces opérations di-

vines qui ravissaient son âme, ravissaient également son corps, et l'élevaient souvent en l'air en proportion de leur véhémence.

Le bienheureux Frère Léon atteste l'avoir vu plusieurs fois s'élever ainsi miraculeusement à cinq ou six pieds, demeurant longtemps suspendu entre le ciel et la terre; Frère Léon s'approchait alors, lui baisait les pieds, les arrosait de ses larmes, avec une ferveur facile à comprendre. « Mon Dieu, s'écriait-il, par les mérites de ce saint homme, soyez propice à un pauvre pécheur comme moi, et daignez me communiquer quelque peu de votre grâce. »

D'autres fois, François se trouvait enlevé jusqu'à la hauteur des plus grands arbres de la montagne; et même, à de telles hauteurs, qu'on ne pouvait plus le voir. Quand Frère Léon, qui le suivait du regard, le perdait de vue, il se prosternait la face contre terre, et priait à l'endroit où il l'avait vu s'élever.

Notre-Seigneur voulait manifester aux disciples de saint François, et, par eux, à toute l'Eglise, la vie angélique que menait son grand serviteur, et préparer par ces prodiges répétés le prodige inoui des sacrés Stigmates qu'il allait accomplir en lui.

Depuis, saint François confessa, dans l'intimité, à ses compagnons que, pendant ces longues extases, tout perdu en l'amour de son Jésus crucifié, il lui demandait instamment d'être tout transformé en lui, et de passer tout entier en ses douleurs. Par révélation, il avait appris qu'en récompense de sa fidélité à suivre et à imiter parfaitement la vie et les actions de son Sauveur, il lui serait donné de lui devenir semblable en son crucifiement et en ses douleurs. Mais le bienheureux Père ne comprenait pas alors de quoi il s'agissait. Croyant que Dieu lui pro-

mettait la grâce du martyr après laquelle il avait tant soupiré, il s'anima d'une ferveur nouvelle et se perdit tout entier, pour ainsi dire, dans le saint amour de JÉSUS-CHRIST.

Une des nuits suivantes, Frère Léon étant venu, selon sa coutume, à minuit porter à saint François l'*Invitatoire* des Nocturnes, il s'approcha de la caverne que le Saint s'était choisie pour sa cellule, et dit à haute voix : « *Domine, labia mea aperies* ; Seigneur, ouvrez mes lèvres, et ma bouche chantera vos louanges. » N'entendant pas la réponse, Léon eut la curiosité de s'avancer et de regarder entre les planches qui servaient de porte : la caverne était tout éclatante de lumière ; une flamme très-pure et très-ardente rayonnait du haut du ciel sur la tête de saint François ; et Léon entendit, sans en comprendre le sens, des voix qui semblaient faire des demandes et des réponses. Humblement prosterné, François répétait avec amour ces paroles : « O mon DIEU et mon très-doux Seigneur, qu'êtes-vous ? Et moi, que suis-je, sinon un pauvre ver de terre et votre indigne serviteur ? » Il le vit ensuite se relever et mettre, à trois reprises, la main dans sa poitrine, et l'étendre chaque fois vers la flamme mystérieuse.

La lumière vint à disparaître ; les voix se turent ; et le bon Frère Léon, ne voyant et n'entendant plus rien, voulut se retirer doucement et sans bruit. Mais le Père saint François l'avait entendu ; il l'appela : « Frère Léon, lui dit-il, pourquoi as-tu cherché à savoir ce qui devait rester secret ? » Frère Léon s'excusa comme il put ; et ayant obtenu son pardon : « De grâce, Père François, ajouta-t-il, pour la plus grande gloire de DIEU, expliquez-moi ce que vous avez vu. Qu'est-ce que c'était que cette brillante flamme, cette lumière, ces voix ? »

Le bon Saint y consentit avec sa simplicité habituelle. « Frère Léon, lui dit-il, cette flamme que tu as vue, c'était l'Esprit-Saint. Dans sa bonté infinie, DIEU m'a révélé beaucoup de mystères, et a daigné me communiquer une très-haute connaissance de lui-même. Ravi d'admiration, je n'ai pu retenir le cri que tu as entendu. « Qu'êtes-vous, « Seigneur ? et moi, que suis-je ? » Car rien ne m'a fait si bien comprendre l'abîme de mon néant et de ma misère, que de contempler, bien que de loin et sous des voiles, les merveilles des perfections de DIEU.

« Comme j'étais dans cette contemplation du tout de DIEU et du néant de la créature, il a plu à mon Seigneur de me commander de lui offrir quelque chose, en échange de tous les biens que j'avais reçus de lui. « Hé ! Seigneur, lui ai-je dit, ma pauvreté est si grande, que, sauf cette misérable robe qui me couvre, je n'ai rien au monde, vous ayant fait depuis longtemps le sacrifice et de mon âme et de mon corps. » Le Seigneur m'a dit alors : « Mets la main dans ton sein, et donne-moi ce que tu y trouveras. » Ce qu'ayant fait, je fus très-surpris d'y trouver une belle et grande pièce d'or ; et je la lui donnai aussitôt. Une seconde fois, puis une troisième, le Seigneur me fit la même demande, et je trouvai successivement deux autres magnifiques pièces d'or à lui offrir. Voilà ce que j'ai fait, Frère Léon, lorsque tu m'as vu étendre le bras dans la flamme divine.

« Stupéfait, et rendant grâces à mon doux Sauveur de ce qu'il me donnait ainsi le moyen de lui offrir quelque chose, je lui ai demandé ce que signifiaient ces trois pièces d'or, que j'avais ainsi miraculeusement trouvées dans la poitrine. « Ce sont, me dit-il, les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, fidèlement gardés par les vrais Religieux ; et puis, ce sont les trois Ordres

que tu as institués pour mon amour et sous l'inspiration de mon Esprit. »

« Et le Seigneur ajouta : « En échange de ce que tu m'as donné, je te promets trois choses : la première c'est que j'aimerai et assisterai très spécialement tous ceux qui deviendront tes enfants ; la deuxième, c'est que je bénirai et favoriserai tous ceux qu'ils aimeront ; la troisième, c'est que les trois Ordres dont je t'ai fait le père, subsisteront jusqu'à la fin du monde. »

Après ce récit, saint François congédia Frère Léon, lui défendant de chercher désormais à voir ce qui se passait entre Dieu et lui.

XXV

L'Impression des Stigmates.

Le 13 septembre, veille de l'Exaltation de la sainte Croix, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST voulut parachever par un dernier trait la parfaite sainteté des dispositions de son serviteur, avant de lui donner celle grâce inouïe de la stigmatisation qui devait faire de saint François une merveille unique et absolument incomparable.

Pendant que le Saint était en oraison, toujours sur le Mont-Alverne, un Ange lui apparut tout resplendissant de lumière et lui dit : « François, veux-tu accepter tout ce que Dieu se prépare à opérer en toi ? — Je suis prêt à tout, répondit le bienheureux Père ; je suis prêt à accomplir en tout sa sainte volonté, pourvu qu'il daigne m'assister de sa grâce. Bien que je ne sois qu'un serviteur inutile, in-

digne que mon DIEU pense à moi, cependant je suis tout à ses ordres, et le prie de faire en moi et de moi tout ce qu'il voudra. » Il croyait alors, comme nous l'avons dit, qu'il s'agissait pour lui de la grâce du martyre.

Le lendemain, 14 septembre, à l'aube du jour, saint François étant en prière, tout embrasé d'amour dans une haute contemplation des miséricordes de son Sauveur crucifié, et tout transformé intérieurement en lui par la conformité de son cœur avec le Cœur sacré de JÉSUS, il vit descendre vers lui, d'un vol rapide, un Ange du ciel, semblable au Séraphin à six ailes du Prophète Isaïe. Ces ailes étaient de feu et de flammes, tellement embrasées et éblouissantes, qu'elles rayonnaient de splendeur.

L'apparition céleste s'approcha du Bienheureux, qui aperçut, au milieu des six grandes ailes de feu, l'image de son JÉSUS crucifié. Les deux bras du Sauveur étaient étendus et cloués, comme jadis sur la croix; également ses deux pieds; et au-dessus de sa tête s'élevaient, croisées par leurs extrémités, les deux ailes supérieures, tandis que les inférieures se croisaient par en bas, au-dessous des pieds; les deux autres s'agitaient à droite et à gauche, dépassant les mains comme pour voler et soutenir dans les airs la divine apparition.

A cette vue, l'âme de François fut ravie tout entière d'un amour et d'une compassion impossibles à décrire. La joie et la douleur la remplissaient tour à tour : la joie des Anges et des Bienheureux, parce que c'était JÉSUS, l'Amour du ciel et de la terre, JÉSUS, la béatitude, la lumière et la joie de l'éternité; la douleur, parce que c'était JÉSUS crucifié, JÉSUS, tel qu'il était au Calvaire, avec les terribles clous du crucifiement et avec le cœur percé par la lance. François s'étonnait de cette union de la gloire céleste et des opprobres du Calvaire, se deman-

dant comment l'infirmité des souffrances apparaissait ainsi sous la figure d'un Séraphin immortel, impassible et glorieux.

Jésus lui fit connaître par sa parole intérieure que ce n'était point par le martyre et le crucifiement de la chair qu'il voulait opérer en lui la grâce qu'il lui avait annoncée, mais bien par un crucifiement spirituel, qui, de son esprit et du sien, ne ferait plus qu'un seul esprit, et qui l'établirait jusque dans sa chair mortelle, dans un véritable état de victime et de martyr.

La vision céleste dura quelque temps encore, et, en disparaissant, elle laissa dans l'âme de François une ardeur toute séraphique, en même temps que ses rayons enflammés imprimaient miraculeusement dans sa chair la ressemblance des cinq plaies et des clous du céleste Crucifié.

En effet, par un acte de sa toute-puissance créatrice, Jésus fit apparaître aux mains et aux pieds du Bienheureux quatre gros clous semblables à ceux que François venait de révéler dans l'apparition divine ; et, à son côté droit, une large plaie béante, correspondant à celle du crucifix.

Ce n'étaient pas seulement des plaies, des ouvertures faites par des clous ; c'étaient des clous formés de la chair même du Saint, et il n'y avait point de solution de continuité dans la peau dont ils étaient recouverts et qui était la même que celle des mains et des pieds.

Ces clous miraculeux étaient durs et couleur de fer ; la tête en était large et arrondie ; les pointes, qui dépassaient de beaucoup le dessus des mains et la plante des pieds, étaient recourbées et comme rabattues. Ils étaient mobiles ; de sorte qu'en appuyant d'un côté, on les faisait ressortir de l'autre. Du côté des pointes, sur les mains et

sous les pieds, il y avait, entre les clous et la chair, l'espace d'un doigt. Aussi, à partir de ce jour, le pauvre Saint ne pouvait-il plus pour ainsi dire se tenir sur ses pieds, sans éprouver une grande souffrance. Un sang pur distillait incessamment de ces cinq plaies miraculeuses, surtout de celle de son côté, qui était large, avec des bords relevés, et dont la chair était couleur de rose.

Pour cacher aux regards cette merveille capable de lui attirer tant d'honneurs, François enveloppa désormais ses mains et ses pieds de pauvres langes, et s'ingénia de mille manières pour dérober, même à ses Frères, la vue de ses Stigmates. Il ne les montra qu'à un très petit nombre d'intimes, entre autres à sa chère fille sainte Claire d'Assise, qui l'aidait à les cacher et à en tempérer la douleur.

On conserve encore aujourd'hui, à Assise, une feuille de parchemin qu'elle lui donna un jour pour empêcher la plaie de son côté de maculer sa tunique par une effusion de sang plus abondante que d'habitude ; une espèce de cataplasme qu'elle lui fit elle-même une autre fois, et qu'il lui rendit tout imprégné de son sang ; enfin, des sandales en étoupes, qu'elle confectionna également de ses propres mains, afin d'atténuer, quelque peu, pour son cher père en JESUS-CHRIST, les douleurs de la marche. — Ce cataplasme de sainte Claire répand continuellement un parfum surnaturel, qui ne ressemble à aucun parfum terrestre, et qui, les jours de fête, augmente sensiblement d'intensité et de suavité. Il est conservé dans un beau reliquaire d'argent massif, donné jadis par saint Charles Borromée, lequel avait été nommé par le Saint-Siège Protecteur de l'Ordre des Frères-Mineurs.

Saint-François donc, ayant fini son carême en l'honneur de saint Michel Archange, tout brûlant d'amour et

portant dans son cœur les ardeurs mêmes du Cœur de Jésus, descendit comme tout transfiguré de sa solitude du Mont-Alverne, pour rejoindre ses fidèles compagnons. Voyant bien qu'il ne pourrait leur céler longtemps sa glorieuse et douloureuse stigmatisation, il les réunit et leur demanda, comme en parlant d'un autre, ce qu'il y avait à faire en pareil cas pour sauvegarder la sainte humilité. Mais les Frères ne furent pas dupes de ce pieux manège; et l'un d'eux, le Frère Illuminé, qui l'avait accompagné en Egypte, lui dit, en le voyant tout hors de lui-même et à moitié en extase : « Père bien-aimé, les faveurs extraordinaires que Dieu accorde parfois à ses grands serviteurs, sont pour le salut de tous, aussi bien que pour leur sanctification personnelle. Ne retenez donc point la lumière sous le boisseau. Ayant eu une grande révélation de Dieu, vous seriez ingrat au Seigneur de vouloir cacher ce qu'il a opéré en vous pour le salut du monde. »

Saint François reçut cette parole comme de la bouche même de Dieu, et il raconta fort humblement la vision qu'il avait eue, l'impression des Stigmates qui l'avait suivie, et plusieurs autres choses très sublimes et divines; le tout, sous le sceau du secret, du moins tant qu'il vivrait. Il ajouta : « Celui qui m'est apparu, m'a révélé des choses que, de ma vie, je ne découvrirai à personne. »

Le bienheureux Frère Léon, qui, en sa qualité plus intime de secrétaire et de confesseur, fut admis par saint François à panser et à soigner tous les jours les Stigmates sacrées, les contempla tout à son aise, et en a rendu témoignage. Il changeait les linges, à mesure qu'ils s'imprégnaient de sang; et il mettait de la charpie entre les clous et la chair, ce qui donnait chaque fois au pauvre

Saint l'occasion de souffrir d'incroyables douleurs, que dominait toujours sa merveilleuse et angélique patience. Néanmoins, François ne voulut point qu'on y touchât le vendredi, afin qu'en ce jour de la Passion, il pût souffrir comme Jésus, sans soulagement aucun.

Frère Rufin, lui aussi l'un des premiers bienheureux compagnons de saint François, avait eu le bonheur de voir maintes fois les Stigmates des mains et des pieds; et il désirait ardemment voir aussi la plaie du côté. Plus d'une fois, il l'avait sentie et touchée de l'extrémité de ses doigts, pendant qu'il rendait au Saint quelques petits offices d'infirmier, lui faisant sur la poitrine des onctions prescrites par le médecin. Il mourait d'envie de la contempler, pour sa consolation. Sachant que le bon Père François ne pouvait rien refuser de ce qu'on lui demandait pour l'amour de Notre-Seigneur, il lui dit un jour : « Père François, au nom et pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, donnez-moi votre tunique pour la mienne. » Le Saint y consentit; et aussitôt, sans y penser autrement, il enleva sa pauvre tunique, donnant ainsi au bienheureux Rufin le loisir de contempler un instant la plaie sanglante, semblable à une large rose épanouie, que le divin amour avait faite à son flanc droit.

Nous aussi, enfants de saint François, vénérons et baisons en esprit, avec une religion profonde, les plaies de Jésus imprimées dans le corps de notre Père séraphique, et demandons au Sauveur de nous communiquer les sentiments de ces premiers Frères-Mineurs, si purs, si parfaits, si évangéliques, lorsqu'ils contemplaient les mains, les pieds, le côté percés du Serviteur de Dieu.

XXVI

**Comment le Saint-Siège Apostolique
a reconnu et proclamé la vérité des Stigmates
de saint François.**

Le Pape Alexandre IV, qui, dans sa jeunesse, avait eu le bonheur de vivre et de converser avec saint François, avait également vu de ses yeux et touché de ses mains les Stigmates du Saint, ainsi que le rapporte en ces termes saint Bonaventure. « Le Souverain-Pontife Alexandre, prêchant un jour au peuple en présence d'un grand nombre de nos Frères et de moi-même, affirma que, pendant la vie de saint François, il avait vu de ses propres yeux ces vénérables Stigmates. »

Et le même Pontife voulut confirmer solennellement par une Bulle la vérité des Stigmates de notre bienheureux Père, disant entre autres, « qu'une main céleste imprima sur le corps du saint homme pendant qu'il vivait les admirables marques de la Passion du Sauveur; des yeux très attentifs ont vu, et des mains très sûres ont senti que, dans ses mains et dans ses pieds, il y avait très certainement des clous bien formés, soit de sa propre chair, soit d'une autre substance nouvellement produite. Le Saint s'efforçait de les cacher, pour éviter la gloire qui lui en serait revenue de la part des hommes. Après sa mort, chacun put voir à son côté une plaie qui

n'était point faite de main d'homme, et qui était semblable à celle du Sauveur ; cette plaie, que le Bienheureux porta assez longtemps pendant sa vie, était fraîche et vermeille ; et le sang qui en coulait fit qu'elle ne pût rester caché aux yeux de ses Frères qui avaient plus de familiarité avec lui.

« Il y a longtemps que Nous avons une parfaite connaissance de la réalité des Stigmates de saint François, DIEU Nous ayant fait la grâce d'avoir en une étroite liaison avec ce saint homme, lorsque Nous étions de la Maison du Pape Grégoire IX, Notre Prédécesseur. »

Et le Pape, en terminant sa Bulle, enjoint et commande à tous les Évêques et Prélats du monde d'apprendre à leurs peuples à révéler ce grand et merveilleux Saint, et, en particulier, le miracle des Stigmates qu'il a reçus pour la conversion et l'édification du peuple chrétien tout entier.

Pour l'Espagne, il fit plus encore. Ayant appris que quelques ecclésiastiques et Religieux, hostiles à la gloire de saint François, ne craignaient pas d'effacer, sur les portraits du Saint, la représentation des Stigmates, sous prétexte que le miracle n'était point avéré, Alexandre IV enjoignit aux Évêques de poursuivre les coupables, déclarant que « tous ceux qui effaceront ou feront effacer les Stigmates des images de saint François, et qui publieront qu'il ne les a jamais eus, de quelque condition qu'ils soient, et quelque rang qu'ils tiennent, seront, par le fait même, liés d'excommunication, et ne pourront en être déliés qu'ils ne viennent se présenter au Siège-Apostolique. »

Avant Alexandre IV, le vénérable Pontife, Grégoire IX, ce même Cardinal Ugolini, qui fut le premier Protecteur des Frères-Mineurs, avait pris la défense de son cher saint

François et de ses Stigmates avec une vigueur non moins apostolique. Ayant su qu'en Allemagne un Frère-Prêcher avait osé, on ne sait pourquoi, attaquer la réalité du miracle des Stigmates, le saint Pape ordonna immédiatement à son Provincial de « le suspendre de la prédication et de le Lui envoyer à Rome, pour y être puni comme il l'avait mérité. »

Et un certain Evêque d'Olmutz ayant dit, dans une Lettre pastorale, que, par respect pour JÉSUS-CHRIST crucifié, on ne devait point représenter saint François avec les Stigmates de la Passion, Grégoire IX lança publiquement contre lui un Monitoire, le tancant sévèrement de sa témérité. « DIEU, dit le saint Pape, a voulu honorer de l'impression des Stigmates le Bienheureux François, qu'il chérissait. Ces Stigmates ont été véritablement imprimés dans sa chair. Donc, Nous vous ordonnons et mandons, en vertu de l'obéissance, de ne rien entreprendre désormais qui puisse irriter la majesté divine et déplaire au Saint-Siège. N'ayez pas la hardiesse de répandre davantage des faussetés contre le privilège des Stigmates, accordé par la bonté de DIEU pour la gloire de son Serviteur; mais au contraire, appliquez-vous soigneusement à le rendre célèbre en Allemagne, comme il l'est dans les autres pays, vous persuadant bien que le saint homme a été honoré de ces Stigmates pendant qu'il vivait: que plusieurs personnes les ont vus, quoiqu'il s'efforçât toujours de les cacher par le mépris qu'il faisait des louanges humaines, et par son attention à contempler les choses célestes; et qu'enfin lorsqu'il quitta cette vie pour aller au ciel, ils furent exposés aux regards de tout le monde. » — La Lettre Apostolique porte la date du 31 mars 1237, onze ans après la mort de saint François.

Depuis lors, nul n'osa plus s'inscrire en faux contre

l'incomparable miracle de l'impression des Stigmates ; et l'humble et pauvre saint François put jouir pleinement, dans toute l'Église, du trésor dont Notre-Seigneur l'avait doté, seul entre tous les Saints, sur le Mont-Alverne.

A sa gloire, nous rapporterons cependant ici un dernier acte du Siège-Apostolique qui résume tous les autres. C'est une Bulle adressée à tous les fidèles d'Allemagne par le même Pape Grégoire IX. A cette époque, en effet, le bon Père saint François ne trouvait guère de contradicteurs que dans ce malencontreux pays.

« Nous croyons inutile, dit le Souverain-Pontife, de vous exposer dans ces Lettres les grands mérites qui ont conduit à la céleste patrie le glorieux Confesseur saint François, puisqu'il n'y a guères de fidèles qui n'en soient informés. Mais Nous avons jugé qu'il convenait de vous instruire tous plus particulièrement de la merveilleuse et singulière faveur dont il a été honoré par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. gloire et splendeur des Saints. C'est qu'il a reçu par une vertu divine, pendant sa vie, les Stigmates aux mains, aux pieds et au côté, lesquels y sont demeurés après sa mort. La connaissance certaine que Nous et Nos Frères les Cardinaux en avons eue, aussi bien que de ses autres miracles certifiés authentiquement par des témoins très-dignes de foi, a été le principal motif qui Nous ait porté à le mettre au catalogue des Saints, de l'avis de nos susdits Frères les [Cardinaux, et de tous les Prélats qui étaient alors auprès de Nous.

« Comme donc Nous souhaitons fort que ce prodige soit cru de tous les fidèles, Nous vous prions et exhortons, en Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, vous l'enjoignant pour la rémission de vos péchés, de fermer les oreilles à tout ce qu'on pourroit vous dire de contraire, et d'avoir pour ce saint Confesseur une vénération et une dévotion qui

vous le rendent favorable auprès de DIEU ; afin que, par ses mérites et par ses prières, le Seigneur vous fasse la grâce de prospérer en ce monde, et d'être éternellement heureux en l'autre.

« Donné à Vilerbe, le deuxième jour d'avril de l'an 1237, onzième de Notre Pontificat.

« GRÉGOIRE IX, Pape. »

Plusieurs autres Souverains-Pontifes ont rendu le même témoignage au prodige des Stigmates. Ainsi Nicolas III décrétait, en 1229, que « personne ne devait attaquer l'Ordre des Frères-Mineurs, puisque JÉSUS-CHRIST l'a autorisé lui-même par les marques de sa Passion, ayant voulu que celui qui en était l'Instituteur les portât imprimées sur son corps d'une manière si sensible et si glorieuse. »

Ainsi encore, le Pape Nicolas IV disait dans une Lettre Apostolique datée de 1291, que « la sainte Église Romaine, attentive à ce qui touche saint François et ses Stigmates, a su, par des témoignages authentiques, qu'ils ont été imprimés en sa chair, non pas seulement au dehors, mais encore au dedans, à travers la chair, les nerfs et les os, dans ses mains, dans ses pieds, et à son côté, avec une profondeur proportionnée ; en sorte que cela ne s'est pu faire que par un don miraculeux, et nullement par une vertu naturelle. La même sainte Église a déclaré par un décret, qu'il n'est pas permis de contredire cette vérité, et qu'on doit tenir ce miracle pour certain. D'où il est évident que celui-là s'expose à tomber dans le sacrilège qui a l'audace de nier ou de désapprouver ce qu'elle a confirmé par un mouvement du Saint-Esprit, après avoir pris humainement toutes les mesures de prudence requises pour s'assurer de la vérité du fait. »

Et voilà comment la suprême autorité du Siège-Apostolique a proclamé et confirmé d'une manière absolue la vérité des Stigmates de saint François, pour l'honneur de JÉSUS-CHRIST, la consolation des Frères-Mineurs et la sanctification de tous les fidèles.

Sixte IV d'abord, puis Sixte V, puis Paul V, puis enfin Urbain VIII en établirent solennellement la fête, avec un Office propre fixé au 17 septembre.

Donc, avec l'Église notre Mère, proclamons, nous aussi, le glorieux privilège de notre bien-aimé et séraphique Père saint François ; chantons joyeusement ses louanges, et entourons-le de tous nos respects et de tout notre amour.

XXVII

**Saint François, descendu de l'Alverne,
resplendit plus que jamais de l'éclat de la sainteté,
au milieu de ses souffrances.**

Quand son grand jeûne fut terminé, saint François descendit du Mont-Alverne, avec les quelques compagnons qu'il y avait amenés. Il ne pouvoit pour ainsi dire plus marcher, et allait et venait porté sur un âne, heureux de ce nouveau trait de ressemblance avec l'humble et doux Sauveur.

Quelque chose d'extraordinaire s'était passé autour de l'Alverne ; car, sans que personne eût divulgué le secret des Stigmates, saint François trouva, au pied de la sainte montagne, quantité de gens qui en avaient connaissance,

et qui, le jour où le prodige avait eu lieu, avaient vu l'Alverne éclairé d'une lumière très brillante; et apprenant, on ne sait comment, la stigmatisation miraculeuse de saint François, ils étaient accourus pour vénérer ses plaies sacrées, pour les voir et les baiser. Mais l'humble saint François avait, comme nous l'avons dit, enveloppé de linges ses pieds et ses mains et il ne leur présentait que l'extrémité de ses doigts.

Dans un petit village, près d'Arrezo, le simple attouchement d'une de ses mains guérit subitement un pauvre enfant de huit ans, hydropique depuis quatre années.

Non loin de là, à Montaigu, il reçut l'hospitalité chez un comte Alberti, qui lui était fort dévoué, ainsi qu'à tous les Frères-Mineurs. Celui-ci lui ayant demandé de lui laisser comme souvenir la pauvre robe qu'il avait portée sur le Mont-Alverne, et qui, la première, avait été teinte du sang des Stigmates, François y consentit naïvement, à la condition qu'on lui en donnerait une autre, à titre d'aumône. Cette très précieuse relique, enveloppée de soie et d'or, fut longtemps conservée, de père en fils, par les seigneurs de Montaigu, et passa plus tard en la possession des Grands-Ducs de Toscane, qui la conservaient à Florence avec une vénération facile à comprendre.

Sur son humble monture, François, presque toujours environné de multitudes pieuses, avides de le voir, de l'entendre et de le toucher, ne vivait pour ainsi dire plus sur la terre; il demeurait plongé dans une sorte d'état extatique, ne s'occupant que de JÉSUS-CHRIST, n'entendant, ne voyant plus rien ici-bas. Ses compagnons ont témoigné qu'ils le voyaient souvent ainsi absorbé dans la contemplation, si élevé au dessus des sens, qu'il était comme un corps mort, insensible à ce qui se passait autour de lui.

A Mont-Casal, on vint lui dire qu'un de ses Frères était affreusement tourmenté d'un mal que les uns prenaient pour de l'épilepsie, et d'autres pour une véritable possession. Emu de compassion, le bon Père prit une bouchée de pain dont il mangeait, et l'envoya à ce pauvre Frère, qui, en ayant goûté, se trouva immédiatement et radicalement guéri.

Dans un autre bourg, sur son passage, à Castello, on lui présenta un enfant que dévorait un ulcère. Le Bienheureux fit le signe de la Croix sur la bande qui couvrait l'ulcère ; et quand les parents enlevèrent le linge, ils virent avec admiration l'horrible plaie, changée en une belle chair semblable à une rose vermeille, qui demeura toujours comme un témoignage irréfragable du miracle du Père François. Il demeura un grand mois dans ce bourg de Castello et revint ensuite à son cher asile de Sainte-Marie des Anges.

Le bienheureux Frère Léon, qui ne le quittait point, rapporte que, durant tout le chemin, une grande croix lumineuse, brillante comme de l'or, précédait le saint homme, s'arrêtant quand il s'arrêtait, avançant quand il se mettait en marche. C'était le symbole frappant des sentiments intimes de son cœur. » Crucifié d'esprit et de corps avec JÉSUS-CHRIST, François, dit en effet saint Bonaventure, brûlait pour son Dieu d'un amour de Séraphin, et ressentait la même soif du salut des âmes qui dévorait Notre-Seigneur sur sa croix. Ne pouvant plus parcourir, comme auparavant, les villes et les campagnes, à cause des souffrances que lui causaient les gros clous qui transperçaient ses pieds, il s'y faisait conduire, tout languissant et demi-mort qu'il était, pour animer tous les chrétiens à porter dignement la croix de leur Sauveur. Et il disait à ses Frères : « Commençons enfin à servir le Sei-

gneur notre DIEU ; car jusqu'ici nous avons fait bien peu pour lui. »

« Ses membres abattus de travaux et de douleurs, ajoute saint Bonaventure, laissaient à son esprit toute sa force et sa vigueur, si bien qu'il formait les résolutions les plus généreuses, et qu'il s'élançait toujours en avant, sans consulter ses forces.

« Comme DIEU voulait l'élever à une très haute sainteté et lui donner ce comble de mérite qui ne vient que de la patience, il le fit passer par un redoublement de souffrances ; il lui envoya des maladies et des infirmités telles, qu'à peine y avait-il une partie de son corps où il ne ressentit de violentes douleurs. Il fut bientôt réduit à n'avoir plus que la peau collée sur les os, toute la chair étant dévorée par les ardeurs de la fièvre. Pour lui, heureux de souffrir ainsi, il appelait toutes ces souffrances « ses sœurs, » pour montrer combien elles lui étaient chères. »

La seule chose qui lui faisait de la peine dans ces maladies, c'est qu'elles mettaient obstacle aux grands desseins qu'il avait dans le cœur pour étendre le règne de JÉSUS-CHRIST et pour travailler au salut des âmes. A ce point de vue, il s'affligeait quelque peu de l'accroissement que prenait son mal d'yeux, et qui menaçait de lui faire perdre entièrement la vue. Néanmoins, quand il le pouvait, il allait de côté et d'autre, monté sur son pauvre âne, et on l'entendait répéter avec des accents qui pénétraient tous les cœurs : « JÉSUS-CHRIST, mon amour, a été crucifié ! » Et, plus agile dans son infirmité que les gens les mieux portants, il parcourait ainsi quelquefois, en un seul jour, cinq ou six bourgs de la vallée de Spolte.

Mais, à ce régime, ses pauvres yeux s'enflammaient et

s'affaiblissaient de plus en plus ; il y ressentait de si cuisantes douleurs, qu'il lui fallut, bon gré, mal gré, interrompre ses courses et ses prédications. Malgré les supplications de ses Frères, il ne voulait cependant user d'aucun remède pour adoucir le feu qui brûlait ses yeux. Il fallut que le Frère Elie, vicaire général de l'Ordre, et le Cardinal Ugolini, à qui François avait voué obéissance, employassent la voix d'autorité pour fléchir sa résolution à cet égard.

Il se laissa donc transporter dans une cellule très pauvre, voisine du monastère de Saint-Damien, où sainte Claire et ses filles s'étaient offertes à lui préparer toutes sortes de remèdes. Il y demeura quarante jours avec quatre de ses Frères les plus chers, Léon, Massé, Rufin et Ange de Riéti, qui s'employèrent jour et nuit auprès de sa personne. Quel bouquet de Saints en cet humble réduit ! D'un côté, saint François d'Assise, avec quatre Bienheureux Frères-Mineurs ; et de l'autre, sainte Claire, avec douze ou quinze Saintes ou Bienheureuses de son Ordre naissant !

Mais tous les remèdes vinrent échouer devant la violence du mal, et les douleurs étaient si cuisantes, qu'il ne pouvait reposer ni jour ni nuit. Dans l'excès de son accablement, le pauvre Saint cria un jour vers son DIEU, lui disant avec larmes ; « Seigneur JÉSUS, jetez les yeux sur moi, venez à mon secours, et donnez-moi la grâce de supporter patiemment tant de souffrances ! » Il entendit aussitôt une voix céleste lui répondre : « François, à quel prix peut-on acheter un royaume qui n'a point de prix ? Sache que les douleurs que tu ressens sont préférables à tous les trésors du monde. Il ne faudrait point t'en défaire pour le monde entier, lors même que toutes les montagnes se changeraient en or pur, toutes ses pierres en pierreries, et toutes les eaux de la mer en parfums déli-

cieux. — Oh, oui ! Seigneur, s'écria François tout transporté d'amour ; c'est bien ainsi que j'apprécie les souffrances que vous m'envoyez. Je sais que vous me les donnez pour me purifier de mes péchés en ce monde, afin de me faire éternellement miséricorde en l'autre. — Réjouis-toi donc, ô mon fidèle serviteur, reprit Notre-Seigneur, car c'est par la voie où tu es que l'on va au ciel. »

A ces mots, François se leva plein de ferveur ; et, comme ravi hors de lui-même, il fit appeler sainte Claire, qui, elle aussi, était accablée d'infirmités et de souffrances, afin de la reconforter par ce que DIEU venait de lui faire entendre ; et, semblables à deux Anges, ils s'entretenirent longtemps ensemble de l'amour de JÉSUS-CHRIST, du prix inestimable des souffrances, et des admirables desseins de DIEU sur ses créatures.

XXVIII

**Surnaturellement assuré de son salut
François se réjouit de plus en plus de souffrir
avec JÉSUS-CHRIST.**

Après l'entretien tout séraphique dont nous venons de parler, on apporta à saint François sa modeste réfection. Étant à table et commençant à manger, il s'arrêta tout d'un coup, les yeux fixés au ciel, et s'écria d'une voix vibrante : « DIEU soit béni, glorifié et exalté au dessus de tout ! » Et se levant avec un mouvement extraordinaire, il se jeta à terre, comme écrasé sous le poids de l'action de

DIEU, et demeura, pendant une heure, ravi en extase, immobile, tout perdu en JÉSUS-CHRIST.

Quand il fut revenu à lui, un bon Frère qui avait tout vu et entendu, eut la singulière idée de lui dire : « Père François, ce que vous venez de faire n'est guère convenable. — Ah ! mon cher Frère, répondit le bon Saint, j'ai eu grand sujet de faire ce que j'ai fait. Je te le confierai, à la condition que tu n'en parleras à personne tant que je vivrai. Si un grand roi promettait à un de ses sujets de lui donner son royaume, celui-ci n'aurait-il pas grande raison de se réjouir ? Or, le Seigneur m'a tout à l'heure assuré de son royaume ; et j'en ai eu tant de joie, que je n'ai pu retenir le cri de mon cœur. Si j'ai fait quelque chose qui t'a semblé malséant, ne l'attribue qu'à cet excès de bonheur. Mais ce que j'ai fait, ne suffit pas ; je veux louer mon DIEU mieux encore : sans cesse je bénirai son saint Nom, et l'exalterai par mes louanges tout le reste de mes jours ! »

Ensuite il s'assit, et, après quelques moments de recueillement, il dicta à l'un de ses compagnons un cantique ravissant, plein de naïveté et d'amour, qui commence ainsi :

« O DIER très haut, Seigneur tout-puissant, mon doux Sauveur, c'est à vous qu'appartient la louange, l'honneur, la gloire et toute bénédiction ! On ne doit les rapporter qu'à vous seul, et nul homme n'est digne de prononcer votre saint Nom. Soyez donc loué, Seigneur mon DIEU, par toutes vos créatures. »

Par l'ordre de saint François, ce cantique quasi inspiré fut mis en beaux vers par le bienheureux Frère Pacifique, ce grand poète dont nous avons rapporté plus haut la conversion miraculeuse ; et François voulut que tous ses Frères l'apprirent par cœur pour le réciter

chaque jour Il est connu sous le nom de *Cantique du Soleil*, parce que dans l'énumération de toutes les créatures, c'est au soleil, comme à la plus magnifique, que s'adresse tout d'abord saint François.

Peu de jours après l'avoir composé, le bienheureux Père eut occasion d'en faire constater la singulière efficacité. Une contestation très vive s'étant élevée à Assise, entre la cour épiscopale et les magistrats, François, très peiné de voir l'affaire s'envenimer au lieu de s'apaiser, se mit en oraison et appela ses Frères. Il leur commanda d'aller à Assise, de déclarer de sa part aux magistrats qu'il les priait de se rendre auprès de l'Évêque, et que leur différend s'arrangerait. Et il leur remit son cantique, auquel il venait d'ajouter le verset suivant :

« Béni soit mon doux Seigneur, à cause de ceux qui, pour son amour, pardonnent les offenses et supportent patiemment la tribulation et la maladie ! Bienheureux ceux qui souffrent en paix, parce que vous, Seigneur, qui êtes le Très-Haut, vous les couronnerez dans les cieux ! »

« Allez, dit François à ses Frères, allez de ma part avec confiance. Quand les magistrats seront en présence de l'Évêque, n'ayez point de honte : chantez à deux chœurs ce cantique, avec le dernier couplet, comme étant les chantres de DIEU. »

Par vénération pour le désir de leur Saint, l'Évêque et les magistrats consentirent à se voir, et les bons Frères s'étant mis à chanter le cantique, Notre-Seigneur toucha si bien les cœurs, que les deux partis s'embrassèrent et se demandèrent mutuellement pardon.

Cependant les souffrances du pauvre saint François allaient plutôt en augmentant, et le Vicaire général de l'Ordre, Frère Elie, qui, malgré ses défauts, aimait tendrement son bienheureux Père, essaya de le soulager en

le faisant changer d'air. On le transporta donc à Foligno, à cinq lieues d'Assise. Là, le Frère Elie eut un songe : il vit un personnage mystérieux, à l'aspect misérable, revêtu des ornements pontificaux, qui lui dit : « Le Frère François doit souffrir encore avec patience pendant près de deux ans ; après quoi la mort le délivrera et le fera passer au parfait repos, exempt de toute douleur. » Il en fit part à saint François, qui lui répondit avec joie : « La même chose m'a été révélée. » Et, saluant d'avance le jour de sa délivrance bienheureuse, François compléta son cantique par cette dernière et belle strophe :

« Béni soit mon doux Seigneur, pour notre sœur la mort corporelle ! Nul homme vivant ne peut l'éviter. Malheur à ceux qui meurent en état de péché mortel ! Heureux ceux qui, à l'heure de la mort, se trouvent conformes à votre sainte volonté, Seigneur ! La seconde mort, la mort éternelle, ne pourra les atteindre ! Que toute créature loue et bénisse mon DIEU ! qu'elle lui obéisse et le serve avec une grande humilité ! »

On profita d'un peu de mieux pour le rapporter à Notre-Dame des Anges, où Notre-Seigneur allait lui donner l'occasion de pratiquer le premier et dans tout son héroïsme cette humilité qui couronnait ses chants. Voulant s'entretenir de choses spirituelles avec son Frère bien-aimé Bernard de Quintavalle, le premier de ses compagnons, il pria un Frère de le mener dans le bois voisin, où il savait que Bernard était en contemplation, suivant sa coutume. « Frère Bernard, lui cria-t-il jusqu'à trois fois avec beaucoup de tendresse, Frère Bernard, viens parler à ce pauvre aveugle. » Mais Bernard, qui était tout absorbé en DIEU, ne répondit point. Étonné et peiné, François se mit en prière pour apprendre de DIEU ce qui pouvait porter Bernard à le négliger ainsi. « Petit homme,

lui dit alors une voix du ciel, de quoi te troubles-tu ? Faut-il donc laisser le Créateur pour la créature ? Le Frère Bernard s'entretenait avec moi lorsque tu l'as appelé. C'est moi qui l'ai retenu, et pour sa propre consolation, et pour l'apprendre que Dieu ne laisse pas toujours les hommes spirituels maîtres d'eux-mêmes et en état d'obéir aux autres hommes. Il y a bien des choses qu'on ne doit point condamner en eux, et il ne faut pas mesurer leurs actions aux règles ordinaires. »

Tout tremblant, l'humble François rappela son guide, qui s'était éloigné par révérence, et, le tenant par la main, il alla chercher Bernard. Quand il l'eut trouvé, il se prosterna à ses pieds, s'humilia profondément de sa faute, et, se mettant sur le dos : « Je vous commande, lui dit-il, de me fouler aux pieds trois fois et de me mettre le pied sur la bouche. » Les larmes aux yeux, le bon Bernard fit toutes les résistances possibles ; mais, n'osant désobéir à un tel maître, il fit ce qui lui était ordonné.

L'année 1225 se passa, pour notre cher Saint, à souffrir et à pleurer. Vers l'automne, à la prière du Cardinal Ugolini et du Vicaire général de l'Ordre, il se laissa porter à Rieti, où il y avait, lui disait-on, des médecins fort habiles, qui pourraient peut-être guérir ses yeux. François ne le désirait que pour pouvoir reprendre ses missions et sauver les âmes. Mais, apprenant que les habitants de Rieti s'apprêtaient à lui faire un accueil triomphal, il se fit mener à Saint-Fabien, petit village des environs, et demanda au Curé l'aumône de l'hospitalité.

Le Pape était alors à Rieti avec toute sa Cour ; et plusieurs grands personnages, voire même des Cardinaux, vinrent à Saint-Fabien pour visiter le saint homme. Pendant qu'ils s'entretenaient avec lui, les gens de leur suite, qui étaient fort nombreux, allèrent dans la vigne du

Curé et lui mangèrent tous ses raisins. Tout désolé, le pauvre Curé s'en plaignit à François. « Tous les ans, lui dit-il d'un air piteux, je recueille dans ma vigne quatorze mesures de vin, qui suffisent à ma maison : que vais-je devenir cette année ? — Je suis fâché, répondit le bon Saint, que mon arrivée vous ait causé du dommage : il faut espérer que DIEU y remédiera, et j'ai la confiance que, du peu de raisins qui vous restent, il saura faire sortir vos quatorze mesures, et d'autres encore par-dessus le marché. » Et le Curé fit cette année-là vingt¹ bonnes mesures de vin. En souvenir de cette multiplication miraculeuse, les magistrats élevèrent depuis, sur l'emplacement de la vigne, un couvent de Frères-Mineurs, dont le Cardinal Ugolini, devenu Pape sous le nom de Grégoire IX, voulut lui-même consacrer la modeste église.

Fatigué de la foule, François alla chercher un peu de repos dans son couvent de Mont-Colombe. Les médecins qui l'y suivirent, et dont la science n'égalait sans doute pas la bonne volonté, furent d'avis que, pour soulager ses maux d'yeux, il fallait lui appliquer aux tempes un fer rouge. François s'abandonna à ses bourreaux, dans l'espoir d'abord de recouvrer assez de vue pour recommencer ses courses évangéliques, puis dans la pensée de souffrir pour l'amour de JÉSUS crucifié.

En voyant le fer rougi au feu, il ne put cependant retenir un premier mouvement naturel de crainte. Pour le surmonter, il se mit à parler au feu comme à un ami. « Mon frère le feu, lui dit-il, le Très-Haut t'a donné une excellente beauté et t'a rendu fort utile : traite-moi favorablement en cette occasion. Je prie le grand DIEU qui t'a créé de tempérer la chaleur, afin que je la puisse soutenir. » Faisant ensuite le signe de la croix sur le terrible instrument, il se laissa faire. Ses compagnons n'ayant pas

le courage de regarder, sortirent de la chambre. Le fer chaud laboura les tempes depuis l'oreille jusqu'au sourcil. Le patient n'avait pas bougé. Lorsque les Religieux entrèrent, après l'affreuse opération : « Mes Frères, leur dit-il, louez le Très-Haut ; je n'ai senti ni l'ardeur du feu, ni aucune douleur. Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous fui ? » Et le médecin ne put s'empêcher de dire aux Religieux : « En vérité, je suis aujourd'hui témoin d'une grande merveille. »

XXIX

Dernières missions de saint François ses derniers miracles et ses dernières prophéties

François avait reçu le don des larmes dans une mesure tout à fait extraordinaire. En maladie comme en santé, il pleurait pour ainsi dire toujours. C'était la marque extérieure des opérations surnaturelles et des touches d'amour dont son cœur très fidèle était incessamment l'objet de la part du DIEU d'amour. Il tâchait de faire croire à tout le monde que ces larmes n'étaient que la trop juste expiation de ses péchés et l'effet du repentir qui remplissait son âme.

Ses larmes étaient en grande partie la cause des maux d'yeux dont il souffrait de plus en plus. Le médecin lui dit qu'il fallait les retenir, s'il ne voulait perdre entièrement la vue. « Mon frère le médecin, répondit gravement le serviteur de DIEU, pour l'amour de cette vue corporelle qui nous est commune avec les mouches, il ne

l'aut pas risquer de tarir un seul instant les effusions de la lumière divine. »

Pour lui témoigner quelque peu de reconnaissance, il l'invita un jour à partager le dîner des Frères. Ceux-ci lui ayant représenté qu'ils n'avaient pas grand'chose à offrir à un homme aussi fameux et aussi riche : « Hommes de peu de foi, leur répondit le Saint, pourquoi douter de la bonne Providence ? Allez, et conduisez au réfectoire notre frère le médecin. » Au moment où ils se mirent à table, quelqu'un sonna à la porte : c'était l'envoyé d'une dame qui habitait à deux lieues de là, et qui adressait au Père François des mets excellents. François les fit servir au médecin, qui ne put s'empêcher de dire aux Religieux : « Mes Frères, nous ne comprenons pas assez la sainteté de cet homme-là, et vous-mêmes, qui vivez avec lui, vous n'avez pas assez de foi en la vertu divine dont il est plein. » Ce bon médecin s'attacha de plus en plus à François et à ses Frères ; il les soignait de son mieux, poussant la charité jusqu'à leur apporter des médicaments.

Contre toute apparence, les maux d'yeux du pauvre Saint s'apaisèrent un peu, et la vue lui revint assez pour qu'il pût reprendre, tout exténué qu'il était, ses chères missions si longtemps interrompues. C'était à la fin de l'année 1225.

Il partit donc de Notre-Dame des Anges avec quelques-uns de ses Frères, et chose incroyable ! il parcourut successivement l'Ombrie, les Marches et les provinces voisines, jusque dans le royaume de Naples. Partout il prêchait avec un fruit admirable l'amour de Jésus crucifié ; et, comme toujours, le don des miracles accompagnait sa sainte prédication.

A Fabriano, il ravit tellement tous les cœurs, que les

magistrats de la ville déclarèrent qu'ils ne le laisseraient point partir s'il ne fondait chez eux un couvent de Frères-Mineurs. Il y consentit volontiers, et l'acte fut dressé. Après avoir signé et apposé, suivant l'usage, le sceau de la municipalité, les magistrats firent signer saint François. « Et maintenant, ajoutèrent-ils, veuillez, Frère François, apposer votre cachet, en pendant du nôtre. — Mon cachet ? répondit François en souriant ; je n'ai point de cachet. — Mais cependant, répliquèrent les magistrats, il faut apposer quelque chose pour authentifier la signature. — Eh bien, mettez la cire, » dit François ; et prenant sa pauvre corde, il en appliqua l'extrémité sur la cire fondue. Lorsqu'il la retira, l'empreinte très nette d'un Séraphin à six ailes, semblable à celui du Mont-Alverne, apparut aux yeux émerveillés des assistants, qui en conçurent encore plus de vénération pour l'homme de Dieu. — Cette corde, instrument du miracle, se conserve précieusement à Notre-Dame des Anges, et les pèlerins la vénèrent dans la petite cellule où est mort saint François et que l'on a transformée en chapelle.

A Calano, dans les Abruzzes, un soldat supplia si instamment le Père François d'accepter chez lui l'aumône d'un repas, que celui-ci ne put s'en défendre. Par une inspiration divine, il y emmena un de ses Frères qui était prêtre et à peine furent-ils entrés, qu'il se mit en oraison, les yeux au ciel, sans bouger. Avant de se mettre à table, il prit le soldat en particulier : « Mon Frère et mon hôte, lui dit-il, je me suis rendu à votre prière en venant manger chez vous ; maintenant écoutez la mienne, et hâtez-vous. Confessez-vous et de tout votre cœur ; car ce n'est pas ici que vous mangerez, mais ailleurs. Aujourd'hui même, le Seigneur va vous récompenser de l'avoir si

bien accueilli chez vous, en la personne de ses pauvres. » Le bon soldat crut à la parole de saint François, se confessa aussitôt au compagnon du Saint, et se prépara pieusement à la mort. Puis, s'étant mis à table avec les autres, il mourut subitement un moment après.

C'est dans l'une de ces courses apostoliques que saint François guérit miraculeusement un jeune enfant, d'une noble et religieuse famille de Toscane, que les médecins avaient déclaré perdu sans ressources. Il s'appelait Jean, et était d'une beauté remarquable. Sa pieuse mère supplia avec larmes le serviteur de Dieu de le bénir et de prier pour lui, faisant vœu, si son enfant lui était rendu, de le donner à l'Ordre des Frères-Mineurs. François l'ayant béni, il fut guéri instantanément, à la grande stupéfaction des médecins, et à la joie plus grande encore de sa mère et de toute sa famille. « *O buona ventura !* ô quel bonheur ! s'écria François. Cet enfant deviendra un grand homme dans l'Église de Dieu ; et, par lui, notre Ordre recevra de grands accroissements de sainteté. » De la joyeuse exclamation est venu à l'enfant du miracle le nom de *Bonaventure*, sous lequel il est connu du monde entier, qu'il a porté comme Frère Mineur, comme Cardinal-Évêque d'Albano et sous lequel il a été canonisé par Sixte IV, en 1482.

La sainteté de François se manifesta à l'occasion d'un autre enfant, qui lui fut présenté lors de son passage à Rome. Il était encore à la mamelle, et appartenait à l'illustre famille des Orsini. Le Saint le bénit avec amour ; puis, le prenant dans ses mains stigmatisées et le regardant avec une sorte de respect, il lui dit, comme s'il était déjà en état de le comprendre : « Petit enfant, Dieu a de grandes vues sur vous. Un jour, vous serez son Vicaire ici-bas et le Chef de son Église. D'avance je vous

recommande mon Ordre et mes Frères ; vous leur serez bienveillant, et je vous demande pour eux la protection du Siège-Apostolique. » Cette prière prophétique se réalisa en 1277, où le petit enfant monta sur le Siège de saint Pierre sous le nom de Nicolas III.

Les fatigues de la vie de missionnaire, jointes aux austérités, aux veilles et à une prière continuelle, augmentèrent les maux et les infirmités du Père François avec tant d'intensité, que vers la fin de l'hiver, ses jambes enflèrent, son ophtalmie revint plus violente que jamais, et ses compagnons commencèrent à craindre pour sa vie. François avait été obligé de s'arrêter près de Nocera. Dès qu'on l'apprit à Assise, les magistrats envoyèrent une escorte pour le prendre, bon gré, mal gré, et le rapporter chez eux. Le bon Évêque qui aimait tendrement saint François, voulut le loger dans son palais, pour lui prodiguer les soins d'un vrai père. Mais rien n'y fit ; le mal d'yeux empirait de jour en jour ; et d'accord avec l'Évêque, les Frères et les médecins, le Frère Élie supplia François de se laisser transporter à Sienne, où le climat, pensait-on, serait plus favorable et où il y avait des médecins renommés. Le bon Saint toujours doux et complaisant, y consentit ; et, au commencement d'avril de l'année 1226, il arriva à Sienne.

Mais ses maux ne faisait que s'accroître, les médecins lui appliquèrent de nouveau le feu aux deux tempes : ce qui ne servit à rien sinon à renouveler le miracle de Mont-Colombe, l'application du fer chaud n'ayant produit aucune douleur sur la chair délicate du saint malade. Un terrible vomissement de sang fit craindre une fin prochaine et l'on avertit en toute hâte le Frère Élie, Vicaire général de l'Ordre.

François était si faible qu'il pouvait à peine parler. Les

Frères désolés pleuraient autour de sa couche, lui demandant une dernière bénédiction, avec quelques paroles pour les affermir dans l'esprit de leur vocation. Il fit approcher son Frère infirmier, et, rappelant ses forces, il lui dit : « Prêtre de DIEU, écrivez la bénédiction que je donne à tous mes Frères, tant à ceux qui sont présents dans l'Ordre, qu'aux autres qui y entreront jusqu'à la fin du monde. Voici, en trois paroles, mes intentions et mes dernières volontés :

« Que tous les Frères s'aiment toujours les uns les autres, comme je les ai aimés, et comme je les aime.

« Qu'ils chérissent toujours et gardent exactement la pauvreté, ma Dame et Maîtresse.

« Qu'ils ne cessent jamais d'être humblement soumis aux Prélats et à tout le clergé. — Que le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit les bénisse et les protège ! Ainsi soit-il. »

Saint François fut fort aise de revoir le Frère Élie, qui, profitant d'un mieux momentané, fit transporter et accompagna son bienheureux Père à Assise, d'où il ne devait plus sortir que pour aller au Paradis.

XXX

La Bienheureuse mort du séraphique Père saint François.

Depuis près de deux ans, le bienheureux François avait reçu de DIEU l'annonce de sa mort. Sa chair innocente, décorée des terribles et très saints Stigmates de JÉSUS crucifié, ne laissait plus un seul moment de répit à ses

souffrances. Depuis l'âge de trente et un ans, sa santé était, comme nous l'avons vu, continuellement minée par des fièvres intermittentes; et sa maladie de foie, le débilement de son estomac et de ses poumons, ses fréquents maux de tête, ainsi que sa cécité presque complète, avaient fini par l'user totalement. Il n'avait cependant encore que quarante-quatre ans. Ramené de Sienne à Assise, il fut porté dans le palais épiscopal, afin qu'après sa mort, qui semblait imminente, la précieuse relique de son corps demeurât en sûreté. Ses souffrances étaient extrêmes. Elles étaient telles qu'il eût été plus tolérable, disait-il, de souffrir, avec toute espèce de tourments, un douloureux supplice des mains d'un bourreau, que de pâtir ce qu'il endurait.

Un jour que ses douleurs paraissaient intolérables, un bon petit Frère infirmier, ému de compassion, lui dit : « Mon Père, priez donc le Seigneur de vous traiter plus doucement; il semble que sa main s'appesantisse trop durement sur vous.— Si je ne connaissais ta simplicité et la droiture de ton intention, s'écria François avec une sainte indignation, j'aurais horreur de demeurer avec toi, qui trouves à redire aux jugements de DIEU sur moi. » Et aussitôt, malgré l'épuisement de ses forces, il se jeta à terre si rudement, que ses pauvres os en furent tout froissés. Il baisa la terre, en disant : « Seigneur, je vous rends grâces de toutes mes souffrances! Ajoutez-en cent fois davantage, si c'est votre bon plaisir. Mon unique bonheur est de faire votre très sainte volonté. »

Dans cette sorte d'agonie, il ne trouvait de soulagement qu'à louer DIEU, et qu'à le faire louer et bénir tout haut par les Frères et les personnes pieuses qui l'entouraient. Au milieu de ses plus vives douleurs, il était si plein d'allégresse et si fervent d'esprit, que le Frère Elie lui en

témoigna son étonnement. « Dans un tel moment, lui dit-il, ne serait-il pas mieux d'exprimer le repentir de vos fautes passées et d'implorer la miséricorde de DIEU? »

« Mon Frère, mon ami, répondit le Saint avec une grande ferveur, laissez-moi, laissez-moi me réjouir en mon DIEU et en ses louanges. Par la grâce du Saint-Esprit, mon cœur est tellement uni à sa divine majesté et si assuré en son amour, que je ne puis que me réjouir. Depuis deux ans, je me suis toujours préparé à ce grand jour, pleurant mes péchés, et m'efforçant de satisfaire à la justice de DIEU. Mais puisque, par sa grâce immense, il m'a fait digne de sa gloire, ainsi qu'il me l'a révélé, je ne puis m'empêcher depuis lors de me réjouir, aujourd'hui surtout que mon heure approche. » Puis, voulant mourir à son cher sanctuaire de Notre-Dame des Anges, proche de cette petite église de la Portioncule où son Ordre avait pris naissance, il pria ceux qui l'assistaient de vouloir bien l'y porter. On voit encore le chemin par où passa le pieux cortège, que suivait une partie notable de la ville. C'était le premier jour du mois d'octobre de l'année 1226.

Arrivé à un endroit dont la tradition a conservé le souvenir, le Saint fit poser à terre le brancard sur lequel on le transportait; et se tournant vers la ville d'Assise, il lui donna une bénédiction solennelle. Sa bien-aimée fille et sœur sainte Claire l'ayant prié, par un messenger, de se détourner un instant de son chemin pour entrer au petit monastère de Saint-Damien et lui donner, ainsi qu'à sa Communauté, une dernière bénédiction, saint François fut grandement ému de compassion paternelle de ne pouvoir contenter cette âme si chère et si parfaite; mais il se fit apporter de quoi écrire, et lui envoya par un frère sa suprême bénédiction, tracée de sa propre main défaillante.

Lorsqu'on fut entré au couvent de Notre-Dame des Anges, saint François vit arriver de Rome sa plus ancienne et plus dévouée bienfaitrice, dame Jacqueline, qui, surnaturellement avisée de la mort imminente de son vénéré Père, lui apportait en toute hâte un morceau de laine grise pour couvrir son corps, de la cire pour ses funérailles, et un certain mets qu'elle savait être de son goût pour le lui avoir servi maintes fois. Le bienheureux mourant reçut avec sa bonté ordinaire ces aumônes qui lui témoignaient si vivement de la charité de sa chère fille spirituelle; et, malgré sa faiblesse, il voulut en manger quelque peu et en faire goûter au Frère Bernard de Quintavalle, qui avait jadis avec lui reçu l'hospitalité de la bonne dame et mangé de ce mets lors de leur premier voyage à Rome.

Le bienheureux Père fit assembler ensuite autour de lui tous les Religieux qui se trouvaient alors dans le couvent; il leur donna, avec de grands sentiments d'amour, une dernière bénédiction, étendant sur la tête de chacun d'eux ses mains stigmatisées, exprimant sa peine de ne pouvoir bénir ainsi en particulier tous ces chers enfants spirituels répandus par toute la terre. Il leur recommanda le saint lieu où ils étaient. « Ne l'abandonnez jamais, leur dit-il; si l'on vous chasse par une porte, rentrez-y par une autre. Car ce lieu est saint, et la vraie demeure de DIEU, de la glorieuse Vierge MARIE, des Anges et des Saints du DIEU vivant. Tout ce que l'on demandera en ce lieu à la divine majesté, d'un cœur pur et contrit, j'ai la confiance qu'on l'obtiendra toujours. »

Enfin arriva le jour fixé par la divine bonté pour terminer et récompenser les travaux du grand serviteur de DIEU. C'était un samedi, quatrième jour du mois d'octobre. Le séraphique François entendit la voix de son

DIEU et de son Sauveur, qui l'appelait à lui. Pour témoigner une dernière fois qu'il était réellement le pauvre de JÉSUS-CHRIST et qu'il ne possédait rien en ce monde, il réunit ce qui lui restait de forces, se dépouilla lui-même de sa pauvre robe, avec autant de ferveur et d'énergie que s'il eût été en santé; puis, se jetant sur la terre nue, et couvrant de sa main gauche la plaie entr'ouverte de son côté droit, il fit ses adieux à son corps, « au pauvre frère âne, » comme il l'appelait.

Enfin, regardant d'un air tout radieux ce beau ciel où il allait entrer, il se mit à louer et à bénir son doux Seigneur JÉSUS-CHRIST de ce que son heure était venue. Il se fit apporter les derniers sacrements, qu'il reçut, étendu à terre, avec la ferveur d'un Séraphin. Il commanda à ses frères, qui pleuraient et priaient autour de lui, de le laisser mourir ainsi, nu sur la terre nue, pour l'amour de la sainte pauvreté, et, quand il aurait rendu l'esprit, de le laisser en cet état d'humiliation et de dépouillement suprêmes, à l'imitation de son Sauveur; Jésus n'avait-il pas voulu, en effet, non-seulement mourir sur la croix, mais y demeurer ainsi exposé pendant plusieurs heures, avant que d'être enseveli? « Aimez toujours très parfaitement le Seigneur votre DIEU, dit-il à ses Religieux. Aimez-vous les uns les autres. Par dessus tout, obéissez à la sainte Église Romaine. Gardez la pauvreté; et, en toutes choses, conformez-vous au saint Évangile, et à ses divins conseils. Pour moi, je vais à Dieu, et vous recommande tous à sa grâce. Bienheureux ceux qui persévéreront jusqu'à la fin. »

La mort était imminente. Le Saint se fit lire la Passion de Notre-Seigneur dans l'évangile de saint Jean. Après cette lecture, il répéta lui-même, de sa voix mourante, le beau psaume cent quarante et unième : *Vox mea ad Do-*

minum clamavi... J'élève ma voix vers le Seigneur et je l'appelle à mon secours. Je répands mes supplications en sa présence; et je lui dis mon angoisse alors que mon âme est prête à défaillir.... J'ai crié vers vous, ô Seigneur, j'ai dit : vous êtes mon espérance, mon partage dans la terre des vivants. Écoutez le cri de ma prière; car ma détresse est extrême. Délivrez mon âme de sa prison, pour que j'aie vous bénir. » Et quand il eut dit le dernier verset : « Les Saints m'attendent, afin que vous me donniez ma récompense, » il rendit doucement le dernier soupir, et sa bienheureuse âme entra pour toujours dans la joie de son Seigneur, en la compagnie des élus et des Anges. Il était quatre heures et demie du soir.

DIEU voulut manifester immédiatement à plusieurs saints personnages la gloire de son bien-aimé serviteur.

François apparut, en effet, tout radieux à l'Évêque d'Assise, alors en pèlerinage dans le royaume de Naples, le saluant, lui disant adieu et lui donnant rendez-vous au ciel. Il apparut également, à l'heure même où il rendit l'âme, à trois de ses Frères, entre autres au bienheureux Frère Ange, l'un de ses douze premiers compagnons, alors Provincial de Naples et qui depuis deux jours était en agonie. Sortant subitement de sa léthargie : « Attendez, Père, attendez-moi, s'écria-t-il d'une voix claire et joyeuse : je m'en vais aussi, avec vous, en la gloire du Paradis. » Et ayant dit cela, il expira.

Aussitôt après la mort de saint François, son très saint corps, gisant à terre, fut comme transfiguré sous les yeux émerveillés des Frères-Mineurs et d'une foule innombrable qui accourut bientôt de toutes parts. Sa chair, naturellement brune et basanée, ainsi que nous l'avons déjà dit, devint merveilleusement blanche et comme lumineuse; et cet éclat faisait ressortir les Stigmates du cru-

cifiquement, que Notre-Seigneur avait daigné lui communiquer deux ans auparavant, pendant la grande extase du Mont-Alverne. Chacun put les contempler et les vénérer à loisir; on les touchait, on les baisait avec des larmes d'admiration et d'amour. Ses membres innocents étaient flexibles et souples, comme ceux d'un petit enfant.

Après qu'on eut lavé la glorieuse dépouille de saint François et qu'on l'eut revêtue de la pauvre robe grise, apportée de Rome par Dame Jacqueline, les Religieux et le peuple se mirent en prières, tout transportés de ferveur. Il semblait qu'on fût à une fête d'Esprits célestes, plutôt qu'aux funérailles d'un homme.

Le lendemain matin, dimanche, jour de la résurrection et de la gloire, le corps du Saint fut porté processionnellement à Assise, au chant des hymnes et des cantiques, sur les épaules des principaux de la ville et des premiers d'entre les Frères-Mineurs; les autres Religieux, les prêtres, les gentilshommes portaient des cierges ou des torches ardentes, et tout le peuple accompagnait, des branches d'arbres à la main. C'était un véritable triomphe.

On s'arrêta à la petite église de Saint-Damien, pour donner à sainte Claire et à ses compagnes la consolation de voir une dernière fois le corps de leur bienheureux Père et de vénérer ses Stigmates. Sainte Claire s'efforça de tirer le clou d'une des mains, pour le garder comme une précieuse relique; mais ce fut en vain. Elle dut se contenter de tremper un linge dans le sang qui en sortit.

Arrivé à Assise, le corps de saint François fut inhumé en grande pompe dans l'église de Saint-Georges, où il avait été baptisé et où, pour la première fois, il avait prêché la pénitence et l'amour de JÉSUS-CHRIST.

O bon et cher Saint, véritablement incomparable en votre mort comme en votre vie, priez pour nous dans les

splendeurs séraphiques de votre gloire, afin que, recevant par vous les miséricordes du Seigneur notre DIEU, nous puissions vous contempler un jour avec lui, et vous bénir, vous aimer, jouir de lui avec vous, pendant toute l'éternité!

XXXI

La canonisation de saint François

Notre-Seigneur ne voulut point tarder à faire éclater la sainteté et la gloire de son grand serviteur. Le jour même de l'inhumation triomphale de saint François, les miracles commencèrent, et quels miracles! Une jeune fille d'Assise qui, au vu et au su de toute la ville, avait la tête monstrueusement retournée et adhérente à l'épaule, s'approcha du tombeau du Bienheureux, y posa la tête et aussitôt sa difformité disparut : la tête se trouva remise dans son état normal, à la grande stupéfaction et joie d'une infinité de spectateurs.

Un autre habitant d'Assise, aveugle depuis cinq ans et qui avait beaucoup aimé saint François, une femme nommée Sibilia et un homme de Spello, tous deux également aveugles depuis plusieurs années, recouvrèrent subitement la vue, de la même manière.

Un enfant tombé de très haut et tout brisé était depuis trois jours sans mouvement et sans vie. Sa mère, ayant fait vœu, s'il en revenait, de le porter au tombeau du glorieux François et d'y faire une offrande, le pauvre petit se trouva soudainement vivant et guéri.

Un autre enfant ne prenait plus rien depuis huit jours; il avait les yeux fermés et la chair toute noire, si bien qu'on le jugeait mort; sa mère, tout en larmes, n'en cessait pas moins d'invoquer le Saint : tout d'un coup, l'enfant ouvre les yeux; sa chair redevient blanche et vive... Saint François l'avait rendu à la vie. Et comme on lui demandait qui l'avait guéri, il répondit : « C'est le Frère François, en me donuant sa bénédiction.

Un malade, nommé Mancino, qui était à toute extrémité et abandonné des médecins, murmura le nom de François, et aussitôt il se trouva en parfaite santé.

Un jeune garçon muet et presque sans langue avait été recueilli, pour l'amour de Dieu, chez un homme fort pieux, nommé Marc. Un jour, celui-ci dit à sa femme : « Oh que si le bon saint François voulait, il pourrait bien remédier au mal de ce pauvre infirme ! Tous les jours j'entends dire qu'il fait des miracles : celui de donner à un muet l'usage de la parole, ne serait pas un des moindres. Si cela arrive, je fais vœu de le mener au tombeau du Saint, de l'adopter pour mon fils et de lui fournir, tant que je vivrai, les choses dont il aura besoin. » Il n'avait pas achevé, que le muet s'écria d'une voix pleine : « Vive saint François ! » et regardant fixement : « Le voilà, dit-il, qui retourne au ciel. Il est venu me faire parler ! »

Ces prodiges, qui se multipliaient chaque jour et dont les principaux furent consignés en très grand nombre dans le procès de la canonisation, poussèrent les Frères-Mineurs et les populations tout entières à demander au Pape, contrairement à l'usage, la canonisation de cet incomparable serviteur de Dieu, dès l'année 1227, un an à peine après sa mort. Le Pape Grégoire IX, qui venait de succéder à Honorius III, accueillit favorablement leur

prière ; et Dieu permit que des troubles excités dans la ville de Rome par les émissaires de l'empereur d'Allemagne Frédéric II, obligeassent le saint Pontife à chercher un refuge à Spolète. De là, il se rendit à Assise, où ayant tenu conseil avec les Cardinaux qui l'accompagnaient, il ordonna de commencer les procédures d'usage, et s'en fut à Pérouse, à cinq lieues d'Assise, pour les affaires qu'il avait avec l'empereur.

Les vertus du bienheureux François étaient si éclatantes, si publiques ; les miracles qui s'étaient opérés et qui s'opéraient chaque jour encore à son tombeau, étaient si nombreux, si beaux, si avérés, que les informations ne furent ni difficiles ni longues. Le Pape en confia l'examen juridique aux Cardinaux et Prélats qu'il savait les moins favorables à une canonisation aussi prompte ; et lorsque tout fut fini et mûrement discuté en plein Consistoire, la canonisation fut résolue à l'unanimité.

Le Pape Grégoire IX vint donc avec toute sa Cour à Assise, où la grande nouvelle avait attiré une multitude d'Évêques, de Seigneurs et de pèlerins de diverses provinces.

La cérémonie de la canonisation se fit avec une solennité extraordinaire. Le dimanche matin, 16 juillet de l'année 1228, le Pape se rendit en grande pompe dans l'église de Saint-Georges, où reposait le corps du Bienheureux Père ; et là, du haut de son trône, il voulut publier les louanges du grand Pauvre d'Assise, dont il avait été, pendant son Cardinalat, le protecteur et l'ami.

Ensuite, un Cardinal-Diacre lut publiquement, ce qui n'était point d'usage, la relation des miracles juridiquement constatés. Cette lecture donna lieu aux scènes les plus émouvantes ; car la plupart des personnes sur qui s'étaient opérés ces beaux miracles étaient présentes, et

les attestaient tout haut, en criant : « C'est à moi que cela est arrivé ! » Et elles en montraient les traces. Cet admirable spectacle dura longtemps et remplit d'un pieux enthousiasme l'immense assemblée.

Un autre Cardinal-Diacre résuma toute la cause dans un discours plusieurs fois interrompu par des élans d'amour et de joie. Enfin, le Souverain-Pontife se leva, et, au milieu de l'émotion générale, il dit d'une voix vibrante, les yeux et les mains élevés vers le ciel : « A la gloire du DIEU tout-puissant, Père, et Fils et Saint-Esprit; à la gloire de la Bienheureuse Vierge MARIE, et des saints Apôtres Pierre et Paul, et à l'honneur de l'Église Romaine, Nous avons résolu, de l'avis de nos Frères les Cardinaux et des autres Prélats, d'inscrire au catalogue des Saints le bienheureux Père François, que DIEU a glorifié dans le ciel, et que nous révérons sur la terre. Sa fête sera célébrée le jour anniversaire de sa mort. »

Aussitôt les Cardinaux entonnèrent le *Te Deum*, et le peuple répondit par de grandes acclamations. Le Pape, descendant de son trône, se rendit au caveau qui renfermait le corps du Saint, se prosterna devant la précieuse relique, baisa la châsse, et fit de riches offrandes. En présence des Cardinaux, il fit ouvrir la châsse, dit une chronique contemporaine, afin d'avoir la consolation de voir de ses yeux, et de vénérer, avec les Prélats et les Princes présents à la fête, les Stigmates de JÉSUS crucifié sur ce merveilleux corps qui se conservait sain, frais, et comme vivant.

Et ainsi le plus humble et le plus pauvre des Saints fut canonisé avec des circonstances insolites, tout spécialement glorieuses : le Souverain-Pontife le canonisa de sa propre bouche, et en présence de tous les fidèles; il vint faire ce grand acte au lieu même où reposait le ser-

viteur de DIEU ; il le canonisa sans passer par les degrés ordinaires de la procédure, c'est-à-dire sans le proclamer préalablement Vénérable ni Bienheureux ; enfin il canonisa saint François moins de deux ans après sa bienheureuse mort.

Quantité de miracles de premier ordre suivirent la canonisation de saint François, et cela par toute la terre. Saint Bonaventure, presque contemporain (puisqu'il avait déjà sept ans lors de cette canonisation) en rapporte un grand nombre, avec les détails les plus minutieux et les plus authentiques.

Pour lémoigner plus hautement encore de sa vénération et de son amour pour saint François, Grégoire IX ordonna d'élever à Assise même une magnifique église où le corps du Saint serait transporté et qui serait la première à porter son nom. Il fit choisir l'emplacement de cette basilique, et en voulut poser lui-même la première pierre, avant de quitter l'Ombrie. L'endroit qui parut le plus propice était situé à l'une des extrémités d'Assise, au-dessus d'un précipice très profond, et qu'on appelait « *collo d'inferno*, colline d'enfer, » parce que c'était là qu'on exécutait et qu'on enterrait les condamnés à mort, comme nous l'avons déjà dit. Par l'ordre du Pape, ce nom sinistre fut échangé contre le nom céleste et joyeux de « colline de Paradis, *collo di Paradiso*. »

Cette église de saint François est une des merveilles de l'Italie et du monde entier. La crypte inférieure, où l'on vénère encore aujourd'hui les reliques sacrées du Patriarche Séraphique, fut achevée et entièrement voûtée, en moins de deux ans. Sans plus tarder, on fit, le 25 mai 1230, veille de la Pentecôte, au milieu de fêtes splendides et d'un concours immense de fidèles de tout pays, la translation des reliques de saint François ; et le Souverain-

Pontife, pour se consoler de n'y pouvoir assister en personne, s'y fit représenter magnifiquement et envoya de riches présents pour l'achèvement et l'ornementation de la nouvelle basilique.

Cinq ans plus tard, en 1235, cette belle église étant complètement terminée, le saint Pape Grégoire IX, malgré ses quatre-vingt-quatorze ans, revint à Assise pour la consacrer de ses propres mains, le 25 avril, dimanche de *Quasimodo*. Ce fut une grande solennité. Ce monument gigantesque et charmant tout à la fois, se compose de trois églises superposées : l'une, qui est la crypte inférieure, où repose le corps de saint François, est peu étendue ; la seconde et la troisième, qui servaient au culte public, et qui ont été profanées en 1871, par la révolution italienne, avaient été décorées par les plus illustres peintres du moyen-âge.

Le vénérable Grégoire IX mourut en odeur de sainteté, six ans après la consécration de la basilique d'Assise ; il était dans sa centième année. Il eut l'honneur et le bonheur de connaître intimement et de canoniser, outre saint François d'Assise, saint Dominique, sainte Claire, saint Antoine de Padoue, et la douce et charmante sainte Elisabeth de Hongrie, dont il avait été le tuteur.

Gloire, amour et bénédiction sur la terre et dans les cieux au Séraphin d'Assise, à l'humble et doux saint François.

APPENDICE.

Des principaux souvenirs et des reliques du Père saint François.

La ville et les environs d'Assise sont pleins des souvenirs de saint François ; et, de nos jours encore, après plus de six siècles et demi, on montre à chaque pas les lieux qui furent témoins de ses miracles et de ses principales actions.

On voit entre autres dans la ville d'Assise quelques murailles de la maison paternelle de saint François, où il passa les vingt-cinq premières années de sa vie ; et, tout près de là, la porte même de l'étable où il naquit.

Dans l'église de Saint-Georges, où il devait être enterré et canonisé un jour, on voit les mêmes fonts baptismaux qui furent témoins de son baptême : et, non loin de là, la cathédrale où il fut confirmé.

Le palais épiscopal actuel est celui-là même où il entra tant de fois, et où il fut reçu avec une charité si paternelle par l'évêque d'Assise, depuis le jour où il se dépouilla de tout pour entrer dans les voies de la pauvreté évangélique jusqu'aux jours de sa dernière maladie. C'est la même grande salle d'audience qui existait du temps de saint François.

Dans une petite ruelle, au centre de la ville, on montre la porte de la maison du Bienheureux Bernard de Quintavalle ; et nous avons vu comment saint François y

entra et y passa la merveilleuse nuit d'oraison et d'extase qui lui valut ce premier compagnon.

Dans la vallée que couronne Assise, on vénère encore la petite église de la Portioncule, appelée aussi Notre-Dame des Anges, que saint François a rebâtie de ses propres mains, où il a reçu maintes fois la visite miraculeuse de Notre-Seigneur, de la Sainte-Vierge et des Anges, et où l'Ordre des Frères-Mineurs a pris naissance. Non loin de là, on voit l'humble cellule d'où il est parti pour le ciel, et où l'on conserve religieusement la sainte relique de son cœur, sa corde, et l'empreinte de son visage prise sur nature après sa mort.

Cinquante ou soixante pas plus loin, on voit les restes du champ d'épines dans lequel il se roula, une nuit, par pénitence, et dont les épines furent subitement et miraculeusement changées en roses, et, plus loin dans la plaine, les petites cavernes de *Rivo-Torto*, où il campa avec ses douze premiers disciples, aux débuts de son Ordre.

Entre la Portioncule et Assise, en passant par les chemins qu'il a lui-même foulés tant de fois, on arrive à la petite église de Saint-Damien, également rebâtie des mains mêmes de saint François, et à laquelle est adossé l'humble couvent où saint François fonda, avec Claire, l'Ordre des Dames de la pauvreté. Tout y est encore à la même place que du temps de saint François et de sainte Claire. C'est la même cloche, les mêmes boiseries à l'ancien chœur des Religieuses ; ce sont les mêmes tables et les mêmes bancs grossiers de l'ancien réfectoire ; par le même escalier, qui servit jadis à sainte Claire, à sainte Agnès et aux autres Saintes du commencement de l'Ordre des Clarisses, on monte dans la chambre même où sainte Claire vécut, pria, souffrit pendant ving-huit années consécutives et où

elle mourut enfin, pleine de mérites, le 12 août de l'année 1253; et l'on y vénère encore le tabernacle d'albâtre et le ciboire d'ivoire où, avec la permission du Pape, elle conservait, dans une petite pièce attenante à sa cellule, le Saint-Sacrement, qu'elle adorait jour et nuit. C'est ce même ciboire qu'elle posa devant la porte d'entrée du monastère, lorsqu'une troupe de pirates sarrasins se préparaient à l'envahir, après en avoir escaladé déjà les murailles. Par la puissance de la prière de la Sainte, prosternée devant le Saint-Sacrement, les Sarrasins, saisis d'une terreur panique, s'enfuirent en désordre.

Dans l'église souterraine de la Basilique de saint François à Assise, on vénère le corps sacré du Saint, dont on aperçoit la chässe en pierre, à travers une puissante grille de fer, au-dessus d'un autel où l'on peut célébrer la Messe. Des lampes sans nombre brûlaient jadis devant la sainte relique: mais, depuis l'invasion piémontaise, qui a dépouillé la basilique et le grand couvent des Frères-Mineurs, il n'en reste plus qu'une, triste et solitaire. Les ossements sacrés du corps de saint François, reconnus et vérifiés en 1821, par une commission spéciale sur l'ordre du Pape Pie VII, reposent tout entiers dans cette chässe. Les reliques du Saint que l'on donne aux fidèles, sont des parcelles de la vénérable poussière qui fut jadis sa chair, ses vêtements, les clous de ses Stigmates et les suaires dans lesquels le Saint fut enseveli.

Dans le Trésor, on voit le plus ancien portrait connu de saint François, dont il est question plus haut, ainsi que l'original de la Règle des Frères-Mineurs, et celui de la bénédiction donnée à Frère Léon, tracés tous deux de la main même du Saint.

Là on vénère encore deux tuniques portées par saint François, dont l'une, chose remarquable, est en laine

blanche et a été tissée par sainte Claire et sa sœur sainte Agnès, de la laine du pauvre petit agneau que le Père François leur avait donné ; il mettait, paraît-il, cette blanche tunique les jours de grande fête. Là se conservent également des reliques qui rappellent ses Stigmates ; entre autres la feuille de parchemin, teinte de son sang et destinée à couvrir la plaie de son côté ; et la paire de sandales en étaupe, que la bonne sainte Claire, touchée des souffrances de son admirable Père, lui confectionna tout exprès pour atténuer les poignantes douleurs des Stigmates sanglants de ses pieds.

Telles sont, sans compter beaucoup d'autres, les reliques actuellement existantes de saint François. A Paris, au couvent des Capucins, nous possédons un de ses manteaux, de laine grise, celui dont nous avons parlé plus haut, triple relique de saint François, de sainte Elisabeth de Hongrie, et de notre grand saint Louis. A Florence, on conserve précieusement la pauvre robe qu'il portait lorsqu'il reçut les Stigmates sur le Mont-Alverne, et lorsqu'il était ravi en extase et enlevé à perte de vue, jusque dans les cieux. A Rome, on montre deux cellules où il a demeuré.
